

TRAITTE
DE
L'AME
ET DE LA CONNOISSANCE
DES
BÊTES,

OU APRES AVOIR,
*demontré la spiritualité de l'ame de l'homme
l'on explique par la seule machine, les actions
les plus surprenantes des animaux, suivant
les principes de Descartes.*

Par A. D****



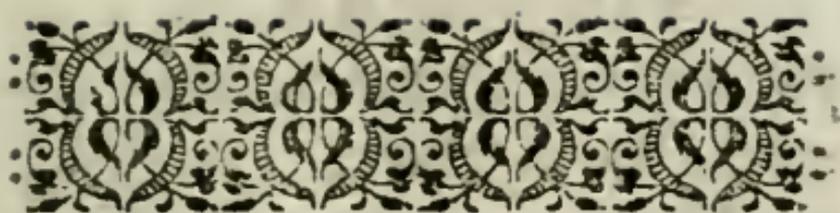
AMSTERDAM,

Chez GEORGE GALLET, sur
le Keyfers Graft.

M. DC. LXXXI

TRAITE DE L'AMEDE
BESTES





P R E F A C E.

CEUX qui ne cherchent que la nouveauté dans les livres seront assurément satisfaits de la lecture de celui-cy. Je crois qu'il n'y a jamais eu qu'un Auteur Espagnol dans le siècle passé, qui ait traité expressement de cette matiere: il l'a même fait avec tant de brieveté & de confusion que quoy qu'il ait le premier avancé que les Bêtes ne connoissent point du tout, il ne nous a pourtant pas découvert les raisons & les

P R E F A C E.

principes d'où cette vérité devoit estre déduite.

Nous en avons l'obligation à Descartes : luy seul, en nous aprenant à connoître la nature de nostre ame, nous a marqué le caractère véritable qui nous distinguoit des Bestes, & qui nous rendoit d'une condition infiniment plus relevée : neanmoins il n'a pas fait luy mesme l'aplication de ses principes à cette vérité en particulier, il n'a pas mesme répondu à plusieurs choses qu'on pouvoit luy objecter, & enfin il n'a pas touché les suites dangereuses, & les consequences ridicules de l'opinion contraire à la sienne : de là

P R E F A C E.

vient que cette verité n'est pas chez luy dans tout le jour où elle devroit estre.

Il est vray que le Pere Pardies dans le livre qu'il a composé de la connoissance des Bêtes, rapporte avec beaucoup de force & d'élegance, quelques-unes des raisons dont Descartes ou ses sectateurs se sont servis pour appuyer leur sentiment : il y répond mesme d'une maniere assez foible, & soit. ou par impuissance, ou pour cause, les solutions qu'il apporte laissent dans leur entier les objections qu'il s'étoit faites.

Neanmoins les raisons qu'il a tâché de refuter ne

P R E F A C E.

Sont pas suffisantes pour établir cette vérité : on ne l'avoit pas tirée de ces véritables causes, & accompagnée des circonstances qui la relevent, elle merite pourtant bien à cause de son importance, que pour l'appuyer on mette en œuvre tout ce qui peut luy estre en quelque façon favorable.

La connoissance de cette question est absolument nécessaire pour la parfaite intelligence de la Philosophie: car soit qu'on se range du costé des Philosophes qu'on appelle nouveaux, ou qu'avec le grand nombre & la foule on se tienne attaché à la Philosophie des Anciens &

P R E F A C E.

principalement à celle d'Aristote, on est obligé de s'en instruire à fond.

Ce devoir est indispensable à l'égard des premiers par la liaison étroite, que ce point particulier a avec les principaux fondemens de leur Métaphysique & de leur Physique ; & les autres doivent bien se donner la peine de comprendre l'estat d'une difficulté qu'ils ne manquent jamais de former contre leurs adversaires.

On s'est persuadé sur ces veuës qu'on pourroit peut-être obliger le public en luy faisant part de cet écrit : l'Auteur ne l'avoit d'abord fait que pour son instruction

P R E F A C E.

particulieré & pour déchar-
ger sa mémoire de la plus-
part des choses qu'il con-
tient & qui luy estoient ve-
nuës dans l'esprit à diverses
fois qu'il avoit medité sur
cette matiere.

De plus comme on a veu
qu'il pourroit contribuer en
quelque façon pour faire sen-
tir les veritables raisons qui
prouvent la spiritualité &
l'immortalité de l'ame, on
s'est resolu sans peine à met-
tre au jour une chose qui sem-
ble avoir un rapport essen-
tiel avec la principale étude
de l'homme.

En effet c'est une chose
surprenante de voir que les
hommes employent tant de

P R E F A C E.

soins & de veilles à des recherches inutiles & criminelles, & qu'ils croupissent cependant dans une profonde ignorance de ce qu'ils sont. Combien de gens estiment & trahables ont consumé toute leur vie pour entendre ou pour faire entendre aux autres Plaute, Ovide, ou Petrone, sans jamais s'appliquer à la consideration de leur être.

L'étude de nous mesmes est la plus importante de toutes, & la morale qui doit nous occuper durant toute la vie n'est appuyée que sur cette connoissance. Car comment pouvoir regler nos passions sans les connoistre, si

P R E F A C E.

nous n'avons auparavant pénétré dans la nature de nostre ame, dans celle de nostre corps, & dans la maniere dont il a plû à l'Auteur d'unir ces deux substances puisque les passions ne sont que des suites de cette union?

Nous pourrions encore moins nous bien comporter à l'égard des autres hommes, si nous ne sçavons pas nous conduire nous mêmes : mais ce qui est de plus déplorable nous ne sçaurions estre instruits de ce que nous devons à Dieu, ni le connoître autant qu'il en est besoin, si nous ignorons ce que nous sommes, & nous n'en

P R E F A C E.

serons jamais informez que nous n'ayons découvert la véritable difference qu'il y a entre nos ames & celles des Bestes : car avant cela, ou les élevant jusqu'à nous, ou nous abaissant jusques à elles, nous ignorons absolument la nature de la plus noble partie de nous mesmes.

On ne pense pas qu'il y ait des esprits assez foibles pour se scandalizer de voir refuter les raisons dont on se sert dans les principes d'Aristote pour prouver la spiritualité de l'ame, car en premier lieu cette methode est pratiquée par tous

P R E F A C E.

ceux qui traittent de Philosophie ou de Theologie, lesquels pour l'ordinaire, avant que de prouver l'immortalité de l'ame, ou mesme l'existence de Dieu, refutent les raisons dont les autres se servent pour cela.

En second lieu, l'on s'entient publiquement dans plusieurs celebres Universitez, que l'on n'a point de demonstration de la spiritualité de l'ame : ainsi dans ce sentiment on peut nier raisonnablement toutes les preuves qu'on apporte de cette verité : par conséquent la proposition generale qui as-

P R E F A C E.

sure que l'on ne peut pas démontrer la spiritualité de l'ame est plus forte que celle qui soutient simplement que les seuls argumens tirez des principes d'Aristote ne la demontrent pas, puisqu'en mesme temps on tâche d'appuyer par là une raison que l'on croit demonstrative avec beaucoup de sujet.

On ne veut pas estre caution de la verité de tous les exemples que l'on explique : car il importe fort peu qu'ils soient faux ou veritables, les principes qui auront servi pour rendre raison des uns estant toujours propres pour expliquer

P R E F A C E.

les autres, pourveu qu'on les applique à propos. Toutefois on n'en a point inventé a plaisir, mais on les a crûs fort facilement sur le rapport d'autrui.





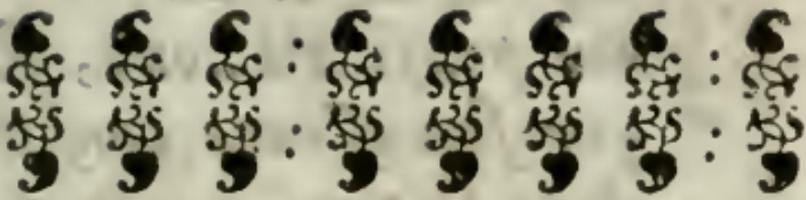
A P P R O B A T I O N
des Docteurs.

J'Ay leu le livre qui porte pour titre *de l' Ame des Bêtes , &c* dans lequel je n'ay rien trouvé qui ne soit tres-conforme aux veritez de la Religion Catholique & à la pureté des mœurs. C'est le temoignage que j'ay pû porter après en avoir fait une lecture tres-exacte. Fait à Paris le huitième Juillet mil six cens soixante & seize.

J. DU CHAILLA
Docteur en Theologie.

J'Ay leu avec attention & plaisir cet ouvrage intitulé *de l' Ame des Bêtes* , dans lequel j'ay remarqué une pénétration d'esprit & une force de raisonnement capable de détromper , ou du moins de faire douter les curieux sur quantité de préjugez & de principes qu'on a coûtume de nous inculquer dans la Philosophie ordinaire : sur tout puis qu'il ne contient rien d'opposé à lafoy, ni aux bonnes mœurs. A Lyon ce 3. Juin 1676.

F. FELIX BUY de S.
Etienne, Prieur des Carmes de Lyon, & Docteur en Theologie.



T A B L E

DE CE QUI EST
contenu dans ce Livre
suivant l'ordre des Cha-
pitres.

CHAP. I. **D**E la man-
ière la plus vaine me-
thode qu'on a obser-
vée en traitant
de cette matiere.
pag. i.

CHAP. II. De la nature de la
pensée, & qu'elle nous
est clairement con-
nuë. pag. 6.

CHAP. III. De la nature de ce

T A B L E.

qui pense en nous, & que son essence consiste dans la pensée. p. 13

CHAP. IV. De la distinction de l'Âme & du corps, &

que ce qui pense ne peut être étendu. p. 20.

CHAP. V. Où l'on montre la mesme verité d'une autre façon. p. 26

CHAP. VI. Où l'on fait voir la fausseté de l'opinion de la plus-part des Philosophes, touchant la nature de l'ame. p. 33

CHAP. VII. Confirmation du sentiment que l'on a avancé touchant la nature de l'ame par des raisons tirées de S. Augustin. p. 44

DES CHAPITRES.

- CHAP. VIII. Où l'on *demon-*
tre que l'ame des Bêtes.
ne connoît pas. p. 53
- CHAP. IX. Autre preuve, que
les Bêtes ne connoissent
pas tirée de la puissance
de Dieu. p. 56
- CHAP. X. Où l'on montre la
foiblesse de la reponse
du Pere Pardies à la
raison precedente. p. 60
- CHAP. XI. Autre raison de la
même verité tirée de la
bonté de Dieu. p. 73
- CHAP. XII. Que la réponse
des Epicuriens aux rai-
sons precedentes intro-
duit le Pyrrhonisme: &
la refutation de quelques
autres réponses. p. 77
- CH. XIII. Où l'on répond aux

TABLE

*raisons du P. Pardies,
alleguées dans son Li-
vre de la connoissan-
ce des Bêtes. p. 87.*

CHAP. XIV. *Où l'on fait voir
qu'il est impossible de
donner aucune diffe-
rence entre nos ames
& celles des Bêtes dans
l'opinion comune p. 104*

CHAP. XV. *Des machines
admirables que les hom-
mes ont faites. p. 135*

CHAP. XVI. *Des operations
merveilleuses que nous
faisons independem-
ment de l'ame. p. 142*

CHAP. XVII. I. *La descrip-
tion de quelques parties
principales d'un animal.
2. De la circulation du*

DES CHAPITRES.

sang. 3. De plusieurs autres actions. p. 150

CHAP. XVIII. Où l'on explique la discipline des Animaux. p. 173

CHAP. XIX. De l'instinct des Animaux. p. 177

CHAP. XX. De la nature des passions dans les hommes & de ce qu'elles ont de commun avec celles des Bestes. p. 191

CHAP. XXI. Où l'on donne l'explication de quelques actions surprenantes des Animaux. p. 203

CHAP. XXII. De la sagacité des Animaux. p. 212

CHAP. XXIII. Des connoissances qu'on nous manque sur cette matiere. p. 228

T A B L E

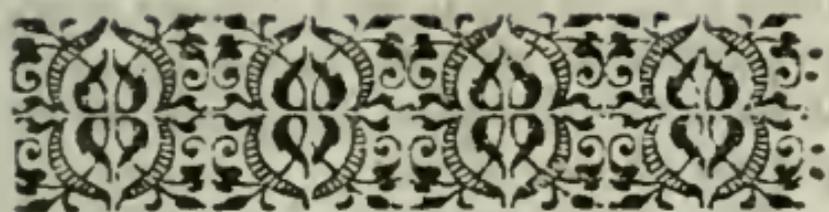
CHAP. XXIV. *Explication
& refutation du senti-
ment des Peripateticiens
sur ce sujet.* p. 233

CHAP. XXV. *Reponse à une
objection considerable.*
p. 248.

CHAP. XXVI. *De la liaison;
qu'il y a entre l'organe
de l'oüie & celuy de la
parole.* p. 253

CHAP. XXVII. *Du grand
nombre des choses aus-
quelles nous avons lege-
rement attribué de la
connoissance.* p. 262

CHAP. XXVIII. *Quelques
autoritez qui favorisent
cette doctrine.* p. 268



D E

L' A M E

D E S

^A
B Ê T E S.

C H A P I T R E I.

*De la mauvaise methode qu'on a
observée en traittant de
cette matiere.*

LA question que l'on examine dans ce Traité est tres-propre pour faire connoître la force que les préjugés ont sur nous, & le penchant naturel qui se rencontre dans

A

dans tous les hommes à décider avec précipitation des matieres les plus difficiles & les plus éloignées de la portée de leur esprit.

Peu de personnes ont douté jusques à present, que les Bêtes n'eussent une ame capable de connoissance & semblable à la nôtre en beaucoup de choses, quoy que de tous les jugemens que les hommes ont porté par préoccupation, il n'y en eut aucun qui demandât un plus long examen & une étude plus serieuse.

Ce défaut n'est pas seulement commun à tous les ignorans qui jugent ordinairement sans connoissance ; mais ce qui est de plus estonnant, ceux mesme qui passent dans le monde pour sçavans ; soit qu'ils le soient en effet, soit que leur profession & leur employ obligent le public de les croire tels, n'ont pas eu assez de force d'esprit pour suspendre leur jugement un seul moment, mais estant emportez par le torrent de la multitude & par la violence des préjugez, ils ont prononcé hautement qu'il étoit absurde de douter que les Bêtes ne connussent pas, & que la lumiere naturelle nous demontroit qu'elles voyoient

voyoient, qu'elles entendoient, & qu'elles imaginoient comme nous.

Cependant on peut assûrer qu'entre ces derniers il y en a tres-peu qui ayent examiné cette matiere à fond. Les lumieres qui sont absolument nécessaires pour ce sujet manquent à plusieurs, & lors qu'il s'en trouve quelques-uns qui les possèdent toutes, la mauvaise methode, dont ils se servent en cette occasion pour découvrir la verité, rend toutes ces connoissances inutiles.

La plus-part des auteurs qui ont traitté de la nature de l'ame des Bêtes, n'ont jamais mis en question, si elles ne connoissoient pas, mais supposant comme indubitable qu'elles avoient des connoissances, les uns se sont seulement occupez à vouloir prouver qu'elles raisonnoient, & que leur ame étoit entièrement semblable à la nôtre, comme plusieurs des anciens ; & les autres n'ont tâché qu'à donner quelque difference entre les hommes & les Bêtes, & à nous distinguer d'avec elles.

On ne doit pas s'étonner après cela si cette maniere de raisonner si peu juste a répandu de la confusion & de

l'obscurité dans toute cette matiere : car, donnant d'abord une autorité absolüe aux préjugez, on n'est jamais entré en défiance d'aucun de ces jugemens anticipéz que nous avons faits dans l'enfance, dans lesquels nous nous sommes affermis autant de fois que nous les avons reïterez, & qu'un long ulage nous a rendus si familiers, que nous croyons que la nature nous les a dictéz elle mesme. De là vient qu'ayant établi sur eux, comme sur des fondemens fort certains, tous les raisonnemens que l'on a fait dans la suite, on ne doit pas s'étonner si toutes les consequences que l'on a tirées d'un faux principe, ou qui du moins n'est pas connu clairement, sont ou manifestement fausses, ou au moins tres-confuses & tres-obscurés.

Pour tâcher d'éviter cet inconvenient, il faut nous résoudre dès l'entrée de ce traité à ne rien avancer dont tout le monde ne doive tomber d'accord : & nous défiant le plus que nous pourrons des préjugez, ne former aucun jugement dont nous n'ayons une raison claire & évidente.

C'est pourquoy dans ce dessein,

L'authôrité n'aura aucun pouvoïr sur nôtre esprit, nous ne considererons en aucune maniere ce que les autres ont pensé, & nous ne ferons que nous consulter nous-mêmes, & les idées naturelles que nous avons des choses.

L'on tâchera aussi d'observer l'ordre le plus naturel qu'il sera possible, commençant par les propositions les plus simples & les plus aisées à connoître, pour nous en servir comme de degrés, pour monter aux plus composées & aux plus difficiles.

Ainsi puisque nôtre fin principale est de découvrir s'il y a dans les brutes quelque chose de semblable à ce que nous appellons nôtre ame, nous sommes obligez de commencer par l'examen de la nature de cette mesme ame, laquelle nous étant une fois connue, l'on tâchera en suite de découvrir s'il y a quelque chose de semblable ou d'analogique dans les Bêtes.

Mais s'il arrive que par la suite de nos raisonnemens nous soyons obligez de conclurre qu'il n'y peut avoir aucun principe qui connoisse dans les animaux, pour lors on expliquera mechaniquement un grand nombre d'operations qui nous surprennent le plus.

dans les brutes, & qui nous inclinent d'avantage à leur attribuer une âme capable de choix & de discernement, observant presque toujours de n'avancer aucune explication qu'on ne l'appuie par l'exemple de quelque autre effet que tout le monde tombe d'accord estre produit immédiatement sans le secours d'aucune connoissance.

Tellement que si nous pouvons venir à bout de donner des raisons de tout ce qui arrive de plus surprenant dans les animaux, tirées de la seule action d'un corps sur un autre corps, on aura une démonstration par les effets d'une vérité déjà connue par ses principes *

* à priori & à posteriori.

CHAPITRE II

De la nature de la pensée, & qu'elle nous est clairement connue.

TOUS les hommes sont convaincus par leur propre expérience

qu'ils pensent : Cette proposition est une de celles dont on ne sçauroit douter, puisque le doute même est une pensée.

Penser, c'est avoir des operations de l'existence desquelles on est certain immédiatement par elles mesmes dans le moment qu'on les a : ainsi quand je connois un triangle, cette connoissance se fait appercevoir & m'affûre de son existence au moment mesme que je la forme; si je doute, si je veux, si j'aime, si je hais, si j'entens, si je vois, si je goûte, &c. il est assûré que la mesme chose s'y rencontre, & que toutes ces différentes façons de penser m'avertissent par elles mesmes de leur existence; de sorte que je n'ayme point sans sentir que j'ayme, je ne veux point que je ne le sçache, je ne vois point sans m'apercevoir que je vois, & ainsi de toutes mes autres pensées.

D'ailleurs il est tres-certain que les pensées que nous experimentons en nous-mêmes, & de l'existence desquelles personne en son particulier n'a jamais douté, ne peuvent venir du neant, & partant elles doivent avoir un principe qui les produise; &

bien que chacun est convaincu qu'il est au moins une chose qui pense.

Si je fais ensuite reflexion qu'il est de la nature de la pensée de se découvrir d'abord qu'elle commence à naître, je verray qu'il n'est rien que je puisse mieux connoître que mes pensées, car je les vois immédiatement par elles mesmes, & je n'aperçois les choses du dehors que par leur moyen : de sorte qu'il se pourra bien faire que leur objet me paroisse confusement & obscurément, mais pourtant la pensée qui me le représentera de cette sorte, me sera connue avec certitude & avec évidence : ainsi quoy-que la connoissance que j'ay d'un cercle soit tres-claire, & que le sentiment de chaleur que me cause le feu quand j'en aproche la main, soit fort obscur, dans le sentiment de bien de gens, il est tres-vray pourtant qu'on n'aperçoit cette clarté & cette obscurité dans ces deux pensées que par rapport à leurs objets, sçavoir au cercle, & à la chaleur qu'on imagine dans le feu ; mais d'autre part, n'est-il pas tres-veritable que je suis aussi certain d'avoir un sentiment de chaleur quand je le sens, que je suis

assuré d'avoir la connoissance d'un cercle quand je pense à cette figure ; si bien que ces deux pensées ne sont différentes que par rapport à leurs objets & par la maniere de les représenter : elles ne sont outre cela semblables que dans cet avertissement secret & intime qu'elles donnent de leur présence : & comme dans toutes mes pensées je ne remarque que ces deux rapports , le premier à moy qui les produis , & à qui elles se découvrent immédiatement , & le second à l'objet qu'elles me présentent , je puis dire avec assurance que toute leur nature consiste en ces deux choses , puisque je n'y aperçois que cela seul qui m'y paroît tres-clairement , & que je me suis proposé de ne rien avancer qui ne me parut evident.

C'est pourquoy il me semble clair , qu'il n'est rien que je connoisse mieux que ma pensée , car on ne dit que quelques-unes d'entre elles sont obscures , que parce qu'elles ne nous donnent pas une instruction assez ample & assez claire de leur objet , d'où il est constant que ce sont les objets seuls que nous connoissons avec obscurité : mais pour l'essentiel de la pen-

sée, c'est à dire pour tout ce que les pensées ont en particulier qui les rend semblables les unes aux autres, & qui fait le caractère par lequel elles sont distinguées de toutes les autres opérations qui sont en nous, tout cela, dis-je, ne consistant que dans ce sentiment qu'elles donnent de leur présence, nous est connu nécessairement : ainsi nous sçavons tres-bien la nature de la pensée, puisque nous connoissons tout ce qu'elle a de propre & de particulier, quoy - qu'il arrive assez souvent que nous soyons peu instruits de la nature de son objet, à quoy il est bon de faire une grande reflexion, car de mesme qu'on connoit aussi-bien un miroir qui represente mal, qu'un autre qui represente au naturel, de mesme à l'égard des pensées, celles qui nous offrent des portraits les plus ressemblans ne sont pas mieux connues, que celles qui ne nous presentent que de traits informes & une peinture confuse.

On m'objectera sans doute que je confonds l'idée de l'existence avec celle de l'essence, car il est bien vray, dira-t-on, que nous sommes certains de la présence de nos pensées

mais nous ne le sommes nullement de leur nature.

Il est aisé de répondre à cela , que puisqu'il est commun à toutes les pensées de se faire apercevoir d'abord qu'on les forme , & puisqu'elles n'ont aucune autre chose qui leur soit commune à toutes & particuliere à elles seules , il est vray de dire que la nature de la pensée en general ne consiste qu'à nous rendre immédiatement certains d'elle mesme dès qu'elle est produite.

Il est donc tres-evident que la notion de la pensée qu'on vient de donner est la veritable , & que cette definition, *Les pensées sont des operations, de l'existence desquelles on est certain immédiatement par elles mesmes d'abord qu'on les a* , est à l'épreuve de toute la rigueur de l'école.

Il est encore tres-assuré que nous connoissons la nature de chaque pensée en particulier : car , n'est-ce pas connoître une chose , que de pouvoir la distinguer de toute autre , sans qu'il soit possible de nous tromper ; or cela nous arrive à l'égard des pensées , puisqu'il n'est personne qui n'avoue qu'il sçait aussi-bien qu'un sen-

timent de chaleur n'est pas un sentiment de froid, de lumière, de son, &c. comme il connoît qu'un triangle n'est pas un quarré. Avons nous jamais confondu une pensée d'amour avec une pensée de haine, ou avec un jugement? & quoy-que la cause, ou l'objet de cette haine; ou de cet amour, &c. nous soient quelquefois inconnus, en connoissons-nous moins la pensée d'amour ou de haine, &c. & laissons-nous de sentir la différence qu'il y a entre elle & toutes nos autres pensées? si-bien qu'il me semble certain que nous sommes pleinement instruits, non seulement de la nature de la pensée en general, mais encore de celle de châque pensée en particulier, ce qu'on appelle dans l'école, connoître *le genre & la différence*.

Si quelqu'un apres cela nous demandoit de quelle couleur est la pensée? si elle est dure, molle, longue, large, quarrée? &c. il auroit moins de raison, que si apres avoir démontré une montre qui ne fit que marquer les heures, & avoir assuré que c'est une machine qui ne fait que marquer les heures, il nous demandoit, comment nous sçavons qu'elle ne pen-

se point ? qu'elle ne chante point ? &c.
 Car nous n'aurions pas d'autre réponse à faire, si ce n'est que nous n'y avons rien veu de tout cela apres l'avoir bien considérée, & qu'ainsi nous sommes certains qu'elle n'a que ce que nous y avons découvert. De mesme & avec plus de raison nous avons sujet d'asseurer que nous connoissons la pensée, & que toute sa nature est contenuë dans ce que nous en avons dit : car quoy-qu'elle nous soit beaucoup plus présente que la montre, nous n'y avons pourtant veu que ce qu'on vient d'avancer & qu'un chacun sçait assez par sa propre experience.

CHAPITRE III.

De la nature de ce qui pense en nous, & que son essence consiste dans la pensée.

A Pres avoir suffisamment expliqué la nature de la pensée, il semble que l'on n'ait qu'un pas à faire pour découvrir la nature du principe qui pense en nous.

Et pour ce sujet je vois qu'une

pensée en particulier (un doute par exemple , ou un jugement) n'est qu'une façon ou maniere d'être, si bien qu'il faut nécessairement qu'elle soit attachée à quelque être qu'elle détermine & qu'elle modifie : car il est absolument impossible de concevoir une vision , un jugement, un doute, &c. sans concevoir en mesme temps quelque chose qui voye, qui juge, & qui doute : d'où il est clair que ce qui pense en nous est un être ou une substance qui a le pouvoir de penser de toutes les façons différentes que nous expérimentons : car c'est par la seule expérience qu'on peut les connoître toutes. J'ay dit être ou substance, parce que c'est la mesme chose, n'ayant aucune idée, ou ne connoissant rien qui ne subsiste par soy-mesme, ce que l'on appelle être ou substance, ou qui ne détermine & ne fasse être les substances d'une certaine maniere, & c'est ce qu'on appelle façon ou maniere d'être.

Ensuite quand je considère qu'on appelle l'essence ou la nature d'une chose, ce qui s'offre le premier à l'esprit quand on cherche à la connoître, & par le moyen dequoy l'on dé-

couvre toutes les autres propriétés, qui n'en doivent être que des suites & des dependances, je n'ay pas beaucoup de peine à conclurre que la nature de ce qui pense en moy consiste dans la seule faculté de penser: car il est manifeste que je ne veux, que parce que j'ay la faculté de penser, je ne connois que pour la même raison, je ne vois, je n'admire, &c. que par cela seul, ou, ce qui revient au même, mon amour, mes connoissances, mes desirs, mes admirations ne sont que des suites de ma pensée.

Ainsi la pensée estant ce qui se presente le premier à l'ame quand elle cherche à se connoître, & tout ce que nous y découvrons avec certitude n'étant que des suites de cette pensée, l'on peut asseurer que toute la nature de ce qui pense en nous, consiste dans la pensée: car n'est-il pas certain, que 4. unitez prises ensemble sont l'essence du nombre de 4. parce que c'est ce qui s'offre le premier à l'esprit, & dont toutes les propriétés qui conviennent à ce nombre sont des suites, puisqu'il n'est le tiers de 12. que parce qu'il contient

4. unitez, il n'est la racine de 16. que pour la même raison, il n'est les deux tiers de 6. que pour cela. il n'a même raison à huit; que six à douze; que pour ce sujet : & ainsi d'une infinité d'autres propriétés.

Proposons encore cette vérité dans un autre exemple. L'on aura assurément découvert la nature de l'eau en disant qu'elle est composée de petites parties longues, pliantes & fort polies, qui glissent les unes contre les autres, & qui se meuvent en tout sens; si l'on ne remarque aucune propriété dans l'eau, qui ne soit une suite de ce que l'on vient de dire; personne apparemment ne le contestera.

L'eau donc en premier lieu ne résiste pas au toucher, mais elle luy cede facilement, parce que ses parties qui sont déjà en mouvement se separent sans peine, & quittent aisément une place qu'elles sont toujours en disposition d'abandonner.

En second lieu cette liqueur est facilement reduite en vapeurs par une chaleur mediocre, parce que ses parties recevant plus d'agitation qu'il n'en faut pour ne faire que glisser les unes sur les autres, elles doivent ne-

cessairement se mesler avec les parties de l'air, afin de pouvoir continuer le mouvement qu'elles ont acquis de nouveau.

En troisième lieu, ces vapeurs reprenant aisément leur première forme, car le moindre froid diminuant la grande agitation qu'elles ont, leur ôte la force de se tenir écartées les unes des autres, si bien que se rapprochant peu à peu elles s'amassent plusieurs ensemble, & forment de cette manière quelque chose de sensible, comme une goutte que la pesanteur fait tomber à terre.

En quatrième lieu, l'eau dissout certains corps durs, tels que sont le sel, le sucre, &c. parce que ses parties pliantes & polies s'insinuant avec facilité à travers les pores de ces corps, comme autant de petits coins, elles écartent & détachent leurs parties, autour desquelles elles se roulent, & les entraînent par ce moyen.

En cinquième lieu, l'eau ne dissout pas toute sorte de corps, car ses parties sont bien souvent trop grossières pour pouvoir passer à travers les pores de ces corps, qui les ont beaucoup serrez.

En sixième lieu, l'eau se durcit en glace pendant l'hiver à cause que le froid de cette saison fait perdre à cette liqueur presque tout le mouvement qui l'entretenoit dans sa fluidité ; de là vient que ses parties ne continuant plus de glisser les unes sur les autres demeurent en repos & composent un corps dur.

En septième lieu, on se sert de l'eau pour ôter toute sorte de taches, car ses parties glissant facilement par tout entraînent sans peine ce qui se rencontre dans leur passage : elle n'est pourtant d'aucun usage pour les taches d'huile & la plupart de celles des liqueurs grasses, parce que leurs parties branchuës s'étant entrelassées avec les parties des corps sur lesquels elles sont tombées, l'eau qui ne fait que glisser ne scauroit les dégager, & les enlever.

En dernier lieu, l'eau de la mer est douce dans les fontaines, parce que ses parties pliantes glissent facilement dans toute sorte de pores dont les sinuositez arrêtent les parties roides & inflexibles du sel qui estoient meslées avec l'eau.

L'on pourroit encore expliquer plu.

siens proprietéz de l'eau, mais les precedentes suffisent à nostre dessein ; si-bien que l'on croit pouvoir inferer que la nature de l'eau consiste à avoir ses parties menuës, polies & pliantes, & dans un mouvement continuel les unes à l'égard des autres, puisque l'on a fait voir que toutes les proprietéz de l'eau en sont des suites necessaires.

A plus forte raison peut-on conclurre que la nature de ce qui pense en nous consiste dans la seule faculté de penser, puisque c'est la pensée que l'on y a decouvert la première, & que toutes les autres proprietéz que nous y reconnoissons n'en sont que des dependences.



 CHAPITRE. IV.

De la distinction de l'Âme & des Corps, & que ce qui pense ne peut être étendu.

SI je considère que quand je parle de corps ou de matière, & que je ne veux parler que de ce qui m'est connu, l'étendue en longueur, largeur, & profondeur s'offre d'abord à mon esprit; si bien qu'il m'est impossible de penser au corps, ou à la matière, sans que l'étendue, ou le rapport à l'étendue (pour éviter toute dispute) me viennent en pensée, & d'autre part si je prends garde que tout ce que je connois avec clarté dans le corps est une suite de l'étendue, je conclus sans peine que la matière est une substance étendue, en longueur, largeur, & profondeur; de sorte que je vois que son essence consiste dans l'étendue, ou dans l'exigence de l'étendue*.

Considerant ensuite ce qui convient

* *Exigentia extensionis.*

à la matiere, à cause de son essence, c'est-à-dire, à cause de l'étendue, je trouve qu'elle est impénétrable & divisible, qu'elle a une disposition à toute sorte de figures, & qu'elle est capable de mouvement, de repos & de toute sorte d'arrangement de parties : si-bien que quand je ne porte point mal à propos mon jugement au delà de ma connoissance, me renfermant dans mes idées claires & distinctes, il n'y a rien à l'ame prés, que je conçoive plus distinctement qu'une substance étendue dans ses trois dimensions, impénétrable, divisible, & par consequent figurable, propre au mouvement, & au repos, & dont les parties sont capables de toute sorte de differens arrangemens.

De sorte que je forme deux idées tres claires, & tres differentes pourtant, l'une d'une substance qui pense, c'est à dire qui aperçoit, qui juge, qui doute, qui raisonne, qui oit, qui odore, qui voit, qui touche & qui goûte, qui imagine, qui admire, qui veut, qui aime, qui fait, qui desire, qui a de la joye, de la tristesse, de la douleur, &c. L'autre idée que je forme est celle d'une substance

longue, large, profonde, impenetrable, divisible, figurable, mobile, capable de repos & de toute sorte d'arrangement & de situation dans ses parties.

Après avoir porté la vûë sur tout ce que je viens de dire, il n'y a personne qui n'assûre que la substance qui pense, & la substance estenduë sont deux êtres d'une nature différente, & que ce qui convient à l'un ne sçauroit convenir à l'autre: de sorte que ni l'estre qui pense ne peut avoir d'estenduë, ni la substance estenduë avoir de pensée.

Il est bon de remarquer icy, pour éviter toute equivoque, que par estenduë j'entens une chose qui est mesurable, & où l'on peut concevoir diverses parties, d'un pié, par exemple, d'un pouce, d'une ligne, &c. tellement que si par le mot d'estenduë l'on veut entendre quelque autre chose, (ce que je ne crois pas) j'avouë de bonne foy que je n'y comprends rien, & que ce n'est pas ce dont je parle.

Après cela il ne sera pas difficile de démontrer à ceux, qui n'en seront pas déjà convaincus, la vérité de la

proposition qu'on vient d'avancer, que ce qui pense en nous ne peut avoir d'étendue, ni la matiere avoir de pensée.

Premierement je sçay déjà que le pouvoir de penser fait toute l'essence de ce qui pense en moy, & que l'étendue contient toute l'essence de la matiere : en suite dequoy il est aisé de voir que l'être qui pense, & l'estre estendu ne dependent pas dans leur existence l'un de l'autre : car la seule marque que nous avons pour connoistre qu'une chose ne peut pas exister sans une autre, est quand nous voyons qu'elle y est tellement renfermée qu'il nous est impossible de la concevoir distinctement sans elle.

Lors que je pense , par exemple au nombre de 4. & à ce que c'est qu'estre la moitié de 8. je ne puis que je ne voye qu'estre la moitié de 8. est renfermé dans le nombre de 4. & qu'il est impossible que ce nombre n'ait cette propriété : si au contraire considerant en mesme temps ce que c'est qu'estre la moitié de 8. & ce que c'est que le nombre de 4. l'on ne voyoit pas que l'un renfermât l'autre, & que bien loin de là on peut

dire que le nombre de 4. n'est point la moitié de 8. n'auroit-on pas raison d'assûrer que le nombre de 4. peut estre absolument sans faire la moitié de 8.

Si j'ay donc en même temps deux idées claires & distinctes, l'une de ce qui pense en moy & l'autre de ce qui est estendu, & que mesme je puisse dire, ce qui pense en moy n'est ni divisible ni rond, ni quarré, ni en mouvement, ni en repos &c. & au contraire, la substance estendue n'a pas le pouvoir de connoistre, d'aimer, de sentir, &c. sans que pourtant je cesse de concevoir ces deux choses aussi clairement, & mesme plus distinctement qu'auparavant, il me semble demonstratif que ce qui pense en moy peut estre sans ce qui est estendu; & par consequent, que mon ame (car c'est ainsi que j'appelle le principe de ma pensée) est distinguée & entierement differente du corps: elle en est distinguée, parce qu'elle peut exister sans le corps, & elle en est differente, parce que toutes les proprietéz que j'ay trouvées dans ces deux substances sont diverses, & qu'on ne peut juger de la diversité

versité de deux estres , que par celle des proprietéz qui leur conviennent , comme tout le monde tombe d'accord

De là il est facile de conclurre que l'Ame ne peut avoir aucune étendue , ni le corps aucune pensée : car la faculté de penser fait toute l'essence de l'ame , & l'étendue toute celle de la matiere , si-bien que si l'Ame estoit estendue , elle seroit en mesme temps deux substances différentes , ce que jamais personne de bon sens n'avoüera. Par la mesme raison il sensuit que la matiere ne peut penser sans devenir ame & corps , qui font (comme nous avons veu) deux substances diverses , car le corps seroit le principe de la pensée , en quoy consiste l'essence de l'ame , & il auroit de plus (ainsi qu'on le suppose) l'estendue qui constitue la nature de la-matiere.

Si quelqu'un vouloit assûrer qu'il est encore douteux , si l'ame est estendue , ou si le corps pense , ce seroit avec aussi peu de raison , que de vouloir soutenir qu'en expliquant la nature du nombre de 4. & celle de l'eau , on n'a pas prouvé que ce nombre n'est point liquide , qu'il n'a pas des

parties pliantes, polies &c. ou que l'eau n'est pas la mesure commune de 20. & de 40. l'on pourroit soutenir cela avec autant de fondement : car il est certain qu'on ne voit pas plus de disproportion entre le nombre de 4. & être liquide, qu'on en remarque entre le principe de la pensée, & la substance étendue : & de même que personne ne s'est jamais avisé de dire que le nombre de 4. fût liquide, parce qu'on n'a jamais vû de proportion entre l'un & l'autre, de même l'on ne devoit jamais avoir crû que l'ame eût de l'étendue, ou que l'être étendu pût penser, ainsi qu'on n'a jamais crû que l'eau pût être la mesure commune de 20. & de 40. parce qu'on n'a jamais pû concevoir de quelle maniere cela pourroit être.

C H A P I T R E V.

Où l'on montre la même vérité d'une autre façon.

Nous appellons un être absolu ou nue substance, ce que nous pou-

vons concevoir exister independem-
ment de l'appuy de tout être créé, &
sans nul raport necessaire à quelqu'au-
tre chose : nous appellons façon, ma-
niere d'être, ou mode dans le lan-
gage de l'école, ce dont toute la na-
ture consiste à déterminer la substan-
ce à être d'une certaine maniere plû-
tôt que d'une autre ; de là vient qu'on
ne sçauroit concevoir un mode sans
le raport qu'il a à sa substance, car
c'est en cela que consiste toute sa na-
ture. Cela étant ainsi lorsque je con-
sideré une pensée particuliere, com-
me un doute, ou un jugement, je
vois qu'elle est un mode ; mais quand
je fais reflexion à l'étenduë, je n'a-
perçois point que la pensée luy con-
vienne, & l'on peut en retenant
l'idée claire & distincte qu'on a de la
pensée, nier qu'elle convienne à l'é-
tenduë : d'où je conclus que la pen-
sée n'est pas une maniere d'être du
corps : elle est pourtant une façon
d'être ; donc elle l'est de quel-
qu'autre substance : & ainsi la substan-
ce à laquelle la pensée est attachée, &
la substance étenduë, sont deux êtres
differens : de sorte que par cette voye
je conçois que la pensée ne sçauroit

convenir au corps.

A ce raisonnement qui me paroît tres clair, je n'ay jamais oüï donner qu'une réponse, sçavoir qu'en effet la raison precedente prouve bien que la pensée n'est pas essentielle à la matiere, puisqu'elle peut estre conceüe sans le corps; mais elle ne prouve point que ce n'est pas un mode commun qui puisse convenir à l'ame & au corps; & qui par consequent ne soit attaché necessairement ni à l'un ni à l'autre.

La pensée (dit-on) est accidentelle au corps; donc ni dans l'idée de l'estenduë ni dans celle de la matiere, l'on ne doit appercevoir aucun raport necessaire de l'une à l'autre.

Il est vray qu'on ne devroit pas y voir un raport & une liaison necessaire, supposé qu'elle n'y fût pas, mais au moins on remarqueroit dans la matiere de la proportion, ou de la capacité à penser, comme aussi il faudroit que l'on vit dans la pensée quelque chose qui la rendit propre & capable de convenir à l'estenduë, ce qu'on n'aperçoit en aucune façon: donc la pensée ne sçauroit convenir à l'estenduë.

La raison de cela est qu'une façon d'estre ne doit passer pour commune à l'ame & au corps, que parce qu'on voit en la considerant qu'elle peut se trouver également dans les esprits & dans les corps, ce qui pourtant n'arrive pas dans cette rencontre : car quelque veüe que l'on porte sur la pensée, & quelque regard qu'on jette sur la matiere, il est impossible de rien découvrir dans la pensée qui la rende propre à se trouver dans le corps, ni de rien voir dans la matiere qui la rende capable d'avoir une pensée.

Il est bon de remarquer icy, que c'est la même raison qui nous fait dire que le nombre de 4. n'est point liquide, ou que l'eau n'est pas le tiers de 12. &c.

Pour estre convaincus entierement de cette verité, examinons quelques-uns de ces modes qui peuvent convenir à l'esprit & au corps, car en les considerant nous y trouverons cette disposition.

La durée, par exemple, si l'on ne la regarde que comme une persévérance dans l'être, ou une continuation d'existence, convient sans doute aux esprits & aux corps : de sorte

qu'on peut apercevoir qu'elle leur convient en examinant en mesme temps la durée, l'esprit & le corps : & il est certain que nous cesserions d'en avoir la même idée, si après avoir considéré la nature de l'esprit, celle du corps, & celle de la durée en mesme temps, nous pouvions dire que le corps ou l'esprit ne peuvent point avoir de durée.

De mesme si la pensée étoit une façon d'estre commune à l'esprit & au corps, nous verrions qu'elle peut convenir à l'un & à l'autre, & nous cesserions d'en avoir la même idée d'abord que nous voudrions le nier : or cela n'arrive pas puisque de quelque côté qu'on envisage la pensée, il est impossible de pouvoir jamais découvrir de quelle façon elle peut estre dans la matiere ; car que l'imagination s'épuise pour donner aux parties d'un corps tel mouvement, telle figure, tel arrangement & telle grosseur que l'on voudra, la matiere en fera-t'elle moins matiere ? & comment est-il concevable qu'une pensée puisse resulter de tout cela ? Qu'on épure un corps, qu'on le décrasse, & qu'on le subtilise autant qu'il sera possible, en

fera-t'il moins corps, & cette subtilité qu'il aura acquise est-ce autre chose qu'une division de ses parties ? lesquelles pour petites qu'elles soient, quand mesme on les eût divisées jusques à les rendre indivisibles, elles seront toujourns aussi-bien matiere que les plus lourdes masses, & il sera aussi impossible à l'esprit humain de concevoir que ces parties ainsi subtilisées puissent penser comme celles d'une grandeur prodigieuse, car elles ne laisseront pas d'être aussi-bien étenduës, impenetrables & capables de mouvement & de repos que les plus grosses : & pour moy je n'aurois pas plus de peine à concevoir que la terre toute entiere peut penser comme le plus delicat & le moins grossier de tous les atômes, puis qu'entre celle-là & celle-cy il n'y a d'autre difference qu'en ce que la terre a plus d'étenduë, qu'elle a peut-estre une figure differente, & plus ou moins de mouvement ; voilà toute la diversité qu'on peut trouver entre ce qu'on appelle corps grossier, pesant, terrestre, materiel, &c. Et ce qu'on nomme corps volatil, delicat, subtil, & en un mot *degagé de la matiere*, ce qui

est une façon de parler assez plaisante : car enfin une chose peut-elle se dépouïller de soy-mesme ? Il seroit beau voir un corps qui ne fût point materiel, & je m'imagine que si nos chymistes avoient trouvé le secret de tirer toute la matiere des corps, ils en seroient plus estimez que de nul autre.

Cette façon de parler & plusieurs semblables ne sont venuës apparemment que des préjugez de nôtre enfance ; dans laquelle nous n'avons jugé de l'existence des corps, que par l'impression qu'ils faisoient sur nos sens, & comme dans cét âge nous ne jugions que par leur rapport, on n'a attribué d'autre nature aux corps que d'être visibles, resonans, odoriferans, savoureux & palpables : tellement que ceux qui ont fait une impression plus considerable sur les yeux ou sur les sens du toucher principalement, nous ont fait juger qu'ils estoient plus corps & plus materiels (pour le dire ainsi) que les autres : ceux au contraire qui à cause de leur petitesse, n'ébranloient pas suffisamment les organes de nos sens pour se faire sentir ont passé chez nous pour

rien, de là vient que si un corps, après s'estre fait appercevoir par quelque un de nos sens a esté ensuite si fort divisé qu'il n'ait plus fait sur nous aucune impression notable, nous avons dit pour lors qu'il avoit esté dégagé de la matiere; n'osant pas tout-à-fait asseurer qu'il fût devenu rien, ce qui nous passe.

Il ne fera pas hors de propos que nous reconnoissions dans un autre exemple la verité de ce que nous avons dit touchant les façons d'estre communes: prenons pour ce sujet l'union, qui n'est autre chose qu'une maniere d'être qui rend deux substances inseparables & capables des mesmes determinations.

Il est certain que l'union prise dans ce sens peut convenir aux esprits & aux corps: car on ne sçauroit considerer la nature de deux esprits, & celle de deux corps, qu'on ne voye premierement que les corps estant des substances étenduës, pourront estre en repos les uns auprès des autres, & tellement entrelassez à raison de leurs figures branchües & embarrassantes, qu'ils seront inseparables, & suivront tous deux les memes deter-

minations. Secondement si l'on regarde deux esprits on connoitra qu'étant capables d'amour, ils en pourront concevoir mutuellement l'un pour l'autre, de sorte que la volonté de l'un sera toujours conforme à celle de l'autre, & leurs connoissances se découvriront reciproquement, ce qui les rendra inseparables & toujours presens l'un à l'autre d'une sorte de presence bien plus intime & plus veritable que celle de deux corps ou d'un esprit & d'un corps.

Il est clair qu'en examinant en mesme temps l'esprit & le corps (car il faut que tout cela se fasse) l'on aperçoit que l'union est un mode commun, parce qu'on voit qu'elle peut convenir aux esprits & aux corps; & il est assuré qu'après qu'un homme a pensé à ce que je viens de dire, & qu'il l'a present à l'esprit, il ne pourroit pas assurer que deux corps ou deux esprits ne peuvent pas estre unis, & conserver pourtant toujours la même idée de l'union de l'esprit & du corps qu'il avoit auparavant.

Au contraire que l'on considere le plus attentivement que l'on voudra, la pensée & la matiere, il ne sera

jamais possible de concevoir que celle-là puisse convenir à celle-cy, & par conséquent on pourra toujours nier que la matiere puisse penser, de même qu'on pourroit asseurer que deux corps ne sçauroient estre unis : ou avoir quelque durée, si après avoir medité sur la nature du corps, sur celle de l'union, ou sur celle de la durée, on ne concevoit pas de quelle façon ils pourroient estre unis ou durer.

Ce que l'on vient de dire est si raisonnable, que j'ay bien de la peine à me persuader qu'on y puisse faire une reflexion serieuse, sans tomber d'accord de la verité des propositions que l'on a avancées jusques icy, & leur verité me paroît si naturelle à l'esprit qu'à peine comprendrois-je qu'on les eut pû revoquer en doute, si je ne sçavois l'empire que les sens prennent sur nous depuis nostre enfance : car les tenebres qu'ils repandent sur la raison l'attachent si fort à l'imagination, qu'il est difficile d'en revenir, & de s'accoûtumer à concevoir les choses qui ne sont point imaginables, & qu'il est plus difficile d'imaginer que d'oûir des couleurs, ou de voir de sons.

C'est pour cette raison que la plupart des Philosophes, ont supposé que l'ame, les Anges, & Dieu même avoient une étendue, & que sur ce pié ils ont donné une figure aux ames séparées. L'on en a veu qui ont soutenu qu'elles étoient rondes, & la chose a été portée si loin qu'un moderne * d'ailleurs tres-habile, a dit que les Anges se pouvoient rendre impenetrables, de mesme que les corps le sont. Après cela on laisse à penser à tout homme de bon sens, si ayant conceü une substance d'une certaine étendue de 4. piez par exemple, ronde & impenetrable, si dis-je, il n'en aura pas la même idée que du corps : car enfin l'on conçoit fort bien comment un esprit fait de cette maniere pourroit estre rouge, vert ou bleu, &c. puisque par le moyen de cette pretendüe impenetrabilité, les rayons de lumiere qui tomberoient sur cét Ange, se réfléchiroient, & nous feroient avoir un sentiment de couleur proportionné à cette reflexion ; les demons apparemment seroient de couleur de feu & les Anges d'un bleu celeste.

* *Fabri* in *Metaph.*

Des esprits de cette sorte seroient outre cela propres à un mouvement de mesme nature que celuy des corps, il est certain qu'ils seroient palpables, & que rien ne les empêcheroit d'être froids, chauds, durs, ou liquides, polis, ou raboteux. En verité ne font-ce pas là les veritables proprietes des corps? *Tangere enim & tangi nisi corpus nulla potest res.* †

L'estime que l'on a pour les personnes qui ont avancé ces propositions si éloignées de la raison, fait douter si elles ont parlé serieusement, ou si ce n'a esté que pour donner
 ,, carriere à leur imagination : car,
 ,, comme dit S. Augustin *, l'ame n'est
 ,, nullement longue ni large, &c. toutes ces choses, s'il me semble, n'appartiennent, qu'au corps ; mais la
 ,, grande habitude que nous avons
 ,, de penser aux substances corporelles, & d'imaginer, nous fait chercher les mêmes choses dans l'ame.

† Lucretius.

* *Non enim ullo modo aut longa, aut lata anima, &c. Corporea ista sunt ut mihi videtur, & de consuetudine corporum sic animam quarimus.*
 August. de quantitate animæ cap. 3.

C H A P I T R E VI.

Où l'on fait voir la foiblesse de l'opinion de la plus-part des Philosophes touchant la nature de l'ame.

QUand on veut raisonner de la nature de quelque chose, & marquer son caractere veritable, il est hors de doute qu'il faut que ce qu'on aura aporté pour son essence nous serve à en découvrir les proprietéz, ou du moins qu'après avoir aquis d'ailleurs la connoissance de ses proprietéz, on puisse voir la liaison & la dependance necessaire qu'elles ont avec l'essence qu'on a donné à cette chose, puisqu'elles n'en sont que des suites.

Faisons l'application de cette verité, & voyons en quoy la plus-part des Philosophes font consister la nature de l'esprit? c'est à estre *penetrable* par sa nature, ou à estre *immateriel*; l'esprit donc selon eux est une substance naturellement penetrable ou

immaterielle, & c'est cette pretendue penetrabilité ou cette immaterialité qui fait que l'esprit est esprit, & qu'il est d'un ordre supérieur à la matiere.

Sans m'amuser à faire voir qu'être penetrable n'est peut-être pas une plus grande perfection qu'être impenetrable, & qu'être immateriel convient aussi-bien au neant comme à l'esprit ; voyons si l'on pourra déduire de cette essence connue la moindre des choses que l'on est assuré que les esprits possèdent. Supposé par exemple qu'on ne le sçeut pas, oseroit-on dire un esprit est penetrable, donc il pourra apercevoir les objets (suppléez le mesme d'immateriel) il pourra ou porter ou suspendre son jugement, il aura le pouvoir de s'unir de volonté à certains objets qui luy auront paru convenables, ou de s'éloigner de ceux qui luy sembleront nuisibles ; &c. l'on ne pense pas que personne voulut l'assûrer.

Mais du moins après que l'experience nous a fait connoître que ces proprietétez conviennent aux esprits, peut-on voir la liaison nécessaire qu'il y a entre une substance penetrable ou

immatérielle, & connoître, douter, vouloir? &c. ces choses ont si peu de rapport ensemble, que l'on ne croit pas que jamais personne ait eu la pensée de l'asseurer, quoy qu'on ait dit des choses bien extraordinaires d'abord qu'on a abandonné les lumières de la raison & les idées claires que nous avons des choses, pour suivre les préjugés & le caprice: jusques là même qu'il s'en est trouvé qui ont traité fort au long, & avec appareil, s'il pouvoit y avoir une matiere spirituelle, pour moy j'aimerois autant demander si le nombre de 3. peut être celui de 6. ou si un triangle peut avoir 4. côtez. Il n'est rien qui fasse mieux voir la fausseté des principes de la Philosophie d'Aristote, que ces sortes de questions qu'on y fait à tout moment, & pour lesquelles on trouve toujours le pour & le contre.

Les deux definitions que nous avons données de l'esprit & du corps sont tres claires, elles ne renferment rien que nous ne concevions fort distinctement: mais dés-que l'on voudra les changer, & attacher à l'idée de l'ame quelque estenduë, ou à celle du corps quelque pensée; l'on tom-

bera dans des difficultez infurmontables, & dans des tenebres que les lumieres de l'esprit humain ne peuvent jamais dissiper : car on se trouvera obligé de dire que l'ame est indivisible quoy qu'étendue par tout le corps & appliquée à toutes ses parties, il faudra soustenir qu'elle est toute dans tout^a le corps & toute dans chaque partie, que quand nous croissons elle s'allonge jusques à cette nouvelle partie, que nôtre corps aquiert : on sera encore contraint de dire que l'ame qui estoit par sa substance & par son estenduë dans l'œil, qui y sentoit, & qui y voyoit, cesse d'y estre lors qu'on arrache cette partie, sans que pourtant elle se retire en aucun autre lieu : mais que devient-elle donc ? *Elle cesse d'estre là sans être détruite & sans se retirer ailleurs.*

Je suis persuadé qu'il n'y a rien dans la foy qui soit plus inconcevable, & qui ait plus besoin de cette aveugle, mais raisonnable soumission qu'elle exige de nôtre raison laquelle dans ces occasions doit recevoir le joug avec plaisir : mais dans les choses qui sont de son ressort elle ne peut & ne doit en aucune façon souffrir qu'on

luy fasse violence & qu'on la tienne captive & enchainée, lors mesme qu'elle devroit commander & donner la loy.

Mais qu'arrivera-t-il si l'on fait penser le corps, premierement on assurera une chose inconcevable, & il faudra en second lieu faire des pensées divisibles, figurées, &c. la moitié, le quart d'une connoissance, la vingtième partie d'une volonté, les trois quarts d'un jugement, un desir rond, une pensée de tristesse quarée, une perception triangulaire c'est de là apparemment qu'on dit des pensées creuses.

Si l'on veut être de bonne foy l'on confessera que pour tirer des conséquences si opposées au bon sens, les principes qui les contiennent doivent estre bien éloignés de la verité, le penchant aussi que nous avons d'imaginer toutes choses, doit estre violent pour nous ôter presque tout-à-fait la Liberté de nos jugemens, & nous attacher malgré nous à la matiere & à l'étenduë.

Saint Augustin a fort bien connu cette verité dans ses confessions, où

„ il dit. * J'ay tourné mon attention
 „ sur la nature de l'ame, mais la fauf-
 „ se opinion où j'estois touchant l'es-
 „ sence des esprits me deroboit la veuë
 „ de la verité: elle avoit beau se pre-
 „ senter à moy avec éclat & avec évi-
 „ dence, je retirois ma pensée de la
 „ considération des choses spirituelles
 „ pour ne la porter que sur des traits &
 „ des couleurs, & quelque chose de
 „ grossier & de palpable: mais parce
 „ que je ne pouvois apercevoir aucu-
 „ ne de ces choses dans mon esprit,
 „ je m'imaginois qu'on ne pouvoit pas
 les connoistre.

Combien y a-t-il de gens qui sont dans la même erreur où saint Augustin confesse qu'il a esté? les mêmes raisons qui l'avoient trompé seduisent

* *Converti me ad animi naturam, & non me sinebat falsa opinio quam de spiritualibus habebam verum cernere, & irruebat in oculos meos ipsa vis veri & avertebam palpitantem mentem ab incorporeâ re ad lineamenta & colores & tumentes magnitudines, & quia non poteram ea videre in animo putabam me non posse videre animum meum. Aug. lib. 4. confess. c. 15.*

encore la plûpart du monde ; mais ce qui n'a fait que l'abuser pour un temps accompagne le plus grand nombre des Philosophes jusques dans le tombeau.

C H A P I T R E V I I .

Confirmation du sentiment que l'on a avancé touchant la nature de l'ame par des raisons tirées de S. Augustin.

C E grand Docteur qui raisonnoit sans prevention, en estudiant ce que c'est que l'ame, découvre qu'elle est une chose qui se cherche : * car, „ dit-il, l'ame qui se cherche , se „ cherche par tout ce qu'elle est , & ne

* *Cum enim querit mens quid sit mens, profectò novit quod ipsa sit mens, quæ se ipsam querit, nec aliunde se querit quàm se ipsa: cum ergo querentem se novit, se utique novit & omne quo. I novit totâ novit; atque ita totam se novit: & si forte parte inventâ non se totam querat, quia tamen se totâ querit, tota sibi præsto est: nihil enim sibi se ipsa præsentius esse potest. Aug. lib. de spiritu & animâ.*

va pas avec une moitié de soy même,, à la découverte de l'autre, ainsi ne se,, cherchant que parce qu'elle s'y dé-,, termine, c'est à dire qu'elle le veut,, & parce qu'elle a la faculté d'aperce-,, voir, il s'ensuit que toute sa nature,, consiste à apercevoir & à vouloir.

Mais ce qui nous trompe ordinairement en cecy, est que l'ame ayant été occupée dès nôtre naissance à la consideration des êtres; exterieurs; & n'y ayant rien vû qui ne fût différent d'elle même, nôtre esprit a contracté une habitude pernicieuse de chercher tout hors de soy même, & l'ame ne s'est trouvée remplie que des objets exterieurs; de là vient que quand elle a voulu se connoître, elle est sortie au dehors, & s'est attribué la nature de la plus-part des choses qu'elle y avoit veuës par ses sens: ainsi elle s'est faite d'eau avec Thales, de feu avec Heraclite, Democrite, Hyparque, & les Stoïciens: elle a fait entrer le feu & l'eau dans sa composition avec Hypocrate, la terre & l'eau avec Xenophanes, la terre & le feu avec Parmenides; elle s'est paîtrie des quatre élemens avec Empedocle, de sang avec Crisias; elle s'est creuë corporelle avec S. Atha-

nase, S. Basile & Methodius, & enfin elle s'est faussement persuadée avec Tertullien qu'elle ne seroit rien si elle n'étoit corporelle, &c.

Si au contraire nôtre esprit avoit considéré qu'il ne connoit ce qui est au dehors que par soy-mesme, & qu'ainsi il eust distingué sa connoissance d'avec son objet; nous n'aurions eu aucune peine de voir que la connoissance apartenoit uniquement à nôtre ame, mais que l'objet étoit au dehors; si-bien que nous aurions vû que toute la nature de nôtre esprit ne consiste qu'à connoître & qu'à vouloir, ou pour mieux dire qu'à penser.

S. Augustin dans un autre endroit meditant sur la nature de l'ame raisonne ainsi : † l'ame, dit il, croit, & s'imagine estre de l'air, du feu, un vent subtil & delicat répandu par

† *Cum ergo mens aërem se putat, aërem intelligere putat, se tamen intelligere scit, aërem autem se esse non scit sed putat, se cernat quod putat, cernat quod scit, hoc ei remaneat, ex initio cap 10. lib. 10. de Trinitate.*

, tout le corps : elle pense être * un
 tissu d'atomes extraordinairement ronds
 & mobiles : † une substance penetra-
 ble , l'acte premier du corps organique
 qui a la vie en puissance. Qu'elle se
 dépouille, (poursuit-il) de toutes ces
 ,, choses qu'elle s'attribuë faussement ,
 ,, & que l'esprit n'incorpore pas dans
 ,, l'idée de luy-mesme, ce qu'il croit
 ,, & ce qu'ils s'imagine seulement d'ê-
 ,, tre , mais dont il peut pourtant dou-
 ,, ter & qu'il ne voit pas avec clarté
 ,, luy appartenir, après cela que l'es-
 ,, prit ne tienne pour soy-mesme que
 ,, ce qu'il est assuré d'estre & dont il
 ,, luy est impossible de douter, &
 ,, l'ame aura trouvé pour lors tout ce
 ,, qu'elle est & tout ce en quoy con-
 ,, siste sa nature : si-bien que puisque
 nous pouvons au moins douter qu'elle
 soit étenduë, penetrable, ronde,
 l'acte premier du corps, &c. Il s'en-
 suit que nôtre ame ne fera aucune de
 ces choses, mais au contraire sçachant
 d'une maniere si certaine qu'il luy est
 absolument impossible d'en douter,
 qu'elle veut, qu'elle connoit, & en

* Epic. Lucret.

† Scholastici, Aristotel.

un mot quelle pense, il est évident que toute sa nature consiste dans la pensée.

Car enfin il est tres-raisonnable de dire que l'esprit, qui a la faculté de connoître ce qui est hors de luy, n'a rien en soy qu'il ne voye tres-clairement, puisque la seule raison pour laquelle il n'aperçoit pas tous les objets extérieurs, est qu'estant au dehors & differens de luy-mesme, il faut necessairement, afin que l'ame pense à eux, qu'ils se presentent à elle, ou par eux mêmes, ou par leurs idées qui en sont comme les tableaux, de là vient la necessité de ces especes intentionelles que l'école a inventées : * or il n'est rien de si present à l'ame que l'ame mesme; qu'est-il donc besoin d'espece, de portrait, ou de tableau, qui tienne la place d'un objet absent, puisque nôtre ame a le pouvoir de connoître & de penetrer dans la nature des choses du dehors, pourveu qu'elles luy soient presentes ? à plus forte raison

* *Nihil enim tam novit mens, quàm id quod sibi præsens est; nec magis menti quicquam præsens est quàm ipsa sibi.* August. lib. de spiritu & anima.

ne s'éloignant jamais d'elle même, devra-t-elle connoître tout ce qu'elle est, & par conséquent ne renfermer dans sa nature que les choses qu'elle remarque clairement & certainement dans soy-même, & en exclurre celles dont elle a le moindre doute : or elle peut douter de tout, excepté de sa pensée ; donc, &c.

Ce seul raisonnement demontre que l'ame n'est autre chose qu'une substance qui pense, laquelle ne fait & ne reçoit rien que par ses volontez & par ses connoissances ; si-bien qu'on ne fera plus en peine de distinguer les facultez qui apartiennent au corps de celles qui sont propres à l'ame ; l'on n'aura plus recours à la faculté de digerer & de cuire les alimens, les facultez de faire battre le cœur, de nourrir, de faire croître, & une infinité d'autres productions d'une ignorance orgueilleuse n'auront plus de lieu. Car seroit-ce pas une chose étonnante que l'ame éclairée & clairvoyante au dehors, fut aveugle au dedans ? que l'esprit connût & mesurât les mouvemens des Cieux & des Astres, & qu'il ne sçeut pas qu'il fait battre le cœur, comme on pré-

tend dans l'opinion des Peripateticiens qui attribuent ce battement à la faculté pulsifque de l'ame : enfin que l'ame toute intelligente qu'elle est ne fçût elle même rien de ce qu'elle fait faire ? Il est impossible de concevoir que nous commandions au cœur de battre sans le fçavoir, ou que l'ame le fasse mouvoir à son infçû, & qu'en y pensant mefme avec application elle n'en puiſſe rien découvrir.

Il faudroit qu'il y eut des abîmes bien profonds & des recoins bien cachez dans l'eſprit, pour faire en forte que toutes ces pretenduës facultez fuſſent inacceſſibles à ſes lumieres.

Ne ſeroit ce point que l'étenduë de l'ame, quand nous la cherchons, ſe réduit en un point imperceptible ? qu'elle quitte ſa figure & ſa grandeur pour ſe dérober à nôtre pénétration à laquelle les plus petites parties d'un çiron n'échappent pas ?

Plus on penſe à ces choſes plus on eſt convaincu de la verité de ce que l'on a dit ; neanmoins pour ne rien oublier ſur ce ſujet, portons pour un moment la veuë ſur l'ame d'un de ces vers que l'on diviſe en tant de parties & qui ne laiſſent pas de ſe remuer encore.

Il est certain que si la matiere pense, ce que l'on appelle ame dans ces petits animaux pense aussi, & est divisible : car outre l'experience qui le fait voir, il est impossible de concevoir une substance materielle, longue, large, profonde, qui pourtant ne soit pas divisible, cela passe l'esprit de l'homme, quoy qu'en disent les Epicuriens.

- L'ame donc de ce ver est divisible : supposons que dans le temps qu'il a quelque sentiment ou qu'il imagine quelque chose, on le coupe en deux, coupera-t-on aussi ce sentiment ou cette imagination ? pour moy je ne le scaurois comprendre.

Outre cela cette ame quand ce ver est divisé fait encore mouvoir & sentir chaque partie, de même qu'elle faisoit tout l'animal, si bien qu'on doit necessairement avoir divisé cette ame sensitive, laquelle après cette division ne sentira plus que la moitié de ce qu'elle sentoit étant toute entiere, & ainsi toujourns en diminuant à mesure qu'on la divisera.

L'on ne peut pas dire que l'ame de ce ver sente autant qu'elle faisoit avant qu'on l'eut coupée, car si celz

estoit vray elle seroit aussi entiere que si elle n'avoit pas esté divisée, ce qui est beaucoup plus noble & plus incomprehensible, qu'être toute dans le tout & toute dans chaque partie, comme l'on veut que soit l'ame raisonnable; car cette ame du ver seroit non seulement toute dans le corps & toute dans chaque partie avant la division, mais encore apres, ce qui ne convient qu'à l'existence sacramentale du corps adorable de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie.

De plus quand ce petit animal est encore tout entier, son ame qui pense peut se dire à elle mesme, c'est moy qui pense maintenant, qui vois du rouge, qui touche quelque chose de chaud, &c. Lors qu'on l'a coupé en deux ce qui apercevoit dans luy ne manque pas de sentir cette division, & chaque moitié doit dire en suite, moy qui ne suis plus que la moitié de ce que j'étois un moment auparavant, moy qui suis en partie icy & en partie là, en un mot moy qui suis separée de moy-même. Ne faut-il pas avouer qu'il y a peu de mysteres qui approchent de l'incomprehensibilité de celuy-là? Ce moy est quelque cho-

se de si indivisible, que nous ne pouvons point, quelque effort que nous fassions, le concevoir ni étendu, ni divisible: & qu'est-ce que ce moy, si ce n'est l'ame qui se parle & qui s'interroge elle même?

C H A P I T R E V I I I .

Où l'on demontre que l'ame des Bêtes ne connoit pas.

SUpposons presentement comme une chose tres-claire que nous avons l'idée de deux substances, dont l'une pense & l'autre est étendue. lesquelles sont tout-à fait differentes, & n'ont presque rien de commun que d'être des substances, si-bien que ce qui pense en moy ne peut estre étendu, ni ce qui est étendu penser. Disons en suite que nous appellons ame ou esprit ce qui pense, & donnons le nom de corps ou de matiere à ce qui est étendu.

Après cela considerant que la Foy nous enseigne qu'il n'y a aucun principe immortel & par consequent spi-

rituel dans les Bêtes, & que la raison nous a convaincu que tout ce qui pense est esprit, ou (pour ne pas faire une question de nom) que tout ce qui pense constitue une substance entièrement différente du corps, nous conclurons évidemment qu'il n'y a rien qui pense dans les animaux. Et comme le mot d'âme est fort équivoque, & qu'on l'a pris au moins en trois sens différens. Premièrement pour ce qui est dans nous le principe de la pensée. 2. Pour ce qui fait que l'on se nourrit & que l'on croît. 3. Pour la cause de tous les mouvemens, soit volontaires, soit involontaires, qui sont en nous; je détache le mot d'âme de ces deux derniers sens, & le déterminant à ne signifier que ce qui est le principe de nos pensées, je dis qu'il n'y a point d'âme dans les Bêtes, c'est-à-dire qu'elles n'ont aucun principe qui connoisse.

Cette proposition paroît d'abord un paradoxe à la plus-part des gens qui ne jugent des choses que par les apparences, pour se délivrer de la peine d'examiner les matieres, & de résister à la force & à la violence des préjugés; cela fera que j'auray une

foule de difficultez à refoudre, car dans cette question principalement chacun se mêle d'en proposer, & il n'est pas un ignorant qui ne pretende avoir poussé un homme à bout si l'on ne luy fait comprendre la cause de quelque action des Bêtes qu'il aura creüe inexplicable sans connoissance: mais ce qui est digne de remarque, ces personnes tout ignorantes qu'elles sont de l'Anatomie, des Mechaniques, de la Physique, & de la Metaphysique, veulent qu'on les satisfasse d'abord sans parler d'aucune de ces choses, & font les plaisans si tost qu'on parle d'esprits animaux, de nerfs, de muscles, de fibres, &c.

Neanmôins avant que d'entrer dans les difficultez & avant que les refoudre nous appuyerons nostre sentiment de quelques autres raisons, après quoy nous refuterons les réponses que l'on donne à nos preuves, passant en suite dans les conséquences facheuses de l'opinion contraire, pour expliquer après cela les actions les plus remarquables des brutes, qui semblent le plus dependre d'une ame qui connoit, & enfin nous confirmerons par quelques authoritez de grand poids tout ce que nous aurons avancé. C iiij

C H A P I T R E I X.

Autre preuve, que les Bêtes ne connoissent pas, tirée de la puissance de Dieu.

IL est certain en premier lieu que nous devons reconnoître dans Dieu le pouvoir de produire au moins toutes les choses dont l'idée ne renferme pas avec évidence l'être & le non être en même temps, c'est-à-dire, qui (pour parler dans les termes de l'école) n'impliquent pas contradiction.

En second lieu je ne pense pas qu'on puisse avancer aucune raison qui nous persuade que Dieu ne peut pas faire un corps tout-à fait semblable à celui d'un singe par exemple, qui se meuve, & qui fasse tout ce que nous remarquons de plus surprenant dans les singes, par la seule disposition de ses organes, & par la force des ressorts qui entreront dans la composition de la machine de son corps.

En troisième lieu, si Dieu le peut, il s'ensuivra qu'il l'a fait, première-

ment parce qu'il ne fait rien sans nécessité, c'est à dire qu'il agit toujours par la voye la plus courte, & n'employe jamais quatre où deux suffisent; si bien que le corps seul avec un certain arrangement de ses parties ayant esté suffisant pour la production des actions les mieux suivies des animaux, il faut conclurre qu'ils n'ont aucune ame connoissante.

En quatrième lieu quand il s'agit des ouvrages de Dieu, nous en devons penser le plus avantageusement & le plus à sa gloire qu'il nous est possible: car enfin il ne les fait que pour la manifestation de cette gloire: or il est constant que nous concevons que la construction d'un Automate semblable à une Bête, dans lequel il n'y ait aucune ame connoissante, demande plus d'artifice, plus de sagesse, & plus de puissance dans l'ouvrier pour l'arrangement de tant de parties différentes, pour la proportion des unes à l'égard des autres, & enfin pour la production de tant de divers mouvemens si conformes à la conservation de l'Automate, que non pas si l'on suppose que les actions de cette machine soient conduites par

les lumières d'un principe pourvû de connoissance, qui remédie à ses besoins en l'éloignant de ce qui peut luy estre nuisible, & en l'approchant de ce qui peut luy être utile.

Ainsi nous formerions une idée beaucoup plus grande de l'ouvrier d'un vaisseau, qui se disposeroit de la manière la plus propre pour prendre le vent sans le secours d'aucun Pilote, dont les voiles s'abaisseroient d'elles mesmes quand il seroit nécessaire, qui éviteroit les écueils & les bancs de sable, & qui feroit enfin mille autres choses nécessaires pour achever un grand voyage; nous ferions, dis-je, plus d'estime de cét ouvrier, que de celui qui n'auroit basti qu'un navire ordinaire, au gouvernail duquel il faut un Pilote qui le conduise & qui en dirige les mouvemens.

L'on ne donne communement que deux réponses à cette raison, dont la première est qu'effectivement Dieu peut faire un Automate tel que nous l'avons décrit, & que l'on pourroit dire qu'il l'a fait, si l'expérience ne faisoit appercevoir évidemment qu'il y a une âme dans les brutes.

S'il est vray que l'expérience nous

fait voir que les Bêtes connoissent, ce ne peut estre que par certaines actions qu'elles font, semblables à celles que quelque pensée precede, accompagnée ou suivie ordinairement dans nous; mais si toutes ces actions quelque surprenantes que l'on les suppose peuvent estre produites par la seule disposition des organes dont la machine des animaux est composée, comme on l'a accordé, ce ne sera pas d'aucun des mouvemens que l'on voit dans les Bestes que l'on pourra inferer legitimement l'existence d'une ame qui connoisse dans elles; car quand un effet peut naistre de deux causes differentes, par la seule consideration de cet effet, on ne peut pas conclurre l'existence de l'une de ces causes plustost que de l'autre: or toutes les actions des animaux peuvent estre produites par la seule machine de leurs corps, comme l'on ne peut le nier, & par une ame connoissante, comme l'on le pretend; donc la seule consideration de ce que font les animaux ne pourra pas nous servir d'antecedent legitime pour en inferer que les brutes connoissent, de sorte qu'il faudra qu'une raison tirée d'ailleurs

que des effets nous découvre laquelle des deux causes précédentes les produit véritablement. J'ay déjà fait voir que ce devoit estre la seule machine, & ainsi supposé ce que j'en ay dit, il est certain que les Bestes n'ont aucune pensée.

CHAPITRE X.

*Où l'on montre la foiblesse de la
reponse du Pere Pardies à la
raison precedente.*

LA seconde réponse est celle du Pere Pardies dans le livre qu'il a fait de la connoissance des Bêtes, où il pretend que Dieu n'a pas pû composer un Automate qui fit sans ame tout ce que nous admirons dans les Bêtes, parce que, dit-il, Dieu ne peut pas nous tromper, & il nous tromperoit dans cette occasion : si bien que suivant luy la chose est possible absolument parlant, & supposé qu'il n'y eut aucun homme dans le monde, mais elle ne l'est pas presentement qu'il y a des hommes.

Pour refuter cette réponse il ne faut qu'examiner pourquoy Dieu ne peut pas nous tromper, & dans quelles circonstances il le feroit.

Nous sommes certains que nôtre ame aperçoit différentes choses; & qu'un de ses principaux avantages est celuy de connoître, c'est-à-dire, d'avoir toujours quelque idée qui luy soit présente, car j'appelle de ce nom la notion, la connoissance, ou l'apercevançe que nous avons de quelque chose, soit que cette connoissance soit claire & distincte, soit qu'elle soit confuse & obscure: ainsi quand je pense à Dieu, la notion que j'ay d'un être souverainement parfait, est ce que j'appelle idée de Dieu laquelle est effectivement bien différente de Dieu même, puisque ce n'est qu'une façon d'être de mon ame; de même quand je pense à un quarré la connoissance qui me le représente est ce que j'appelle l'idée d'un quarré.

Il est évident par ce que nous venons de dire que nous n'apercevons les choses que par leurs idées, c'est-à-dire, par le moyen des notions que nous en avons, & il est impossible à mon avis de les concevoir autrement.

Après que nostre ame a aperceu quelque chose, un quarré par exemple & un triangle, elle est portée par la connoissance qu'elle a de ces deux choses; c'est-à-dire par l'inspection de leurs deux idées, à confesser qu'un triangle est différent d'un quarré, ou, ce qui est le même, qu'un triangle n'est pas un quarré; cet aveu, ce consentement, ou cette approbation que l'ame donne, est-ce qu'on appelle jugement: il est aisé de voir que dans cette occasion l'ame après avoir considéré les idées qu'elle a d'un triangle, & d'un quarré, voit la différence qu'il y a de l'une à l'autre, & agissant pour lors véritablement, elle avoüe qu'un triangle est différent d'un quarré, & se dit à soy-même, pour ainsi parler, qu'un triangle est différent d'un quarré.

Cette action de l'ame néanmoins dans ces rencontres est si prompte, & elle suit si immédiatement la perception évidente des choses, que l'on ne sent presque pas que l'on agisse, ce qui fait que la plus-part se persuadent faussement qu'on ne fait qu'apercevoir.

On sera pourtant convaincu du con-

traire, si l'on examine ce qui nous arrive quand nous doutons. Lorsque je regarde le soleil par exemple, & que la veuë que j'en ay me le représente dans le mouvement, cela me fait juger qu'il se meut, & si d'ailleurs je fais reflexion que supposé que je me mûsse avec la terre, je le verrois de mesme maniere, encore bien qu'il fust arrêté, comme il arrive à ceux qui s'estant embarquez croient de voir fuir le rivage à mesure qu'ils s'en éloignent; pour lors je m'abstiens de juger, & ne donnant aucun consentement je suspens toute sorte d'action. Que si l'on supposoit que je n'eusse point d'autre moyen que la veuë pour découvrir si le soleil se meut, ou bien si c'est la terre, ou qu'après avoir examiné la chose autant qu'il me seroit possible, je visse des raisons égales de part & d'autre, mon ame cesseroit à la verité de s'agiter & d'aprofondir davantage cette matiere, je ne confesserois pas pourtant que la terre se meut, ou qu'elle est en repos, au contraire je retiendrois mon aveu & mon consentement: ce qui fait voir que toute sorte de jugement est *une action veritable de l'ame par laquelle nous*

assûrons, ou nous nions que les choses sont, ou ne sont pas. Après cela comme les êtres ont du rapport à l'ame, non seulement en ce qu'ils peuvent en estre connus, mais encore en ce que quelques-uns d'entr'eux luy sont convenables, & sont capables de nous perfectionner, l'esprit après avoir aperçû cette convenance en juge, c'est à dire, avoie que ces choses luy sont utiles, & en suite ordinairement il les aime, & se porte vers elles par une seconde action. On a appellé volonté, la force que l'ame a de se porter vers les objets qu'elle a jugé convenables: Et l'on a nommé entendement, cette faculté de l'ame par laquelle elle aperçoit, & juge tant de ce que les objets sont en eux-mêmes, que de ce qu'ils sont à nôtre égard, c'est-à-dire, tant de la vérité, que de la bonté des choses.

Si l'on s'estoit arrêté là, il n'y auroit eu point d'inconvenient; car les definitions de nom sont arbitraires: mais cette division d'entendement & de volonté a donné occasion à quelques Philosophes de distinguer effectivement ces deux facultez de l'ame, qu'ils ont appellée le tronc, duquel l'entendement & la volonté sont comme.

deux branches : ils ont encore donné des rameaux à ces branches , comme sont le sens commun , la phantaisie , l'appetit sensible , le raisonnable , &c.

Pour éviter cette erreur ne parlons ni d'entendement , ni de volonté : retenons le seul mot d'ame , & il est assuré que nous développerons cette question que les seules façons de parler embrouillent : comme quand on dit que l'entendement éclaire la volonté qui est aveugle , que la volonté commande à l'entendement , &c. car commander est un terme de relation , & personne ne se commandant à soy-mesme , il est certain que ce langage nous incline à croire que ces deux facultez sont deux choses différentes.

L'ame donc aperçoit les choses , c'est à dire , elle en a des idées , des notions ou des connoissances ; car c'est le même , ensuite elle en juge sur le rapport & sur l'inspection de ces idées , & quand il arrive que les êtres ne sont pas effectivement en eux-mêmes , comme nous l'assurons , pour lors nous nous trompons.

Nôtre experience nous convainc

que nous pouvons porter nôtre jugement sur des choses que nous ne connoissons pas pleinement : ainsi dans l'exemple que j'ay déjà proposé, où l'on ne voit point évidemment, comme je le suppose, que la terre se meuve, ou qu'elle soit en repos, je ne m'abstiens pas pour cela d'en juger & de dire, la terre ne se meut point, quoy que je n'en aye pas d'idée claire & distincte.

Cette mesme experience nous assure que nous pouvons nous empêcher de juger dans les occasions où nous ne voyons pas bien clairement ; si-bien que nous sommes libres dans quelques-uns de nos jugemens, si l'on entend par ce mot de liberté le pouvoir d'agir d'une certaine façon ; comme de juger que la terre se meut, & de s'empêcher d'agir, comme de suspendre son jugement, ou d'agir d'une manière contraire comme de juger que la terre ne se meut pas.

L'experience nous fait voir aussi que nous n'avons pas cette liberté à l'égard des choses que nous connoissons clairement & distinctement, car

après avoir porté la veüe * que nous avons de 2. sur celle de 4. je ne puis m'empêcher de juger que le nombre de 2. est la moitié de 4.

Si je considère en-suite que je n'ay rien, que je n'aye reçu de Dieu, que c'est luy qui m'a fait ce que je suis, & qui m'a donné la faculté d'apercevoir & celle de juger, je seray forcé d'avouer, que je ne puis pas me tromper dans les jugemens que je porte sur les choses qui me sont clairement conneuës : car comme dans ces occasions, je ne puis pas suspendre mon jugement, & m'abstenir de croire que les choses sont de la manière que mes idées me les représentent, il s'ensuivroit que ce seroit Dieu luy même qui m'auroit attaché à l'erreur, & qu'ainsi ce seroit luy qui me tromperoit, & à qui par consequent mes erreurs devroient estre imputées : or la connoissance que j'ay de sa bonté m'empesche d'avoir ce sentiment : d'où je conclus que je ne me trompe jamais quand je ne juge que de choses dont j'ay des idées claires & distinctes.

Non seulement je suis convaincu de cette verité quand je pense à la

* *Supl.* l'idée.

bonté de Dieu, mais encore lors que jo considère qu'il ne peut pas porter témoignage, & interposer son autorité pour nous persuader & nous faire accroire une fausseté; ce qui seroit en luy une imperfection d'autant plus grande que c'en est une parmy nous: or il est assuré que les idées & les notions que nous avons des choses nous viennent immédiatement de Dieu, puisque ces idées nous représentent que ces choses sont d'une certaine façon; donc il est seur que si elles étoient fausses, c'est à dire si leurs objets étoient autrement qu'elles ne nous les font voir, Dieu mentiroit en cette occasion. Car les idées qui nous représenteroient les êtres autrement qu'ils ne sont, venant de luy, s'adressant directement à nous, & nous représentant les choses, il faut avouer que ce sont ses paroles & les signes dont il se sert pour nous informer de la nature de ces choses & de la manière dont il les conçoit, puisqu'il sçait tout: si-bien que comme c'est Dieu qui nous assure que 2. & 2. font 4. par exemple, & qu'il ne peut pas porter témoignage d'une chose qui n'est pas, nous devons

être convaincus que 2. & 2. font 4. & ainsi de toutes les autres idées claires & évidentes.

Quand je pense que mon ame n'a-perçoit pas tout, & qu'elle n'est pas infinie dans ses connoissances, mais qu'elle peut juger des choses qu'elle ne connoit pas, comme assûrer par exemple que la terre est en repos, quoi que les idées qu'elle en a ne le luy fassent pas voir; je connois que si je me trompe très souvent dans les rencontres, où mon ame ne se regle pas sur ses connoissances claires & évidentes, mais où elle va plus loin, quoy qu'elle puisse s'arrester, je connois dis-je; que les erreurs où je tombe pour lors ne doivent estre attribuées qu'à moy seul, & nullement à Dieu qui dans ces occasions ne m'asseure de rien; ainsi l'erreur à mon égard. est une veritable privation qui consiste dans le mauvais usage que je fais de ma liberté, c'est à dire, en ce que j'agis & je juge quand il ne faudroit pas le faire, si bien que c'est à moy; qui m'y determine & qui m'y porte de moy-mesme lors que je pourrois bien m'en empescher, sur qui tout le blâme de cette action, ou pour mieux

dire toute l'erreur doit tomber.

Si je veux maintenant appeler entendement, *l'ame quand elle ne fait que recevoir, que connoître, ou qu'apercevoir*, qui sont de termes synonymes: & volonté, *l'ame en tant qu'elle agit, soit en jugeant de ce que les choses sont, ou en elles mêmes, ou à son égard, soit en se portant vers celles qu'elle a jugées convenables à sa nature*; je diray que l'entendement ne se trompe jamais, mais que c'est la seule volonté qui ayant plus d'estenduë que luy; va plus loin & se trompe en jugeant des choses que l'entendement n'a pas aperceues.

Sçachant donc que Dieu ne peut pas tromper; & sçachant les rencontres auxquelles il seroit véritable de dire qu'il me tromperoit; voyons, si au cas que les Bêtes n'eussent point d'ame, l'erreur où tombent ceux qui se persuadent le contraire: devroit luy estre imputée.

Il est assuré par ce qu'on vient de dire, qu'il nous tromperoit si nous connoissions clairement que les Bêtes ont une ame, apres nous être dépouillez de tous nos préjuges, & avoir sérieusement examiné la chose: or

qui pourra se flatter d'avoir cette connoissance ? au contraire quel est le Philosophe qui n'avoüe qu'il est tres-difficile de comprendre , & mesme inconcevable , comment la matiere peut penser, & comment de quelque chose insensible il se fait quelque chose qui sente ? L'unique lien qui retient tous les Philosophes dans le sentiment commun, n'est-ce pas la peine qu'ils ont d'expliquer toutes les actions des Bêtes par la seule mechanique ? & cette difficulté ne provient-elle pas en partie du peu de lumiere qu'ils ont dans cette science, & dans l'anatomie, dans lesquelles plus on est versé moins a-t-on de peine à se convaincre de la verité que je soutiens ?

Outre que quand même l'on n'expliqueroit pas par la seule machine du corps tous les mouvemens des Bêtes, cette insuffisance pourroit-elle nous faire douter d'une verité déjà connue par ses principes ? & ne devrions nous pas au contraire penser que cette ignorancene provient que de celle où nous sommes de tous les tuyaux insensibles, & de tous les ressorts innombrables dont la machine du corps des Bêtes

est composée ? comme quand nous ne pourrions pas donner des causes sensibles de toutes les proprieté de l'aymant , seroit-ce avec raison que nous aurions recours à des facultez *attractrices* , *directrices* , &c. que le bon sens ne peut goûter, & qui ne sont que des productions de l'ignorance des hommes ? au contraire n'aurions nous pas sujet de dire que nôtre ignorance naît de celle où nous sommes, touchant la grosseur, la figure & l'arrangement des parties dont l'aymant est composé, comme aussi touchant la disposition que les corps, dont l'univers est fait, ont les uns à l'égard des autres ?



C H A P I T R E. XI.

Autre raison de la même vérité tirée de la bonté de Dieu.

Q Uand nous ne considérons que la puissance infinie de Dieu, & l'empire absolu qu'il a sur toutes les choses auxquelles il luy plaît de donner l'estre, nous comprenons assez facilement qu'elles dependent de luy d'une telle maniere qu'il ne manque jamais de raison pour en disposer conformément à sa divine volonté telle qu'elle puisse estre : de sorte que dans cette veüe, nous concevons qu'il peut produire des creatures qui connoissent, & quelque pures qu'elles sortent de ses mains, ieront néanmoins assujeties à la mort & à un grand nombre de douleurs, & de souffrances que leurs fautes n'auront jamais meritées. Mais lors que détournans nostre attention de ce domaine souverain & de cette puissance infinie nous la portons sur la bonté incomprehensible

de Dieu, nous chancelons & nous n'avons pas des ferres assez fortes pour nous tenir dans nostre premier sentiment : car enfin est-il croyable que Dieu si bon & si juste puisse ne vouloir donner à quelques uns de ses ouvrages que la misere en partage, sans que les souffrances auxquelles ils sont condamnez puissent leur servir pour meriter un état plus heureux & tranquille ?

Il est constant que si les Bêtes connoissent, elles sont dans cet état, misérables, exposées à des douleurs tres cruelles & sujettes mal-heureusement à la mort, sans qu'elles aient jamais mérité cette condition déplorable, & sans avoir attiré la haine & l'indignation de leur createur par la moindre desobeissance.

S'il n'est pas assuré par les principes de Saint Augustin (comme quelques sçavans pretendent qu'il l'est) que Dieu ne pourroit pas faire l'homme, ni aucune autre creature connoissante sujette comme nous à ce grand nombre de foiblesses & d'infirmitez, qu'en punition de quelque crime & de quelque desordre. Il me semble au moins évident qu'il n'en

pourroit pas faire une , sans qu'elle fût capable d'une beatitude & d'une felicité naturelle, qui fût la fin & le terme bien-heureux de toutes ses peines, & dans laquelle Dieu se decouvrit à elle suffisamment pour en estre aimé sur toutes choses avec une joye tres sensible, tellement que cette connoissance & cet amour durassent pendant toute l'eternité, dans laquelle par une protection particuliere de Dieu, cette creature eût esté exempte de toutes les miseres auxquelles sa nature semble l'assujettir.

Mais pour les Bêtes nous sommes obligez d'avoüer qu'elles souffrent sans l'avoir merité, & sans aucune esperance de sortir jamais de l'état mal-heureux où elles sont, si ce n'est par la perte la plus épouvantable qu'on puisse concevoir, c'est à dire par l'aneantissement. Est-il bien possible que leur ame miserable, toute innocente qu'elle est, ressent des douleurs tres cuisantes, & n'ait point d'autre jour pour les voir finir que celui auquel elle cessera d'être, ce qui est le comble de tous les mal-heurs?

De plus il est inconcevable que Dieu puisse créer une substance ca-

pable de connoître & d'aimer que pour s'en faire connoître & aimer ; si bien que si les animaux sont capables de connoissance & d'amour, nous devons dire que Dieu les tourne incessamment vers luy pour s'en faire aimer, & pour s'en faire connoître. ce qui semble avoir des suites un peu fâcheuses.

Enfin quel droit est-ce que nous avons nous autres hommes sur les Bêtes. pour les mal-traiter & pour disposer souverainement, comme nous faisons, de leur vie & de leur mort ? n'est-ce pas une cruauté bien grande de les tourmenter sans sujet, & de les priver bien souvent des plaisirs innocens qu'elles sont capables de goûter ? On peut répondre que l'homme est le Roy des animaux, qu'il en peut disposer comme bon luy semble, & que Dieu luy a donné ce droit. Il est vray que l'homme innocent en étoit le souverain legitime, mais nous en sommes les tyrans, & l'innocence que nous avons perduë nous prive du juste pouvoir que nous avons sur toutes les creatures sensibles : ainsi je ne vois pas des raisons qui puissent justifier nôtre conduite à l'égard des Bêtes, & de quelque côté que

J'envisage la chose, soit de celuy de Dieu, soit du nôtre, je trouve partout de nouveaux sujets de m'affermir dans ma pensée, & de me persuader que les Bêtes n'ont point d'ame.

CHAPITRE XII.

Que la réponse des Epicuriens aux raisons precedentes introduit le Pyrrhonisme : & la refutation de quelques autres réponses.

LES Epicuriens qui croient que les animaux connoissent, se tirent facilement d'affaire en disant qu'à la verité on ne peut pas concevoir que la matiere pense, & que de quelque chose d'insensible, il s'en fasse quelque chose de sensible : mais pourtant quoy que cela les passe, les Bêtes (à leur avis) ne laissent pas de connoître, & la matiere de penser.

Cette défaite est aisée, & de cette façon les plus grandes difficultez s'évanoüissent d'abord & perdent toute leur force. - De sorte qu'un Peripate-

ticien qu'on pressera sur la production impossible des formes substantielles matérielles, avouera (comme il est vray) qu'il ne sçait pas comment cela se peut faire ; mais que néanmoins la chose arrive. Un opiniâtre auquel on voudra prouver l'existence d'un principe commun dans tous les êtres matériels, en disant que rien ne se fait de rien naturellement, & que quelque chose ne devient jamais rien, confessera qu'il ne conçoit pas que par les forces de la nature une chose puisse estre faite de rien : mais il ne laissera pas de soutenir que cela arrive, quoy qu'il ne le puisse pas concevoir. Enfin si l'on reçoit ce principe, nous n'avons plus de certitude dans la science humaine, les Pyrrhoniens ont gagné, & il n'est point de proposition si éloignée du bon sens, que l'on ne puisse impunement soutenir : la raison de cela est que comme nous ne jugeons des choses que par les idées claires & distinctes que nous en avons, nos jugemens ne peuvent passer pour faux ou pour véritables, qu'entant qu'ils sont contraires ou conformes à ces idées, car par exemple, pourquoy est-ce que nous disons

que le tout est plus grand que la partie, si ce n'est parce que nous le voyons évidemment dans les idées que nous avons du tout & de la partie, & qu'il est impossible de concevoir qu'un tout puisse être moindre que sa partie?

Je sçay que l'on dira qu'il est facile de prouver cette dernière proposition par la contradiction qui s'en suivroit si elle n'étoit pas véritable.

Je veux qu'elle renferme une contradiction, mais pourquoy difons-nous qu'on ne doit pas admettre deux propositions contradictoires? on ne sçauroit répondre autre chose, si ce n'est, parce-que nous ne pouvons pas concevoir que cela se puisse faire: donc nous assurons qu'une chose est impossible quand nous ne pouvons pas comprendre qu'elle puisse être: & ce principe estant renversé, il n'y a plus aucune certitude: or par l'aveu des Gassendistes nous ne concevons pas que la matière puisse penser, au contraire cela supposé elle seroit en même temps corps & esprit, ce qui implique contradiction: donc il faut avouer, ou qu'il est impossible d'être assuré de quelque chose, ou que la matière ne peut penser, ni par conséquent les

Bêtes connoître : car enfin quel Geometre s'est-il jamais avisé de soutenir que le triangle eût une certaine propriété que l'on remarquât, bien que l'on ne peut pas concevoir comment elle pourroit convenir à cette figure : au contraire à cause seulement qu'on ne pourroit pas voir qu'elle convient au triangle nous dirions qu'il ne l'a point. Car si les êtres ont une infinité de rapports que nous ignorons, cela arrive parce que nous n'en avons aucune idée ; mais quand d'une part nous connoissons une propriété, & de l'autre une substance, il faut, si elle convient à cette substance, que nous l'apercevions, puisque le seul moyen que nous avons pour juger qu'un certain attribut ne se trouve pas dans une substance, est lors qu'en les examinant ensemble, nous ne voyons aucun rapport de l'un à l'autre.

Le Pero Pardies dit encore que c'est une chose indigne de la sagesse de Dieu d'avoir donné des yeux, des oreilles, un nez, une langue, &c. aux animaux pour ne leur servir que de parade, & que ce seroit mal juger de la providence admirable & de la sagesse profonde de l'ouvrier, de se

persuader qu'il n'ait employé tant d'industrie & tant de justesse dans la formation des organes de leurs sens, que pour un vain ornement; si bien qu'il ne semble pas moins certain que les Bêtes voyent & entendent, qu'il l'est qu'elles ont des yeux & des oreilles: car à quoy bon cette structure admirable de l'œil, ces tuniques & ces humeurs disposées suivant toutes les regles de l'optique pour la formation de la vision, si ce n'est pour faire que les brutes vissent par les yeux comme nous, entendissent de mesme par les oreilles, dont la composition n'est pas moins divine que celle des yeux.

Il n'est pas moins faux de dire que les sens extérieurs dans les Bêtes ne servent que de parade, supposé qu'elles ne connoissent point, qu'il le seroit d'asseurer que le ressort d'une montre ou les contrepoids d'une horloge, ne sont que des ornemens extérieurs & inutiles à cette machine, car comme au contraire ces parties sont des plus essentielles à la montre & à l'horloge, de même les sens extérieurs sont des organes très-nécessaires pour l'entretien de la vie dans les animaux.

puisque c'est par leur moyen que les objets extérieurs agissent sur leur cerveau, & le déterminent à s'en approcher, ou à s'en éloigner, suivant qu'ils sont utiles ou nuisibles. Mais quoy repliquera-t-on, les Bêtes ont des yeux & ne voyent point, des oreilles & n'entendent point, &c.

L'on ne dit pas absolument cela: parce que ces mots, voir, ouïr & les autres, sont fort équivoques; si bien que l'on distingue quatre significations différentes dans lesquelles on a pris ce mot de sentir: ce qu'il faut bien remarquer pour la suite.

Premièrement ce mot de vision dans le premier sens ne signifie autre chose que la peinture de l'objet qui se fait sur la rétine. 2. L'on prend ce mot pour ce qui est transmis dans le cerveau à l'occasion de divers ébranlemens que l'objet suivant sa différence a imprimé sur les filets de la rétine. 3. On le prend pour les mouvemens qui peuvent être excités dans le corps à l'occasion d'un cours que les esprits animaux peuvent prendre en diverses parties, suivant les endroits où le cerveau aura été ouvert par l'impression que l'objet a fait pas-

fer jusques à luy. L'on avoüe qu'en ces trois premieres façons les animaux voyent, qu'ils entendent, & en un mot qu'ils sentent : mais comme du mouvement qui est porté jusques dans le cerveau, il en resulte dans nous une apercevance & une pensée confuse de l'objet, l'on dit que cette perception ne se trouve pas dans les Bêtes, & qu'en ce sens elles ne sentent point.

Une réponse encore qui est dans la bouche de tout le monde, & qui marque admirablement bien l'imprudence de la plus-part des gens dans les jugemens precipitez qu'ils portent indifferemment sur toutes sortes de matieres, est que l'opinion qui prive les Bêtes de connoissance a des suites dangereuses dans la foy & conduit insensiblement à faire nier que l'ame de l'homme soit spirituelle : car si l'on assure que toutes les actions qui nous surprennent le plus dans les animaux sont produites uniquement par la disposition des ressorts & des parties qui composent la machine de leurs corps, on en viendra enfin jusques à l'extravagance de dire que la mesme chose arrive dans nous, &

qu'un peu plus de delicateſſe dans nos organes & d'artiſce dans leur arrangement cauſe toute la difference que l'on voit entre nos actions & celles des brutes.

Ce raisonnement eſt ſi pitoyable qu'on n'auroit jamais penſé à le rapporter, ſi tout le monde ne le propoſoit d'abord. De bonne foy ou n'en ſçauroit faire qui marque plus viſiblement de la part de ceux qui le propoſent, ou beaucoup d'ignorance, ou beaucoup de mauvaiſe foy.

Premierement quiconque ſçait l'eſtat de la queſtion, ou qui a la moindre teinture des principes ſur lesquels cette opinion eſt établie n'aura jamais la moindre penſée de former cette reponſe, car il s'agit de ſçavoir ſi dans les animaux il y a quelque choſe de ſemblable à ce que noſtre experience nous fait éprouver. Si bien que je ne vois pas qu'il puiſſe tomber dans l'eſprit d'un homme un peu raifonnable, d'apprehender que l'on diſe un jour, que tout ſe fait dans l'homme par pure mechanicque comme dans les Bêtes, puisque ce ſeroit la meſme choſe que d'aſſeurer que l'homme ne penſe point, ce qu'on

ne dira jamais sans penser, & partant qu'on ne pourra jamais dire.

Si l'on sçavoit encore qu'avant nous être mis en peine de chercher s'il y avoit des Bêtes au monde, nous avons reconnu en nous l'existence de deux substances différentes, l'une desquelles nous avons appelée esprit, & l'autre corps; & que nous avons esté convaincus que toute la nature de l'esprit consistoit à penser, & toute celle de la matiere à estre étendue: si bien que quand nous sommes sortis en suite hors de nous-mêmes; sçachant d'ailleurs qu'il n'y avoit aucun principe spirituel dans le corps des Bêtes, nous avons conclu sans peine qu'il n'y avoit aussi aucune pensée, puisque tout ce qui pense est esprit: & nous avons été d'autant plus confirmés dans ce sentiment; qu'ayant examiné tout ce qui se passoit dans les brutes, nous n'y avons rien vu qui ne pût être produit par le seul corps; de sorte que quand-même nous n'eussions pas sçeu que les Bêtes ne pouvoient aucunement penser, nous eussions néanmoins dit que puisque tout ce qu'elles font, pouvoit être une suite de la seule machine de leurs

corps, il ne falloit pas recourir fans nécessité à une pensée, de l'existence de laquelle rien ne nous assûroit.

Il me semble que ceux qui sçavent tout ce qu'on vient de dire, ou touchant l'état de la question, ou touchant nôtre sentiment, n'ont pas le moindre sujet de craindre que l'on pousse un jour la chose jusques à nier l'ame de l'homme : & il faut assûrement que ce procedé parte d'un esprit de calomnie qui tâche de rendre une opinion suspecte & odieuse, lors qu'il ne peut pas l'affoiblir par la force du raisonnement, qui est la seule voye legitime de combattre un sentiment en bonne Philosophie.

Il est constant enfin que si l'on ne sçait ni l'état de la question, ni nôtre sentiment, on est obligé d'avouër que c'est être bien temeraire que d'oser decider d'un point que l'on n'entend pas, & dont il est par consequent difficile de parler sans dire bien des choses contre la raison & contre le sens commun.

C H A P I T R E XIII.

Où l'on répond aux raisons du pere Pardies, alleguées dans son Livre de la connoissance des Bêtes.

LE Pere Pardies dans son traité de la connoissance des Bêtes établit pour fondement de toutes les raisons qu'il avance & de toutes les réponses qu'il donne aux objections qu'il s'étoit faites; qu'il y a deux sortes de connoissances, les unes spirituelles & les autres materielles. Il dit que les premières renferment, non seulement la perception de leur objet, mais qu'elles font encore que nous nous apercevons de cette même perception: tellement que chaque connoissance spirituelle est essentiellement reflexive sur elle mesme.

Les materielles au contraire, dit-il, ne renferment aucune reflexion sur elles mêmes, & nous ne pouvons point quand nous en avons de cette sorte, nous rendre conte de ce que

nous faisons, ny même sçavoir que nous les ayons.

Pour ne tomber dans aucune equivoque touchant le mot de réfléchir, il est bon de sçavoir que nous pouvons quelquefois réfléchir sur ce que nous faisons, & pour lors la première pensée que nous avons se fait non seulement apercevoir, mais une seconde prenant la première pour objet, il arrive que nous connoissons beaucoup mieux sa nature par cette inspection réitérée, d'autant que cette première connoissance rendoit principalement son objet présent à l'ame, & par là se faisant sentir avertissoit de sa presence : mais cette seconde qui n'a d'autre objet que la première, nous la fait voir aussi vivement que la première faisoit voir son objet : ainsi il ne faut pas croire que chaque pensée soit suivie d'une seconde qui la fasse connoître, car celle-cy devoit en avoir une troisième, & la chose seroit à l'infini ; mais nous asseurons seulement, estant convaincus par nostre propre experience, que toute pensée se fait sentir à l'ame, non par aucun retour véritable sur elle mesme, mais directement & immédiatement.

par sa seule presence : ainsi quand je vois, ma vision fait sentir qu'elle est, sans qu'il soit besoin d'autre chose, & chacun peut beaucoup mieux en estre convaincu en se consultant soy-mesme, que par toutes les paroles qui dans des matieres aussi simples & aussi delicates que celles-cy ne servent bien souvent qu'à les-obscurcir. Apportons néanmoins quelques unes des raisons qui peuvent nous confirmer dans ce sentiment.

En premier lieu, pour assûrer que nous avons des connoissances sensibles & des determinations qui en sont des suites, il semble evident que nous devrions en avoir quelque experience, ce qui néanmoins ne se peut pas : car il est de la nature de ces pensées materielles que nous ne nous apercevions pas de les voir quand elles sont en nous; d'où il est certain que nostre experience ne nous peut donner aucun temoignage de l'existence de ces pretenduës perceptions sensibles, puisque si nous les sentions, elles seroient par elles mêmes spirituelles.

En second lieu, ces pensées sont tout-à-fait inutiles pour l'éclaircissement des difficultez qu'on veut de-

mêler par leur moyen, car à quoy fervent-elles pour rendre raison de la justesse des mouvemens que nous faisons pour nous empêcher de tomber en marchant sur une planche un peu étroite ? ces mouvemens sont menagés avec plus d'artifice que si la plus fine mécanique avoit eu le soin de les diriger : nôtre âme toutefois n'y a point de part, & toutes ces actions si bien suivies, & qui ont une liaison si nécessaire avec leur fin, previennent toujours les lumières de nôtre entendement, & n'attendent jamais les ordres de la volonté.

On pretend néanmoins que nous ayons pour lors de ces connoissances & de ces determinations qu'on appelle sensibles, mais il n'est pas difficile de voir qu'elles ne sont propres à rien dans de semblables rencontres ; car elles ne nous découvrent pas le danger que nous courons de tomber : ce n'est point dans la veüe d'éviter ce danger que nous faisons justement tout ce qui peut nous en garentir : ces pensées insensibles ne nous apprennent pas qu'en éloignant certaines parties de nostre corps de son centre de pesanteur, & les portant du côté op-

posé à celuy vers lequel nous penchons, nous nous retiendrons en equilibrio; ce centre mesme; & le lieu où il est, nous sont tout-à-fait inconnus, si bien que supposant mesme ces connoissances materielles, la difficulté demeure au moins aussi grande qu'elle estoit auparavant: car il s'agit toujours d'expliquer pourquoy dans l'ignorance où nous sommes de toutes les choses dont je viens de parler, nous ne laissons pas de faire des actions qui ont une si grande proportion & un rapport si juste avec le besoin que nous avons d'éloigner tout le corps du côté vers lequel il penche pour nous garder de tomber; c'estoit pourtant cette difficulté qu'il falloit denouer, en nous faisant voir que par le moyen des ces pensées materielles on pouvoit la résoudre; mais bien loin de là, elle conserve toute sa force, & il est impossible de la développer sans recourir à la machine du corps.

En troisiéme lieu cette doctrine ne donne aux Bêtes que de ces pensées sensibles que l'on a sans le sçavoir, de sorte qu'il est vray de dire qu'en frapant rudement un chien, on luy cause une grande douleur qu'il ne

ressent pourtant pas, & ce mesme animal apres avoir demeuré trois jours sans manger a une faim demesurée sans qu'il s'en aperçoive, ni qu'il en sçache rien, non plus que de ce qui se passe dans les chiens qui sont à cent lieües de luy.

C'est une chose assurément plaisante de voir qu'on nous objecte l'amour qu'un chien a pour son maistre, les empressemens qu'il témoigne à le trouver, & les caresses qu'il luy fait après l'avoir heureusement rencontre : & qu'après cela l'on soit obligé de soutenir que ce chien a de l'amour sans sentir qu'il en ait, & qu'il est empressé, qu'il caresse, &c. quoy qu'il n'en sçache rien du tout. Peut-on concevoir que cét animal soit porté à courir vers son maistre par une connoissance veritable qu'il a de luy, sans sçavoir qu'il aperçoit son maistre, & sans qu'il éprouve en mesme temps la force de la determination qui le porte vers luy? comment peut-il démêler cét homme de cent autres qui luy ressemblent sans apercevoir qu'il le voit, & assurer interieurement, c'est celuy-là & non pas un autre qu'il faut aller caresser : & comment fai-

re tout cela sans sçavoir qu'on le fait ?

Un agneau qui aperçoit sa mere à dix pas de luy, ou qui voit cent autres brebis plus pres ou plus loin, peut-il avoir alors le mesme sentiment que nous, & être déterminé en vertu de cette vision à aller vers elle plutôt qu'ailleurs sans s'assûrer qu'il faut aller de tel côté & non pas d'un autre, à telle distance & en tel lieu où est la brebis sa mere? & peut-il former tous ces Jugemens, qu'il voit sa mere, en tel lieu, & à telle distance, &c. car comment la reconnoistre parmy tant d'autres, & aller à elle plutôt qu'à aucune autre brebis, sans dire mentalement : oüy, c'est celle que je cherche, &c. & comment le dire sans le sentir & s'appercevoir qu'on le dit ?

Il est tres-assûré qu'on ne trouve rien de semblable dans nous, & il n'y a personne qui ne soit tres-bien persuadé qu'il ne sent jamais de douleur sans le sçavoir : c'est à dire qu'il n'en sent jamais sans en sentir : car n'est-il pas vray que tout homme fol ou sage, sçavant ou ignorant assurera toujours qu'il n'a aucune douleur dès

le moment qu'il ne s'apercevra pas d'en avoir ? & quelle subtilité d'esprit nous fera comprendre que nous puissions avoir un sentiment de soif sans sentir que nous avons soif ? par quelle force d'imagination , ou par quelle élévation de genie concevrons-nous qu'il est possible que nous ayons de l'amour , de la haine , de la joye , de la tristesse , des desirs , &c. que nous ayons dis-je , ou quelque autre animal que ce soit , toutes ces passions actuellement ; sans nous en apercevoir & sentir que nous aimons , que nous haïssons , &c. il n'est assurément point de proposition , quelque opposée qu'elle paroisse à la lumière naturelle , à qui nous ne donnions les mains plus facilement qu'à aucune de celles que l'on vient d'avancer.

La raison de cela est que la douleur , la soif , la faim , &c. Et toutes les passions ne présentent proprement à l'ame aucun objet différent d'elles-mêmes , & ne consistent presque qu'à se faire sentir , car la douleur n'est autre chose qu'un sentiment fâcheux & désagréable : mais comment pourra-t-elle estre dans nous , sans que l'ame la sente pour en estre

fâchée & pour s'en affliger ? de là vient qu'il est inconcevable qu'il puisse y avoir des sentimens de douleur, de faim, d'amour, de haine, &c. sans que le principe qui les produit en soit informé, puis qu'ils ne feront plus rien aussi-tôt qu'on ne les sentira plus, & on ne les sentira plus d'abord qu'on ne s'apercevra pas de les avoir.

Il est facile maintenant de remarquer la raison pour laquelle nous n'apercevons pas avec tant de facilité, qu'il n'y a point de ces connoissances materielles dans les sens extérieurs, car chaque vision offre à l'ame quelque objet différent d'elle-mesme, que l'esprit s'occupe à contempler : parce qu'il luy est plus étranger & moins familier que la pensée qui le luy présente, ce qui fait que nous ne pouvons le plus souvent nous rendre compte de l'objet un moment après l'avoir vû, sans que nous nous ressouvenions de cela mesme que nous voyions ? à quoy nous ne prenons point garde parce qu'il nous est trop commun, quoy qu'il soit assez évident par tout ce qui a été dit, que toutes sortes de pensées renferment cette reflexion indivisible sur elles-mesmes :

car si cela n'étoit pas essentiel à quelques-unes, ce seroit principalement aux sentimens que nous rapportons à nostre corps, comme faim, soif, &c. ou à ceux que nous rapportons à nostre âme, comme amour, haine, &c. qu'on nomme ordinairement passions; puis qu'ils dependent beaucoup plus du commerce & de l'engagement que l'âme a avec le corps, qu'aucune de nos autres pensées; & par cette raison ces sentimens devroient estre materiels, s'il pouvoit y en avoir de cette sorte, cependant, comme on vient de le montrer, il est impossible de concevoir que ces pensées puissent être sans faire sentir qu'elles sont, & par consequent sans cette reflexion immediate sur elles-mêmes, ce qui est dans l'opinion contraire le caractère de la spiritualité.

L'experience d'un homme, qui étant plongé dans quelque meditation profonde, n'aperçoit pas ce qui se fait en sa presence, quoy qu'il ait les yeux ouverts & bien disposez, ne favorise point les pensées sensibles & materielles, car dans les rencontres cet homme voit, si l'on prend ce mot dans les premiers sens qu'on luy a

donnez, mais il ne voit point dans la quatrième signification, c'est à dire, il n'a aucune perception quelle qu'elle soit d'aucun objet, parce que la grande application de l'ame tient le Siege du sens commun si fort penché vers un même endroit du cerveau, que les impressions qui luy viennent de la part des sens extérieurs ne peuvent faire naître aucune pensée dans l'ame à l'occasion des objets étrangers: ce qui ne peut être que lorsque leur action estant portée jusques dans le cerveau, donne un penchant & un mouvement particulier à la partie qui est le siege du sens commun quelle qu'elle soit.

En dernier lieu, quand on accorderoit qu'il y a de ces deux sortes de connoissances, les unes reflexives sur elles-mêmes, & les autres qui ne le sont pas, on ne pourroit pas inferer legitimement que celles-cy sont matérielles, & celles-là spirituelles: car on ne voit pas plus de rapport entre une substance matérielle & cette sorte de pensée sensible, qu'entre la matière & une connoissance dans leur sens spirituelle; si bien qu'il falloit prouver que ces connoissances étoient

materielles , & non pas le supposer , puisque ce doit estre le fondement de la réponse qu'on doit donner à quelques-unes des raisons qui favorisent nostre sentiment , lesquelles avoient esté proposées fort également & dans toute leur force.

Il est aisé de conclurre de tout ce qui vient d'être dit que cette prétendue division de pensées en spirituelles & materielles est premierement mal imaginée n'étant soutenue par aucune raison ; secondement qu'elle est fautive , puis qu'elle s'oppose à la raison & à l'expérience , & enfin qu'elle est inutile , d'autant qu'on ne peut point expliquer les difficultez qu'on pretendoit résoudre par son moyen.

Le mesme auteur dans le mesme livre nous répond encore , que puis qu'il ne s'agit que de suppositions arbitraires qui n'ont aucun fondement , comme celle par laquelle nous avons supposé que Dieu a fait toutes les Bêtes de pures machines , parce qu'il l'a pû faire , on pourra supposer aussi qu'il y a une ame dans les animaux , puisque Dieu peut leur en donner une : si bien que cela supposé toutes les actions des brutes , s'expliquant

avec beaucoup plus de facilité, il semble incontestable que cette dernière supposition doit être retenue & la première rejetée : car pour la possibilité de cette ame materielle, il n'est personne qui en puisse douter s'il considère que tout ce qui est dans le corps, n'est pas corps, comme le mouvement qui survient à une boule que l'on fait rouler, & laquelle de non mue qu'elle estoit devenant mue, doit necessairement avoir aquis quelque chose qu'elle n'avoit pas auparavant : or cette chose qui ne peut estre une substance ; doit estre pourtant quelque chose de corporel, d'où l'on peut voir qu'il y a dans la matiere quelque chose de materiel qui n'est pas matiere.

Nous devons raisonner de la mesme façon de l'ame des animaux qui n'est pas matiere à la verité, comme le mouvement ne l'est pas aussi, mais qui est materielle de mesme que le mouvement, & de plus substance incomplete, au lieu que le mouvement n'est qu'un accident, ainsi quoy-que nous ne formions pas une idée fort distincte de cette ame, nous ne devons pas laisser de dire qu'elle est,

puisque nous soutenons l'existence de bien de choses qui nous passent, comme la divisibilité de la matière à l'infini, &c. car tout ainsi qu'un homme qui auroit été nourry toute sa vie dans les mines, voyant un cachet imprimé sur de la cire, ne pourroit pas concevoir ce qu'il y a dans le métal qui le rend capable d'imprimer ces figures sur un morceau de cire, quoy qu'il ne doutât point qu'il n'y eût quelque chose de matériel qui fit cet effet, de la même façon nous ne devons pas douter de l'âme connoissante des bêtes, démontrée par ses effets, quoy que nous en ignorions la nature.

Ceux qui auront lû ce qui précède cecy, verront assez que l'on n'a point supposé, mais prouvé que Dieu pouvoit faire des animaux tout-à-fait semblables à ceux que nous voyons, qui n'eussent dans eux aucune âme capable de connoître, après quoy l'on a fait voir qu'il l'avoit fait, puisqu'il l'avoit pu faire.

Or il n'en est pas de même dans la supposition qu'on nous objecte qui est manifestement fautive, puisqu'elle renferme l'existence d'une chose

inconcevable, ſçavoir l'ame connoiſſante & materielle des Bêtes dont nous ne ſçaurions avoir d'idée qui nous la repreſente.

Cette ſuppoſition eſt outre cela plus difficile, car la production de ce pre-tendu principe qui penſe dans les animaux, eſt quelque choſe de plus caché & de plus myſterieux que les myſteres meſme; ſon union en ſuite avec la matiere, la maniere dont il agit ſur le corps, ſa diviſibilité, ou ſon indiviſibilité, ſont des difficul-tez inſurmontables, dont on ſe charge dans cette hypothèſe. En dernier lieu elle eſt moins ſimple, car outre tous les organes de la machine des Bêtes & leur arrangement merveilleux, il faut ajouter cette forme connoiſſante pour groſſir par ſon entre-miſe le nombre des difficul-tez que cette matiere renferme.

On voit aſſez par tout ce qu'on vient de dire, que noſtre ſentiment n'eſt point une ſuppoſition; & que l'opinion contraire ne conſiſte que dans une hypothèſe que l'on ne ſçau-roit ni concevoir ni ſouſtenir de quel-que coſté qu'on la tourne.

Pour ce qui regarde l'exemple dii

mouvement, on n'a jamais avancé qu'il ne fût quelque chose de corporel qui survint de nouveau aux corps en particulier qui commencent à estre mûs, mais ce mouvement est une façon d'être que l'on conçoit tres-clairement dans la matiere & qu'on jugeroit mesme pouvoir luy convenir, quand on n'en auroit jamais vû dans aucun corps, au lieu que cette ame prétenduë des animaux est une substance dont nous ne concevons point le raport qu'elle peut avoir à la matiere, ou la matiere à elle.

Quant à l'ouvrier qui travaille aux mines s'il a tant soit peu de sens commun, il verra fort bien, premiere-ment, que le metal tout dur qu'il est peut recevoir differentes figures par le moyen des parties qu'on en peut enlever, ou par celles qu'on peut enfoncer, de sorte que sçachant en second lieu que la cire est molle, il comprendra aisément que si l'on applique une piece de metal qui soit figurée sur de la cire, quelques parties de celui-là avançant plus en dehors que quelques autres, ce sera une necessité qu'elles penetrent plus avant dans celle-cy, & que de cette façon la cire

reçoive les enfoncemens & les élévations qui sont dans la piece de metal, en quoy consiste sa graveure : car tout ce qui vient d'être dit peut-être facilement connu par l'homme des mines quoy qu'on ne le suppose pas grand connoisseur, puisque ce ne sont que des suites de la dureté du metal & de la mollesse de la cire qu'il connoit.

Mais l'ame des animaux est au delà de toute imagination, & il est impossible que l'on déduise de l'idée que nous avons d'une substance materielle qu'elle puisse penser : outre que nul raffinement de Metaphysique n'expliquera jamais ce qui rend cette ame des Bêtes, qui n'est composée d'aucune matiere, pas même du plus petit de tous les atomes, ce qui est, dis-je, qui la rend materielle, puisqu'elle est un être & une substance qui n'a pas un grain de matiere.

 CHAPITRE XIV.

Où l'on fait voir qu'il est impossible de donner aucune différence entre nos âmes & celles des Bêtes dans l'opinion commune.

FAisons voir maintenant qu'on ne sçauroit prouver en aucune façon dans l'opinion contraire, qu'il y ait de la différence entre nôtre âme & celles des Bêtes, & que si l'on suppose que la leur soit matérielle & sujette à la mort, la nôtre sera de mesme condition, où que si l'on veut soutenir que la nôtre est spirituelle & immortelle celle des animaux participera à ces deux avantages.

La marque la plus ordinaire & la plus commune que l'on aporte de la diversité de nos âmes d'avec celles des Bêtes, est la raison que l'on suppose que nous avons & qu'elles n'ont pas: voyons la bonté de cette preuve.

Premièrement raisonner n'est en nous qu'une imperfection & une marque sensible du peu d'étendue de nos

lumières & des bornes étroites de nôtre entendement : car plus nôtre intelligence sera vaste, moins raisonnerons-nous: de sorte que les Bêtes pourroient avoir une ame dont les connoissances estant en aussi grand nombre que les nôtres, n'auroient pas besoin de raisonner, & verroient d'une seule vûë & par un seul regard tout ce que nous avons besoin de découvrir par le raisonnement.

Secondement, raisonner est parvenir à la connoissance d'une chose inconnuë par le moyen d'une chose connuë, en sorte que la dernière nous serve de miroir pour représenter la première, ou de degré pour monter jusques à elle, ou plûtoſt de lunette d'approche pour la mettre à la portée de nôtre esprit: or il est assuré que les Bêtes font bien souvent cela, & pour le prouver.

On raporte que le mulet d'un fauquier, qui estoit obligé de passer tous les jours une petite riviere, broncha un jour dedans lors qu'il étoit chargé de sel, lequel étant mouillé fondit le long du chemin & diminua par ce moyen le fardeau du mulet, qui s'apercevant avec plaisir de ce soula-

gement n'en perdit pas le souvenir, car le lendemain sans aucune nécessité il se coucha de son plein gré au milieu de la rivière pour mouïller derechef le sel qu'il portoit, & se décharger d'une bonne partie de son poids.

S'il n'y a pas là du raisonnement l'homme n'en eut jamais; car en premier lieu le Mulet bronche dans l'eau, mouïlle le sel qu'il porte, & n'en est plus si chargé: voilà ce qu'il connoit & ce dont il est assuré par l'expérience; mais la rusée Bête ne s'arrête pas là, & jugeant par ce qu'elle sçait, de ce qu'elle ne sçait pas, elle raisonne ainsi: Toutes les fois qu'on employe une mesme cause nécessaire dans les mêmes circonstances elle doit produire le mesme effet; donc puisque le sel moiïillé se resout en eau & ne pese plus tant, si je le trempe derechef dans l'eau en me couchant dans la rivière, comme la première fois, le même effet devras'ensuivre, & j'en seray soulagé: si bien qu'il découvre par ce qu'il sçait ce qui luy doit arriver, & voit une chose inconnüe par une connue. Cet exemple dans toutes ses circonstances est inexplicable par une ame, sans dire qu'elle raisonne; mais

parce que l'on pourroit revoquer en doute ce fait, prenons en un autre plus familier & incontestable.

Un chien de chasse qui mange une perdrix au lieu de la porter au chasseur qui la tuée, est bien battu pour ce sujet; mais le lendemain en pareille occasion le sage chien porte fidèlement la perdrix à son maître sans y avoir touché, quoy que la tentation ait esté grande, l'objet present & la puissance bien disposée : Il faut en verité que cette ame ait un grand empire sur les appetits, & qu'elle se possede entierement pour s'empêcher dans ces rencontres de suivre son penchant naturel, auquel elle ne scauroit s'opposer sans raisonner ainsi : Je fus hier battu pour avoir mangé un oiseau semblable, lors qu'on vouloit que je n'y touchasse point, donc je seray encore battu si je fais la mesme chose; si bien qu'il vaut mieux se priver du plaisir de manger cette perdrix, que de s'exposer à la douleur que causeroient les coups de bâton que je ne puis eviter si je mange aujourd'huy celle-cy : tellement qu'il découvre ce qu'il ignore par le moyen de ce qu'il sçait. On passe une infinité d'au-

tres. exemples qui suffiroient pour faire un gros volume , car chacun en peut faire mille experiences tous les jours.

Quelques-uns avoüeront que les Bêtes raisonnent dans les cas particuliers, & déterminez, mais ils diront que leur raisonnement ne s'éleve jamais aux choses universelles & détachées des circonstances individuelles : & c'est une seconde preuve de l'avantage que nous avons sur les Bêtes auxquelles on n'attribuë aucune connoissance generale.

Premierement, je ne conçois pas comment on pourra faire voir par la moindre raison positive, la verité de cette supposition, qu'on peut nier aussi facilement qu'elle a été legerement avancée.

En second lieu, pourquoy est - ce qu'un agneau qui n'a jamais vû le loup, fuit aussi bien à la veüë d'un grand que d'un petit, & d'un roux que d'un brun, si ce n'est parce qu'il a une idée universelle du loup en general, qui les represente tous, & qui le determine à la fuite à la presence de chaque loup en particulier ? C'est son instinct qui le fait fuir dira quel-

que ignorant, car le plus simple pay-
san n'est jamais court là-dessus, & a
toujours la mesme réponse prête :
mais de bonne-foy qu'est-ce que cet
instinct ? si l'on veut dire quelque cho-
se de clair & que tout le monde en-
tende, il en faudra revenir à la ma-
chine.

En troisiéme lieu, la premiere fois
qu'un chien s'est aproché trop près
du feu, il s'est brûlé, la deuxiéme de
mesme & la troisiéme aussi ; mais
cet animal remarquant que tous les
corps semblables au feu faisoient le
mesme, il a tiré cette conséquence
universelle : donc tous les feux sont
chauds & brûlent : ce qui a fait qu'il
ne s'est plus aproché d'aucun feu dans
la suite de sa vie.

Voilà justement de quelle maniere
on pretend dans l'école que nous for-
mons les connoissances generales que
nous avons & qui sont les fondemens
de toutes nos sciences.

En dernier lieu on raporte contre nô-
tre sentiment un fait qui démontre
que les Bêtes ont des idées generales,
le voicy : Un homme qui avoit un Ele-
phant fort bien dressé luy commanda
de porter un chaudron au chaudron.

nier pour le faire raccommoder , le chaudronnier boucha le premier trou & en fit un second, d'abord que l'officieux elephant fut de retour de sa commission, son maistre mit de l'eau dans le chaudron & s'apercevant qu'il couloit, il le batit & le renvoya au chaudronnier qui boucha cette fois-là tous les trous : neanmoins le sage elephant qui craignoit d'être trompé une seconde fois, alla au puis, tira de l'eau, la mit dans le chaudron, & voyant qu'il ne couloit plus, le rapporta à son maistre.

On n'a pas voulu d'abord se servir de cet exemple pour prouver que les Bêtes raisonnent, quoy-qu'il soit plus clair que le jour, & qu'il renferme au moins deux ou trois raisonnemens formels, mais on l'a réservé pour les connoissances universelles : car si cet elephant n'avoit pas d'idée generale de l'eau, comment fut-il allé chercher celle du puis, il falloit de toute nécessité qu'il vît le rapport & la ressemblance qu'ont les choses qui sont de mesme nature, & qui ne sont différentes que parce que l'une n'est pas l'autre ; c'est cet universel que l'on appelle espece dans l'école.

En effet quoy que cet elephant ait remarqué les circonstances particulieres qui faisoient que ces deux eaux n'estoient pas une seule eau, il a falu pourtant qu'il vit aussi ce qui les rendoit semblables l'une à l'autre, comme leur liquidité; tellement qu'il a formé une idée generale de cette qualité de l'eau : car s'il n'avoit aperçu dans la liquidité de la premiere eau le raport qu'elle avoit avec celle du puis, il n'eut jamais esté déterminé à aller puiser de cette derniere, vers laquelle il n'est allé que parce que la connoissant semblable à l'autre, il a jugé qu'elle couleroit tout de même si le chaudron estoit percé.

Il est donc tres-certain que si les Bêtes connoissent, elle sont pourvûës de raison & forment aussi bien que nous des notions generales, quoy que peut-estre elles ne perdent pas le temps à rêver sur l'universel *à parte rei*, ou sur les analogues : ce n'est pas un grand mal-heur pour elles d'estre d'accord sur ces matieres & de s'occuper à des choses plus solides que celles-là, qu'il est toujourns beaucoup mieux de n'avoir jamais sçeuës, que de les avoir apprises pour d'autres fins que pour

en connoître & pour en mépriser en suite la vanité.

L'on pretend en troisiéme lieu établir fortement la difference de nos âmes d'avec celles des animaux, en supposant qu'ils n'agissent pas formellement pour une fin, c'est à dire, qu'ils ne comparent pas les moyens avec leur fin pour choisir en suite celle qui a le plus de rapport avec elle : mais bien loin de là, dit-on, les bêtes ne font rien qu'à l'aveugle, sans choix & sans discernement.

Cela est bien-tôt avancé, mais on est encore à le prouver, au contraire un chien qui veut prendre quelque viande qu'on a mise sur une table assez haute ne s'amuse pas d'abord à y atteindre d'un plein saut, car ce moyen seroit peut-estre inutile, mais examinant en luy même les voyes par lesquelles il pourroit seurement aller à ses fins, il ne manque pas s'il voit une chaise auprès de monter dessus, & de là sur la table.

Voilà ce que l'on appelle parmy nous comparer les moyens avec la fin : car pourquoy cette Beste ne monte-t-elle pas d'abord sur la table d'un plein saut : ce moyen est plus simple,

il est present, & ne demande aucun détour ; pourquoy, dis-je, ne s'en sert-il pas, si ce n'est parce que les ayant examinez tous deux, il voit que celui qu'il choisit est le plus propre & le plus assuré, & pour ce sujet il le prefere sagement à l'autre.

La quatrième raison qu'on avance pour nous élever au dessus des Bêtes, est que nous sommes libres, & qu'il est en nostre pouvoir de disposer de nos actions comme il nous plait, les Bestes au contraire ne suivent que des determinations étrangères, elles ne peuvent jamais s'empêcher d'agir quand quelque penchant naturel les a poussées ; c'est d'elles qu'on peut dire avec verité *aguntur non agunt* : en un mot leurs ames sont si attachées à la matiere & en dependent si fort, qu'il faut qu'elles soient toujours poussées par quelque cause étrangere qui fasse impression sur leur corps & qui applique leur ame à l'action.

Pour faire voir la fausseté de cette raison, je me fers d'un fait qu'on rapporte contre nous & qui à mon sens est demonstratif pour prouver que l'ame des Bêtes est libre. On nous oppose qu'il est impossible d'expliquer

par la seule mécanique les finesſes dont les chats ſe ſervent pour prendre les ſouris. Ils ne vont jamais mieux à cette chaſſe que lors qu'ils ſont pleinement raffaſiez ; & ce n'eſt point la faim qui les y porte , au contraire c'eſt de gayeté de cœur & par divertiffement qu'ils vont à cette eſpece d'aſſaut. On remarque qu'ils ſe placent en un endroit de la chambre où ils ne puiſſent pas être aperceus des ſouris, ſur leſquelles ils n'ont garde de courir d'abord qu'elles commencent de paroître ; mais ſ'oppoſant ſagement au mouvement que cet objet excite en eux, ils tiennent ferme pour attendre que la ſouris ſe ſoit aſſez écartée de ſon trou pour n'y pouvoir pas arriver avant qu'elle ait été priſe : ainſi d'abord qu'ils jugent qu'elles en ſont aſſez éloignées, ils ne manquent pas de les atraper, & de ſ'en joüir en ſuite bien ſouvent.

De bonne foy les chats ſont d'étranges Bêtes, ils ſont apparemment inſtruits en bonne école, & l'on a grand ſoin de les rendre ſçavans en cette guerre. Un chat donc ne chaſſe aux ſouris que quand il n'a nullement beſoin de manger, & par con-

sequent c'est de luy-même qu'il s'y determine, & son ame se porte sans estre poussée par quelque cause étrangere à aller prendre le plaisir de la chasse. Cet animal choisit cette occupation entre mille autres qu'il pourroit prendre avec plus de facilité, si bien que son ame est libre dans ces rencontres: il va ensuite se tapir en un coin de peur d'être aperçû. Pourquoi dans ce coin plutôt que dans tout autre endroit? n'est-ce pas par sa propre volonté qu'il le choisit? la souris sort en suite de son trou & ne s'en écarte que tres-peu, mais le chat rusé demeure immobile & resiste fortement à l'impression que la souris fait sur luy, qui le pousse & l'attire à elle, son ame qui se possede, arreste tous ces mouvemens, & attend l'occasion favorable pour se determiner à courir sur sa proye, qui ne scauroit s'écarter du lieu de sa retraite autant que le chat le souhaitte, qu'elle ne soit prise. Si l'on n'appelle pas tout cela estre libre à agir & à se determiner de son fond, nous ne le sommes pas aussi.

Enfin, ou ce chat dans cette occasion, & par consequent toutes les autres Bêtes dans de pareilles rencontres se

determinent d'elles-mêmes & agissent par choix & avec discernement, ou bien leurs âmes ont besoin d'être toujours poussées & appliquées à l'action par quelque cause étrangère ; si elles ont ce premier avantage elles sont libres, capables de bien & de mal, de mérite & de démerite, de punition & de récompense : il n'y a pas de l'apparence que personne aime assez les Bêtes pour soutenir cette opinion. Si au contraire elles sont dans le dernier état j'ay ce que je pretends, car comme dans toutes leurs actions que l'on rapporte contre nous il n'y a de difficulté qu'à donner des causes qui remuent les ressorts de la machine pour la mettre en mouvement, ou, ce qui revient au même, qui déterminent les esprits animaux à prendre leurs cours dans les nerfs & de-là dans les muscles nécessaires pour exciter les mouvemens dont il est besoin, nous n'aurons plus aucune peine, puisque la cause qui appliquera l'âme des Bêtes sera chez nous celle qui déterminera les esprits animaux : car cette âme étant matérielle, ce qui fera impression sur elle sera matériel aussi & capable par conséquent d'agir sur le cerveau & sur l'esprit.

De plus on fera toujors obligé d'expliquer de quelle maniere cette ame determine les esprits animaux à couler précisément dans les endroits où il faut qu'ils aillent, toute ignorante qu'elle est du cours qu'ils doivent prendre & du chemin qu'il faut tenir pour cela : & si l'on avoie que malgré cette ignorance la seule volonté ne laisse pas de les pousser où il est besoin qu'ils soient portez pour produire tous les mouvemens qu'elle souhaite, & si d'ailleurs l'on croit que la seule impression que les corps étrangers font dans leur cerveau est capable de leur donner cette volonté, pourquoy est-ce que la même impression ne sera pas suffisante elle seule pour déterminer les esprits, aussi bien que cette volonté qui ne laisse pas de le faire, quoy qu'elle ignore absolument les chemins qu'ils doivent tenir?

Quiconque considerera avec attention tout ce qu'on vient de dire touchant la liberté des Bêtes, je suis seur qu'il ne fera pas difficulté d'avouer que l'opinion qui leur donne une ame connoissante est sujetté tout au moins aux mêmes difficultez que la nôtre pour expliquer leurs actions, & outre cela elle en a de particulieres qui

sont infurmontables, comme on l'a déjà touché.

La cinquième & la plus forte raison que l'on avance pour montrer que nos ames sont incomparablement plus nobles que celles des Bêtes, ne consiste que dans un denombrement de plusieurs de nos actions qui sont d'un ordre infiniment plus relevé que toutes celles que l'on admire dans les animaux. Car en premier lieu, dit-on des Bestes qu'elles n'ont jamais sçeu la Geometrie, ni mesuré par son moyen la grandeur de la terre & la distance des planetes ? nous n'avons jamais vû qu'elles ayent fait des instrumens de Mathematique, des compas de proportion, ou des Astrolabes : l'Optique ne leur a jamais servi pour l'invention & pour la fabrique des Telescopes : on n'a jamais vû qu'à l'aide d'un Microscope un singe ou un elephant ayent eu la curiosité & le plaisir de contempler un ciron, dont la nature a mis toutes les parties par leur petitesse beaucoup au dessous de nostre veüe : les Bêtes ont toujours esté dans une profonde ignorance de l'architecture, & n'ont jamais par son moyen

élevé de superbes edifices, ni selon l'ordre Dorique; ni selon le Corinthien: jamais elles n'ont formé des Républiques: a-t-on vû qu'elles se soient armées pour soutenir leur liberté? établit-on de juges parmy elles; y a-t-on porté des loix, récompensé la vertu & puni les crimes? a-t-on vû quelquefois leurs antres parez de tout ce que l'art & la nature produisent de plus merveilleux & de plus beau? non assurément les Bestes n'eurent jamais rien de tout cela: d'où il est évident qu'il faut que nos ames qui possèdent tant d'avantages par dessus les leurs soient d'une nature bien differente & bien plus aprochante de celle de leur createur.

On peut répondre en premier lieu que les animaux sçavent naturellement tout ce que nous n'apprenons qu'avec bien de la peine: car quel ordre & quelle justesse n'observent-ils pas dans tout ce qu'ils font; une araignée n'a besoin ni d'apprentissage, ni de lettres de maîtrise pour former une toile infiniment plus delicate que toutes les nôtres, sans compas & sans elemens d'Euclide elle se place au milieu du tissu qu'elle fait, & en tire comme d'un

centre autant de lignes à la circonférence, qui sont comme autant de petits pièges qu'elle dresse aux mouches.

Le chat dont nous avons parlé, sans Geometrie & sans compas mesure fort bien qu'il y a moins de distance de la souris à son trou, que de luy à la souris.

Les hommes font-ils rien de mieux proportionné & de plus ingénieusement travaillé que les ruches des abeilles, qui n'ont jamais appris ni architecture ni fortifications ? Un faucon & un aubereau n'ont pas besoin de lunettes d'aproche pour découvrir une perdrix de bien loin. Un agneau qui ne connoit ni Plin, ni les autres naturalistes, laisse-t-il de sçavoir que le loup est son ennemi & qu'il ne cherche qu'à le devorer ? les chiens n'ont besoin ni de Medecins ni d'Apothecaires pour se purger ; les serpens mesme changent de peau comme nous d'habit ; les hirondelles & les autres oiseaux de passage, sans almanachs & sans ephemerides, connoissent mieux que nous les changemens des saisons & le cours des astres, leur ame en est instruite sans peine & sans travail :

voit-on parmi les hommes une république mieux réglée, une police plus grande, des états mieux ordonnez, une justice mieux exercée que parmi les abeilles? non seulement le vice y est puni, mais l'oïveté même n'y est point soufferte, la vertu y est recompensée, le souverain servi & respecté sans soupçon, sans trouble & sans rebellion. Trouve-t-on parmi nous une prévoyance égale à celle des fourmis? en un mot le nécessaire ne manque jamais aux Bêtes, & elles ne se mettent nullement en peine du superflu, en cela plus heureuses que nous, de pouvoir mesurer leurs desirs à leurs besoins. Pourquoy nous vantons nous de nos palais magnifiques, & de nos repas somptueux, qui ne sont que des marques visibles de la corruption de nôtre nature, & du dérèglement de nos desirs? Les animaux vivent sans ambition, & cela fait une partie de leur bonheur, ils sont sans avarice, & c'est en quoy consiste cette tranquillité, & ce repos agreable dont ils jouissent; les Bêtes goûtent les plaisirs de la vie sans peine, sans crime & sans remors: enfin leur amie modere les passions,

regle ses souhaits & les proportionne à la nécessité & au besoin de la nature ; ce qui devroit bien plutôt donner lieu de leur porter envie , que de tirer des sujets de vanité de ce qui n'est qu'un témoignage de nôtre faiblesse , & d'un désordre dont il faudroit rougir de honte & de confusion.

En second lieu quand nous accorderions qu'il y a une grande différence entre nos âmes & celles des animaux , pourroit-on conclurre de là que les nôtres sont spirituelles & les leurs matérielles ? nullement, parce que nous sommes certains qu'il y a divers degrez de noblesse & de perfection entre les esprits & entre les âmes matérielles ; si bien qu'il se peut toujours faire , ou que nos âmes soient matérielles comme celles des animaux , ou que ces dernières soient spirituelles comme celles des hommes : car la distance qu'il y a de Dieu à nous est inconcevable , & plus grande infiniment que celle qui est de nous aux Bêtes, cela n'empêche pourtant pas que nous ne soyons des esprits & luy aussi , (*Deus spiritus est.* ;) donc cette prétendue différence entre nos âmes & celles des Bêtes ne montrera jamais que cel-

Ces-cy ne soient aussi-bien spirituelles que les nôtres, mais leur esprit sera moins grand, moins vaste & moins éclairé.

En troisiéme lieu, si quelqu'un vouloit assurer que nôtre ame est materielle comme la leur, il n'auroit qu'à dire qu'elle est un peu moins engagée dans la matière, qu'elle est plus subtilisée & plus épurée ; car la difference qui se rencontre entre un homme stupide & un singe, ne semble pas si grande, que celle qu'il y a entre ce dernier & un ver de terre ; donc, si l'inégalité de perfection qui est entre ces deux Bêtes n'empêche pas que leurs ames ne soient toutes deux materielles, celle qu'il y a entre nous & les Bêtes ne fera pas que les nôtres ne le soient aussi. Cette réponse pourroit estre confirmée par le sentiment de la Sorbonne * & de toute l'école de S. Thomas, qui croient que la difference qui se trouve entre les esprits des hommes ne provient que de celle de leurs ames.

En dernier lieu, ne peut-on pas répondre avec beaucoup de vray-

* *Si quis dixerit animam Iudæ animam Christi esse æqualem, error.*

semblance , que toute la diversité qui se trouve entre nos actions & celles des animaux , ne vient que de celle qui est entre les organes de leurs corps & ceux des nôtres , & que si l'ame d'un singe se trouvoit dans le corps d'un homme , & l'esprit de celuy-cy dans le corps de celuy-là , nous ne le pourrions nullement reconnoître ? car n'est-ce pas une verité constante que le changement seul qui arrive aux organes du corps cause une étrange diversité dans les operations du même homme ?

Il y a plus de difference entre un enfant qui ne vient que de naître & le même lors qu'il est devenu grand quant aux actions qui dépendent de l'ame , qu'il n'y en a entre un homme & une Bête : & n'est-il pas vray que si l'experience ne nous le faisoit voir tous les jours , on auroit de la peine à se persuader qu'un tres-habile homme , Aristote par exemple , eût été dans l'enfance incapable même des actions que fait un perdreau qui vient d'éclorre ?

Si l'on considere qu'un lapin ou un autre animal sauvage ne songe qu'à boire , qu'à manger , qu'à dormir

& qu'à courir, on trouvera qu'un singe a infiniment plus d'esprit, & que les pensées sont plus raisonnables & s'étendent à un plus grand nombre d'objets.

Les desordres & les dereglemens que la vieillesse & les maladies causent dans nous sont étonnans : un homme versé en toutes sortes de sciences, d'une tres-grande litterature & d'une erudition profonde ; tombe malade tout à coup, & au relever de cette maladie n'est plus ce même sçavant, c'est quelquefois un idiot qui a oublié jusques à son nom : le moindre excez de chaleur ou de mouvement dans les esprits animaux, le plus petit desordre dans la machine du corps, l'ordre de quatre ou cinq fibres du cerveau renversé, en un mot un atome, un rien est capable de jeter en un moment la tête la plus sage dans la plus grande folie. Georgius Trapezontius tres-sçavant dans la langue Grecque & dans la Latine, les oublia toutes deux dans sa vieillesse. Si un fort petit nombre de pores dans le cerveau viennent malheureusement à être bouchez par quelque humeur un peu trop grossiere, nous tombons dans une apople-

xie, sans sentiment, sans mouvement, & semblables plutôt à une masse de chair informe qu'à une Bête vivante. Platon & un Iroquois se ressemblent moins qu'un apoplèctique & un singe.

Presentement si quelque partisan de la metempsychose vouloit soutenir que toute la difference qu'il y a entre les operations des hommes & celles des Bêtes ne provient que de celle qui est entre leurs corps, mais que d'ailleurs leurs ames sont égales: je ne vois pas ce qu'on pourroit répondre aux raisons que l'on vient d'avancer & qu'il seroit même aisé de proposer d'une maniere plus forte & plus pressante.

La sixième raison par laquelle on veut prouver que nos ames sont plus nobles que celles des Bêtes est que nous voyons qu'elles sont toujours attachées à la terre & à la matiere sans qu'elles ayent jamais en veüe d'autres plaisirs que ceux qui leur viennent par les sens: elles ne preferent point l'honnête au delectable; on ne voit pas qu'elles se dépouillent de leurs propres interêts en faveur d'autrui, jamais les animaux ne se sont ab-

stenus d'aucun bien sensible par principe d'honnesteté; ont-ils mortifié quelque-fois leurs sens? s'exposent-ils à mille dangers? souffrent-ils mille travaux & mille fatigues pour aquerir de la gloire & se faire un beau nom dans le monde? bien loin de là, dit-on, les Bêtes ne courent qu'à ce qui touche les sens; elles ne sont emûës que par les objets qui peuvent contribuer quelque chose à la conservation de leurs corps, ou à les chatouïïler par des plaisirs qui en dependent.

Remarquons en premier lieu, que c'est l'homme enyvré de soi-même qui parle de la sorte, mais s'il vouloit se faire justice, & remonter avec un esprit desintereffé jusques à la source de toutes ces actions que nous nommons heroïques, il la trouveroit étrangement corrompuë, & demeureroit convaincu que le seul amour propre est la source de tout ce que nous faisons qui semble en partie le moins. Le plus grand secret que nous ayons est de nous cacher à nous-mêmes, & de déguiser si bien les motifs qui nous font agir, que nous ne puissions les remarquer qu'avec peine & démêler les réels & les veritables d'entre les faux &

les apparens. Bien souvent ce que nous croyons n'avoir été fait que par un mouvement d'honnêteté n'est qu'un raffinement de l'amour propre, qui rapporte tout à soy, & qui ne cherche jamais mieux l'utile & le delectable, que quand elle semble les fuir en apparence.

En second lieu passons cela; & accordons à nostre orgueil tout ce qu'il demande: si les Bêtes sont aussi vaines que nous, elles pourront avec autant de sujet s'attribuer les mesmes avantages: car est-il rien de si louable que la fidelité des chiens qui s'exposent à recevoir mille coups plutôt que de trahir leurs maîtres, qui prennent vigoureusement leur deüité, & se mettent en devoir de mourir plutôt que de les abandonner? assurement ils quittent pour lors le bien sensible pour s'attacher au seul honnête, & l'on ne conçoit pas, si les chiens ont une ame; quel motif de plaisir elle peut avoir dans ces rencontres perilleuses. N'en a-t-on pas vû dont les uns sont morts de faim sur les corps de leur maîtres tuez, & dont les autres se sont jettez dans la mer pour les soutenir au dessus de l'eau, & empêcher qu'ils ne coulissent à

fond ? qu'y a-t-il de plus honneste que ce que font presque tous les animaux, pour la défense, pour la nourriture, & pour l'éducation de leurs petits, jusques à se priver bien souvent d'alimens pour leur en fournir ? dans quelle veuë pourroit-ce être, & par quel motif le feroient-ils ? assurément le plaisir n'y entre pas : car s'ils abandonnoient leurs petits d'abord qu'ils sont nez, ou éclos, ils s'épargneroient beaucoup de peine, & jouïroient de beaucoup de commoditez que ce soin leur derobe.

C'est l'instinct, dira encore quelqu'un, que l'Autheur de la nature leur a donné pour la conservation de l'espece par la multiplication des individus : voilà ce qu'on peut appeller parler sans s'entendre : car de bonne foy qu'est-ce que cet instinct ? est-ce un mode, un accident, une substance, un esprit, un corps ? est-ce quelque chose qui soit différent de cette ame, ou non ? si ce n'est rien de différent, la difficulté subsiste toujours : si c'est quelque autre chose, ce ne peut rien estre que la disposition des organes & l'harmonie des parties qui composent leurs corps.

Enfin, disent-ils, les Bêtes ne s'é-

levent jamais à la connoissance des esprits, comme les hommes: or pour connoître un esprit il en faut être un; donc nos âmes, qui y pensent bien souvent, sont spirituelles & différentes par conséquent des âmes matérielles des animaux.

Premièrement, c'est supposer qu'il y ait des esprits, ce qu'on prétend qu'ils ne peuvent pas prouver, & par conséquent c'est supposer la question.

Secondement qui nous a assuré que les Bêtes ne connoissent point les esprits, supposé qu'il y en ait? Un perroquet nous a-t-il dit quelquefois, Messieurs les hommes, vous avez cet avantage sur nous autres Bêtes que vous connoissez les esprits, & nous ne les connoissons pas?

Troisièmement, la plus-part des Philosophes n'assurent-ils pas que nous ne sçavons pas positivement ce que c'est qu'être esprit, & que nous ne connoissons rien que sous la forme du corps? * ce qui est une preuve éclatante de l'aveuglement ou nous plonge nos préjugés, sur lesquels on ne sçauroit faire trop de réflexion.

* *Per modum rerum corporearum.*

Car en verité cette façon de con-
siderer les choses est un étrange ren-
verfement d'ordre , & l'on ne doit
point s'étonner fi quand on en est là
on ne peut jamais attribuer aux esprits
que ce qui appartient aux corps , puis-
qu'on les confidere feulement comme
s'ils estoient effectivement corporels .
(*per modum rerum corporearum :*) &
tout ainfi qu'en regardant un trian-
gle sur le pié d'un quarré (*per modum
quadrati,*) on ne luy donneroit que
les proprietez du quarré & nulle des-
fiennes, qu'on ne peut voir que dans
son idée, & non pas dans celle du quar-
ré, de mefme il ne faut pas s'éton-
ner fi par cette maniere de chercher
la verité l'on n'a jamais pû découvrir
la veritable nature de l'esprit , & fi
l'on n'a marqué l'ame qu'au coin du
corps; comme un peintre, qui vou-
droit tirer le Roy d'Espagne sur le
portrait du Roy de France , ne
donneroit à fa copie que les traits qui
feroient dans l'original & feroit un
tableau du Roy d'Espagne qui repre-
senteroit le Roy de France, fans qu'il
eût aucune reffemblance avec ce pre-
mier, fi ce n'est peut-estre par hazard;
ainfi & à bien plus forte raifon il arrive-

ra que tant que nous considererons les esprits sur les idées que nous avons des corps, nous ferons des esprits corporels, ou plutôt nous ne les connoîtrons qu'aux couleurs & aux enseignes du corps. Mais ce qui est encore fort surprenant est, qu'après n'avoir donné aux esprits que des attributs corporels qui ne sçauroient les distinguer des corps, & sçachant d'ailleurs qu'ils en devoient être différens par quelque chose, on se contente de dire que nos âmes sont immatérielles, ou qu'elles ne sont pas matérielles: & quand on demande en quoy consiste leur nature, c'est à n'être pas matérielles répond-on, & l'esprit ne peut aller plus loin. Le Poète Epicurien n'en a jamais dit davantage: *ignoratur enim que sit natura anima.*

Notre âme est au delà de toute connoissance.

Elle qui connoit tout, ignore son essence.

L'esprit à l'esprit meisme est un profond secret,

Il se touche, il se sent, sans sçavoir ce qu'il est.

Et ne sçait-on pas aussi bien ce que c'est que *blitri*, en disant, *blitri* est ce qui n'est pas un moulin.

vent. Car cette intelligence qu'on nous donne de l'esprit ne nous apprend que ce qu'il n'est pas, & nullement ce qu'il est.

En un mot pour reponse generale à toutes les preuves qu'on apporte pour démontrer la spiritualité de nos ames dans le sentiment d'Aristote & de Gassendi, l'on peut dire que puisqu'il n'y a rien dans l'entendement qui ne doive sa connoissance à ce que nous connoissons par les sens, & comme par ceux-cy nous n'apercevons rien qui ne soit materiel, il s'ensuit que nôtre ame ne produit aucune action où le corps n'ait quelque part, ce qui est même parmy eux un sentiment generalement receu : car ils avoient tous que l'esprit n'agit jamais sans le corps, & qu'il faut que nôtre ame dans toutes les speculations se tourne vers le cerveau (*speculans oportet speculari phantasmata,*) pour considerer les images qui y sont peintes. Nôtre entendement à leur avis ne forme jamais d'idée spirituelle que sur une copie materielle que la phantaisie luy presente? si bien que durant cette vie. L'esprit de l'homme est si fort engagé dans la matiere, qu'il dépend d'elle dans toutes ses operations.

Or cette doctrine détruit entièrement toutes les preuves de l'immortalité de l'âme : car comme la force d'agir des êtres créés n'est qu'une suite de leur essence, & que l'on doit raisonner de leur nature comme l'on fait de leur force d'agir, il s'enfuit qu'une chose qui sera dépendante de la matière dans toutes ses opérations en dépendra nécessairement dans son existence, & par conséquent elle fera de même condition ; & puisqu'elle n'agit que dépendamment des organes du corps, elle ne doit aussi exister que dépendamment de ces mêmes organes dans leur sentiment, suivant un de leurs axiomes : *Operari sequitur esse.*

Si après cela l'on considère que toutes les autres raisons dont on se sert pour montrer que nos âmes sont différentes de celles des Bêtes se peuvent facilement réduire à celles dont on vient de faire voir le peu de force, quand on soutient le sentiment contraire au nôtre, on ne pourra assez s'étonner comment une opinion sujette à de si grandes difficultés, dangereuse dans les suites, & fautive dans les principes, peut être soutenue avec tant de chaleur & par un si grand nombre de gens, ce qui est une marque évidente du peu de soin

que l'on à d'examiner les matieres sans prevention, pour s'empêcher d'être entraîné par la multitude qui fait toûjours ce que l'on fait, mais rarement ce qu'il faut faire, *Pecudum more eunt quò itur, non quò eundum est*: dit Seneque.

CHAPITRE XV.

Des machines admirables que les hommes ont faites.

ENtrons presentement dans l'explication des actions les plus remarquables des Bêtes. Pour cét effet afin d'éviter la confusion nous commencerons par les mouvemens les plus simples & les plus faciles, examinant mesme auparavant ce qui se passe dans nous, à quoy nôtre ame n'a point de part, après que nous aurons été quelque temps au dehors pour considerer les machines que les hommes, tout hommes qu'ils sont, ont esté capables de faire, afin de tâcher par toutes ces considerations à nous delivrer des préjugez où nous sommes si fort engagez.

Jettons les yeux sur cette admirable sphere d'Archimede qu'un ancien a: appellée , *parvam machinam gravidam mundo, cœlum gestabile, compendium natura, speculum rerum* : remarquons cette celebre mouche de fer présentée à l'Empereur Charles-Quint par Charles de Mont-royal , laquelle prit sans l'aide d'autruy

———— * *sa gaillarde volée,*
Fit une entière ronde, & puis d'un
cerveau las,

Comme ayant jugement se percha sur
son bras.

Considerons cette fameuse tête d'Albert le grand qui répondoit estant interrogée, cette aigle merveilleuse qui vola deux lieues durant sur la teste d'un Empereur d'Alemagne qu'on alloit couronner, cette statuë qui alla présenter un placet à un Roy de Barbarie pour la délivrance de l'esclave qui l'avoit faite, cet autre statuë si vantée qui estoit en Egypte, & qui saluoit le soleil levant, ou plutôt pour ne rien avancer qu'on puisse mettre au rang des fables, considerons cette tortuë,

* Dubartas 6. jours de la premiere semaine.

ce lezard, cette aigle, en un mot toutes ces figures & ces machines différentes que l'on voit encore à Lyon dans le cabinet de Monsieur de Servieres, lesquelles sans que personne y touche, se meuvent de tant de manières diverses & surprenantes.

Si l'on venoit de supposer que toutes les actions diverses que font ces machines fussent produites par une seule qui renfermât en elle l'artifice de toutes les autres, ce qui paroît très faisable, l'on commenceroit à former l'idée d'un Automate qui copieroit grossièrement les Bêtes; car elle auroit la parole des perroquets, le vol des oiseaux, le marcher des chiens, & quantité d'autres mouvemens, qui nous surprennent beaucoup dans les animaux, comme font ceux d'un barbet, qui va querir le gand de son maître; car la statuë du prisonnier fit quelque chose d'aprochant.

Il est bon toutesfois de s'arrêter un moment en cet endroit pour considérer d'une part les bornes étroites de l'esprit de ceux qui ont fait ces ouvrages, la grossiereté des instrumens qu'ils ont employez, celles des parties par conséquent dont ces ma-

chines sont composées, leur petit nombre & leur peu de diversité : & de l'autre il faut porter la veüe sur l'intelligence infinie de l'auteur des Bêtes, sur la délicatesse des tuyaux & des ressorts qui sont dans ces admirables Automates, sur le nombre innombrable de leurs parties, sur leur diversité surprenante & sur leur arrangement merveilleux ; & après cela je suis certain que l'on commencera à se desabuser, ou à douter du moins légèrement, de l'existence d'une âme connoissante dans les Bêtes.

Poussons plus loin cette considération, & regardons un grand nombre d'autres chefs d'œuvres de l'art, représentons-nous cette horloge de saint Jean de Lyon, ou de Strasbourg, qui marque le mouvement journalier & annuel du Soleil, celui de la Lune, du firmament mesme & des planettes : considérons ce coq qui chante & qui bat des ailes quand les heures vont sonner, & plusieurs autres petites statues qui se remuent dans le mesme temps d'une façon si juste & si réglée, que si quelqu'un vouloit comparer cette horloge à un ver de terre, il semble qu'il trouveroit plus d'artifice

dans le premier que dans l'autre. Enfin si l'on considère que les hommes peuvent toujours ajouter quelque chose aux machines qu'ils ont faites, & en inventer de plus belles, on comprendra peut-être qu'ils en pourroient faire une si fine & si delicate qu'elle produiroit des actions aprochantes de celles de singes.

En dernier lieu, pour tâcher de diminuer toujours d'avantage l'admiration que nous donnent les mouvemens si bien ordonnez des Bêtes, portons la veüe sur les choses surprenantes que nous faisons tous les jours par les divers ménagemens du feu, de l'air, ou de l'eau, ces admirables feus d'artifice que le Roy fait faire de temps en temps, ces merveilleuses machines pneumatiques & hydrauliques. N'est-ce pas une marque bien visible de l'esprit de l'homme que de jouer des instrumens? nulle Beste n'a pû encore l'apprendre, cependant par le moyen de l'eau on fait jouer des chansons sur les orgues, on peut même y mettre les parties d'une musique fort harmonieuse: cela est surprenant & semble exiger plus de connoissance que les operations les plus industrieuses des animaux,

pensons apres cela que le feu, l'air, & l'eau entrent en jeu dans la machine du corps d'une Beste, & qu'ils sont menagez avec un artifice infini.

La cause qui fait que personne ne croit qu'une horloge par exemple, ou quelqu'autre de nos machines ait une ame, vient en partie de ce que nous en découvrons tout l'artifice, & en partie de ce que nous ne leur voyons rien faire pour leur conservation & pour leur bien particulier, mais seulement pour nos usages: car une montre ne marque pas les heures pour le besoin qu'elle en a, mais bien loin de là elle s'use & se demonte en le faisant.

Dans les ouvrages de Dieu au contraire, tels que sont les animaux comme nous voyons qu'ils ne font presque rien que pour leur bien & pour leur utilité particuliere, cela nous porte à croire qu'ils ont un principe connoissant qui fait partie d'eux mesmes, & qui par l'interêt qu'il semble avoir que tout le composé soit toujours en bon état, en prend soin & en regle les mouvemens avec beaucoup d'application & de justesse. Mais si nous remarquons que Dieu, qui n'a pro-

Quit les Bêtes comme tout le reste que pour sa gloire, a voulu les faire de telle sorte qu'elles pûssent subsister quelque tems d'elles-mêmes, & qu'ainsi la plus-part des mouvemens qu'elles feroient servissent à cet effet; nous n'aurons pas plus de peine à ne rapporter qu'à Dieu seul, comme à l'ouvrier, la raison qui semble reluire dans plusieurs de leurs actions, que nous en avons de n'avoir recours qu'à l'habileté de l'homme pour expliquer l'artifice, & la justesse des mouvemens d'une horloge.

Tellement que s'il se pouvoit trouver un ouvrier assez habile pour faire une machine qui ne se meut que pour se conserver, une montre par exemple, qui se montât en sonnant les heures, & qui reparât, en les marquant, la perte d'une partie de la matiere dont ses roües seroient composées, qu'on peut supposer se dissiper continuellement, je m'assûre que bien de gens seroient disposez à luy attribuer une ame qui veilleroit à sa conservation.

C H A P I T R E X V I .

Des operations merveilleuses que nous faisons independemment de l'ame.

SOuvenons-nous sur tout de ne rien attribuer à l'ame que ce qu'elle mesme sçaura bien luy appartenir.

Il est certain en premier lieu que quand nous sommes en danger de tomber , nous faisons beaucoup de choses merveilleuses pour nous en empêcher : car quand tout le corps penche trop d'un côté, nous en éloignons d'abord les bras, ou la teste, pour faire une espece d'équilibre, & les mouvemens que nous excitons dans ces occasions sont si à propos, que le mechaniste le plus éclairé n'y pourroit rien ajoûter : tout cela pourtant se fait sans y penser, & il est évident que nous saurions donné du nez terre avant que nous estre determinez d'agir en y pensant.

En second lieu, quand par malheur nous ne laissons pas de tomber malgré tout cet artifice, nous retirons d'a-

bord le bras que nous avons écarté, & nous le portons devant la teste. D'où vient cette précaution ? est-ce que nous raisonnons dans ce moment, & que sçachant que cette partie est la plus importante & la plus nécessaire à la vie, nous prenons la resolution d'en exposer une qui ne l'est pas tant, pour mettre à couvert celle là ? nullement nous n'y pensons point du tout, & nous y songerions mesme en vain dans ces rencontres, puisqu'on se feroit cassé la teste avant que l'on eût pourvû à sa seureté en delibérant.

En troisième lieu, combien peu de gens ont fait reflexion à la diversité surprenante des mouvemens qui sont nécessaires pour la parole ? il en faut plus de vingt differens pour prononcer un seul mot : car sans conter ceux qui servent à pousser l'air des poulmons jusques dans la bouche, nous avons besoin tantôt d'ouvrir la bouche en écartant les levres, tantôt de la fermer en rond en les aprochant, il faut hauffer, baisser, plier & mouvoir la langue de cent façons * &c. nôtre ame neanmoins n'a nul-

* Voyez là dessus Le discours physique de la Parole de Mr. de Cordemoy.

le part à tous ces mouvemens, & chacun experimente assez, qu'en voulant parler il ne songe qu'aux paroles qu'il veut proferer.

En quatrième lieu, dans les choses que nous sçavons par cœur, nous n'avons qu'à nous determiner à la prononciation du premier mot, après quoy l'esprit s'apliquant à toute autre chose, l'on parle quelque-fois une demy-heure, & l'on se trouve au bout d'un discours assez long sans le sçavoir. Que l'on cherche quelque chose d'aussi merueilleux & d'aussi bien suivi dans les Bestes, & l'on sera long-temps à le trouver.

En cinquième lieu combien voit-on tous les jours de gens qui se levent en dormant, & qui font quantité d'actions surprenantes? L'on dit qu'un Boucher se levoit toutes les nuits au plus fort de son sommeil, & alloit dans son écurie tuër des moutons & les preparer pour estre vendus le lendemain: on ne trouvera jamais rien de si étonnant dans les brutes.

En sixieme lieu, que ne faisons-nous point par habitude? Un maître de luth après avoir commencé une pièce, la continue & l'acheve, en

Songeant à toute autre chose : combien de divers mouvemens faut-il pour cela ? combien de cordes différentes est-il besoin de pincer ? Bien de gens après s'être mis à table mangent sans y penser.

La plus-part de ceux qui ont une grande habitude à danser, n'ont pas besoin de songer à tous les mouvemens qu'il faut faire pour cela, le seul son du violon les determine & regle leurs pas ; si bien qu'estant appliquez à toute autre pensée, ils ne laissent pas d'appuyer sur la pointe du pied, ou sur le talon, quand il est nécessaire de glisser, de couper, de plier le genouil, d'aller à droite, à gauche, d'avancer, de reculer, de tourner, &c. sans que leur ame ait aucune part à la determination de tous ces mouvemens si reglez & si bien suivis.

Pour écrire mesme, combien de sortes d'agitations différentes donnons-nous à la main ? personne n'y pense pourtant, si ce n'est ceux qui apprenent à le faire : car songeons-nous à tourner la plume en rond pour un *o*, à n'achever le tour qu'à demy pour un *c*, à tirer trois lignes d'une

certaine longueur & dans une certaine distance & à les unir en suite par le haut pour un *m* ? & ainsi de toutes les autres lettres. Il est assuré que si nous avons besoin de penser à tout cela nous demeurerions un quart d'heure pour écrire une ligne : toutes ces choses donc ne dependent que de la disposition des organes, & l'ame n'y intervient aucunement.

Si nous voulions considerer ce qui se passe pour la formation du corps d'un enfant dans le ventre de sa mere, nous tomberions sans doute d'accord que tout ce qui nous surprend dans les Bestes n'est rien en comparaison de l'artifice inimitable que renferme en soy la machine du corps de l'homme. Car qu'y a-t-il de plus merveilleux que la disposition & l'arrangement de ses parties, ces os distribués avec tant d'industrie pour être comme les fondemens & les colonnes sur qui tout l'édifice de l'homme devoit être appuyé, les veines & les arteres repandues dans le corps pour y porter la nourriture, la vie & la chaleur en même temps ; les nerfs, les muscles, les tendons, les veines lactées, les veines lymphatiques, tant

D'autres tuyaux infensibles, tant de reservoirs differens, tant de glandes; en un mot un million de parties que l'anatomie ne sçauroit decouvrir, que les yeux ne sçauroient apercevoir, & que l'imagination même quelque vaste qu'elle soit ne peut jamais embrasser, un estomach, un foye, une rate, des reins, de petits bassinets dans ces reins, de petits filions qui menent à ces bassinets afin que le sang puisse s'y filtrer & s'y décharger des serositez superfluës qu'il contient; un diaphragme, des poulmons, un cœur, deux cavitez dans ce cœur, celle, qui contient le sang le moins spiritueux & le moins bouillant, plus mince & moins épaisse que l'autre, les onctions admirables de toutes ces parties dont la moindre a des usages particuliers & ne peut être ou déplacée ou corrompue sans un dereglement considerable de toute la machine? &c. On n'auroit jamais fait si l'on vouloit entrer dans ce détail, les maîtres de l'art y ont travaillé toute leur vie & n'en sont pas venus à bout: Le cerveau suffit pour occuper les veilles & les meditations de tout ce qu'il y a d'hommes dans le

monde sans qu'ils puissent bien développer l'œconomie, le nombre & l'employ de toutes les parties dont il est composé. Les yeux seuls sont des chefs-d'œuvres que l'on ne peut assez admirer : comme ce sont les fenêtres dans le langage de Cicéron, par lesquelles l'ame devoit s'instruire de ce qui se passoit au dehors, la nature n'a rien oublié de tout ce qui devoit estre employé pour la formation d'une partie si nécessaire : ces tuniques & ces humeurs y sont disposées quant à leur situation, à leur figure, & à leur consistence avec un si grand artifice qu'il est impossible d'y apporter le plus petit changement sans détruire tout l'ordre de la vision.

Il est constant cependant qu'aucune ame n'a formé ni les yeux, ni aucune autre partie du corps de l'homme : Car que ce divin ouvrage s'acheve, ou par les seules loix du mouvement, comme l'a prétendu Descartes & comme il a commencé de l'expliquer, soit que nous soyons en abrégé dans les œufs que quelques nouveaux Philosophes prétendent que nos meres ont dans la matrice, &

qu'elles ne fassent que les couvrir & les faire éclore en developant leurs parties pendant les neuf mois qu'elles portent l'enfant, comme il arrive à une poule à l'égard d'un poulet; soit enfin, comme veut l'école, que ce soit une vertu formatrice qui ait le soin de construire nôtre corps, il est certain dans toute sorte d'opinion que l'ame n'y a point de part. Or il est constant que l'on ne sçauroit considérer tout ce que l'on vient de dire dans ce chapitre sans avoüer qu'il est très-probable que les Bêtes n'ont point d'ame, puisque nous sommes asseurez qu'il y a un tres-grand nombre de choses plus difficiles & plus sagement conduites que tout ce qu'elles font, où pourtant aucune ame n'intervient: l'exemple seul de ce qui arrive dans la formation du foetus est si fort que Gomezius de la Pereira, qui le premier a soutenu ce sentiment il y a plus d'un siecle, ne répond à tout ce qu'on luy oppose que par cela, & assure que les Bêtes ne faisant aucune action qui soit si admirable que ce qui se passe à nôtre égard dans le ventre de nos meres, tout ce que font les animaux peut

partir d'un principe qui ne connoisse pas de mesme que l'arrangement, & l'harmonie merveilleuse des parties de nôtre corps ne vient d'aucune connoissance, & puisque le corps d'un animal s'est formé sans les lumieres d'aucun principe interieur qui connoisse, pourquoy voudrions-nous mal à propos en employer un pour l'explication de quelques actions particulieres où il paroît infiniment moins de sagesse, que dans la production d'une seule des parties de cette machine admirable?

C H A P I T R E X V I I .

1. *La description de quelques parties principales d'un animal.*
2. *De la circulation du sang.*
3. *De plusieurs autres actions.*

ENtrons presentement dans l'explication particuliere des actions des animaux par la mechainique, & pour cet effet regardons d'une veüe moins generale & moins superficielle, que

nous ne venons de faire, le corps d'un animal quel qu'il soit, d'un chien par exemple, & ressouvenons-nous en premier lieu qu'il a esté formé d'une maniere tres-propre pour subsister quelque temps sans le secours d'aucun principe interieur qui connoisse.

En second lieu, faisons reflexion, qu'il n'a pas été fait tout seul, mais qu'au contraire en quelque endroit qu'il soit porté, il est toujours environné d'un grand nombre d'autres corps qui font pour la plus-part quelque impression sur luy, & dont plusieurs sont capables de le maintenir dans le bon état où il est s'il s'en approche d'une certaine façon, & dont quelques autres peuvent luy estre beaucoup nuisibles s'il ne s'en éloigne jusques à une certaine distance.

En troisième lieu, considerons que l'ouvrier qui a produit, qui a rangé & qui a disposé tous les autres corps que celuy-cy peut rencontrer, est le même que celuy qui l'a formé, en veüe de quoy nous conclurons que toutes ces portions differentes de matiere doivent avoir du raport les unes avec les autres, & qu'en particulier l'automate dont nous parlons en doit

avoir avec tous les corps parmi lesquels il se trouvera & qui pourront luy être utiles ou nuisibles, si bien que ce rapport pour estre conforme au dessein de l'ouvrier doit estre tel que nôtre machine soit disposée à se mouvoir vers ceux qui luy seront convenables & à s'écarter de ceux qui pourroient luy porter préjudice. Toutes ces choses étant considérées, entrons, pour ainsi dire, dans ce chien, & voyons le plus sommairement qu'il sera possible ce qu'il contient & ce qui s'y passe.

Nous y trouvons un cœur dont la figure approche de la triangulaire, ce cœur est composé d'un grand nombre de fibres disposées en forme de coquille de limaçon; il est partagé en deux cavitez, dont l'une est appelée le ventricule droit, & l'autre le ventricule gauche: On remarque que ces tuyaux que nous appellons des veines, vont se terminer à la cavité droite du cœur, où elles se déchargent du sang qu'elles contiennent par une seule emboucheure; d'abord que quelques gouttes de ce sang sont tombées dedans, elles se rarefient en s'échauffant par la chaleur de cette par-

tic, & à même temps trois petites portes qu'on appelle des valvules qui sont à l'entrée de la cavité droite du cœur se ferment & ne permettent pas au sang de r'entrer dans la veine cave, au contraire plus il fait d'effort pour cet effet, plus il se bouche le passage; car les valvules ne s'ouvrent que du dehors au dedans, il y a cependant dans ce même ventricule trois autres petites portes qui s'ouvrant du dedans au dehors permettent au sang qui se dilate en s'échauffant d'entrer dans un tuyau, qu'on appelle artère pulmonaire; laquelle le conduit dans les poulmons où l'air qui les remplit par la respiration sert à refroidir ce sang qui sortoit trop échauffé du cœur, ou suivant quelques autres il s'y échauffe davantage par le moyen des parties nitreuses que l'air luy fournit, ou bien il se purge & se décharge dans cet air des parties impures & fuligineuses qu'il contenoit, comme la fumée se décharge de la suye en montant par le tuyau de sa cheminée: enfin quelque changement qu'il y reçoive, l'expérience nous montre que les poulmons s'affoiblissant, lorsque l'air dont ils sont

pleins vient à en sortir, ils poussent le sang qu'ils contenoient vers le ventricule gauche du cœur, par un canal nommé veine pulmonaire, où d'abord qu'il est tombé, ils s'échauffe & se rarefié derechef, deux portes qui sont à l'entree de cette veine se ferment & ne permettent pas qu'il sorte de ce costé là, pendant que trois autres valvules qui sont à l'entrée d'un tuyau qu'on nomme aorte ou grande artere, s'ouvrent tellement que ce sang qui se rarefié en s'échaufant entre dans cette artere, de laquelle il ne peut plus sortir, pour revenir au cœur, parce que les valvules qui en permettent l'issuë ne s'ouvrent que du dedans au dehors.

L'aorte d'abord à la sortie de la cavité gauche du cœur se divise en deux branches, l'une qui va en haut & qu'on appelle tronc supérieur de l'aorte, & l'autre qui descend dans les parties basses & se courbe un peu dans cette separation: ces deux branches se subdivisant en une infinité de petits rameaux: portent le sang dans toutes les parties du corps, d'ou il est rapporté par les veines dans le ventricule droit, duquel passant dans le gau:

che étant poussé dans toutes ses parties & revenant toujours de même par les veines il circule continuellement, & donne la vie à l'animal.

Il faut encore sçavoir que ce chien a un cerveau composé d'une substance molle qui est en partie blanche & en partie grisâtre, laquelle n'est qu'un nombre infiny de petits filets entrelaslez les uns dans les autres, dont quelques uns s'unissant en petits cordons, descendent ensuite dans toutes les parties du corps, étans couverts de deux peaux qui font des alongemens & des continuations des deux envelopes du cerveau qu'on appelle dure & pie-mere: on nomme ces parties-là des nerfs. Quelques autres filets de cette substance molle se repandent en plusieurs parties du corps separez les uns des autres & sans être assemblez en nerfs, on les appelle fibres nerveuses.

On voit de plus dans ce cerveau quatre petites cavitez ou ventricules, trois par devant & un par derriere; sur le passage du troisiéme au quatriéme il y a une petite glande suspenduë, qu'on appelle glande pineale ou Conarion.

Enfin il est important de remar-

quer que cet animal a des muscles, qui ne sont qu'un composé de fibres charneuses, de veines, d'arteres, de nerfs, de tendons, &c.

De plus personne ne doute qu'il ne se fasse une dissipation continuelle d'un grand nombre des parties du corps qui échappent à tout moment par les pores dont il est plein: ce qui arrive à tous les corps & aux vivans principalement.

Le sang qui est porté par tout le corps est composé d'une multitude infinie de parties de figure & de grosseur différentes, les arteres qui les contiennent ont des pores de grosseur & de figure diverse, ce qui fait que les parties du sang qui sont dans un mouvement continuel les unes à l'égard des autres, d'abord qu'il se presente quelque pore par où elles puissent passer, s'échappent & glissent plus ou moins avant dans les chairs voisines suivant qu'elles ont plus ou moins de vitesse, ou qu'elles sont d'une grosseur différente, après quoy perdant bien souvent toute l'agitation qu'elles avoient, elles s'arrêtent & reparent ainsi ce qui s'étoit exhalé par la transpiration insensible: ce qu'on appelle se nourrir.

Les parties néanmoins les plus subtiles du sang, lors qu'il sort du cœur, montent à la tête par le tronc supérieur de l'aorte, parce qu'il va tout droit, & que les corps qui ont le plus de mouvement suivent toujours la ligne qui se détourne le moins.

Lors que ce sang subtil est arrivé au cerveau, soit en s'y fermentant de nouveau, soit en s'y dégageant de ses parties les plus grossières en passant par les entrelassemens des arteres carotides & cervicales lors qu'elles forment le lassis choroïde, il devient ce qu'on appelle esprit animal, de la même manière à peu près que le vin devient eau de vie dans un alambic contourné.

Ces esprits animaux qui ne sont, comme vous voyez, que les parties les plus subtiles & les plus rondes du sang, comme une espèce de vent & de fumée délicate entrent dans les ventricules du cerveau dont ils tiennent les parois intérieures écartées, & les empêchent de s'abaisser, de là s'insinuant entre les petits filets qui composent les nerfs, ils les tiennent tendus, & empêchent par ce moyen qu'ils ne s'entrelassent les uns dans les autres.

Neanmoins si rien ne prenoit la place du sang qui se convertit en esprits animaux, ou qui sert à nourrir le corps, il s'épuiseroit dans peu de temps, & la mort suivroit de près cet épuisement : mais il arrive que lors qu'il passe le long de l'estomach dans les arteres qu'on appelle gastriques, ce qu'il contient de parties tranchantes, & de la nature à peu près de celles dont le vinaigre est composé, trouvent là des pores qui leur sont proportionnez par lesquels elles entrent dans l'estomach, où elles piquent & ébranlent un nerf qui fait une espee de couronne à son orifice supérieur.

Il est facile de voir que l'ébranlement de ce nerf est d'abord continué jusques au cerveau, (car on ne scauroit remuer un des bouts d'une corde tenduë que l'autre bout ne le soit aussi) ce qui le fait ouvrir dans des endroits par où les esprits animaux venant à passer, coulent en abondance dans les muscles des jambes, qu'ils enflent, de mesme que l'air enfle un balon : c'est pourquoy ils se racourcissent en s'élargissant, & tirent à eux la partie où ils vont.

aboutir par un tendon qui y est attaché : or chaque muscle en ayant un autre qui luy est opposé & qu'on appelle antagoniste , il arrive que les esprits animaux étant déterminez par le changement que le mouvement de ce premier excite dans le cerveau , à couler dans son antagoniste , où il y a des valvules de communication de l'un à l'autre, ils ouvrent le passage aux esprits qui sont dans le muscle qui s'est mû le premier, & les font entrer dans celui-cy ; ils ferment en mesme temps l'issue à ceux qui descendent du cerveau dans ce dernier : de là vient qu'il s'accourcit à mesure qu'il s'enfle, & que le premier s'allonge à mesure qu'il se defenfle , & l'on juge facilement que si cela arrive successivement, le corps doit estre transporté d'un lieu en un autre : or toutes les fois que ce chien aura faim (en prenant ce mot pour le seul mouvement qui se fait dans l'estomach & en suite dans le cerveau) il sera necessairement transporté de côté & d'autre. Si vous ajoutez à cela que plus cet animal manquera d'alimens, plus de parties acidés entreront dans l'estomach ; le sang en con-

tenant davantage, car par les fréquentes circulations elles se développent & s'éguissent en heurtant les unes contre les autres; vous trouverez que la faim de cet automate doit augmenter à mesure qu'il aura plus de besoin d'alimens, ce qu'il fera qu'il sera plus fortement disposé à estre meubers differens endroits, & à en aller chercher.

Supposons après cela que ce chien trouve du pain dans son chemin, il est certain par le rapport qu'il y a entre luy & tous les corps qui luy peuvent être utiles, que l'impression que cet aliment fera sur ses yeux en ébranlant les filets des nerfs optiques, doit estre portée dans le cerveau, où elle fera des ouvertures qui donneront passage aux esprits animaux pour couler dans les muscles dont l'action doit approcher le chien du pain, d'abord qu'il sera arrivé près de cet aliment les rayons qui continuent d'agir sur le cerveau par les yeux, le trouvant un peu differemment disposé par le changement de figure de l'œil qui s'allonge à mesure que l'objet est plus proche, ou les particules qui s'exhalent du pain entrant dans le nez avec

l'air de la respiration plus abondamment qu'auparavant, obligent les esprits d'entrer dans les muscles qui servent à remuer les mâchoires & à avaler les alimens.

Vous comprendrez aisément que ce mouvement des mâchoires pressant les glandes qui contiennent la salive & qu'on appelle pour ce sujet salivales, elle est exprimée dans le palais où se mêlant avec ce pain elle sert à en faire la première dissolution.

Ce que je viens de dire ne paroîtra pas difficile, si outre le rapport qu'a cet automate avec tous les autres corps qui l'entourent, on remarque aussi qu'il y a une très-grande harmonie entre toutes les parties dont il est composé, qui fait que le cerveau s'ouvre si à propos pour procurer à ce chien toutes les choses dont il a besoin pour son entretien.

Il pourroit arriver que cet animal ne trouvant rien sur son chemin se détournât pour entrer dans quelque maison voisine où il y auroit de la viande, parce que les petites parties qui s'en exhalent continuellement par l'impression qu'elles feront sur son nerf

olfatif & en suite dans le cerveau, le disposeront à entrer où est la viande plutôt qu'ailleurs, & comme une espece de corde le tireront de ce côté là.

Si nous considerons en suite ce que devient ce pain, nous le trouverons mêlé dans l'estomach avec quelque reste des alimens precedens, qui estant demeurez engagez dans les plis de sa membrane interieure se sont aigris & servent avec le suc acide, dont j'ay parlé, à exciter une douce fermentation, par laquelle les viandes commencent à être digerées & reduites en une espece de chrême grisâtre qu'on appelle chyle. Cette verité peut être confirmée par l'exemple de mille liqueurs qu'on a dans la chymie & qui bouïllonnent d'abord qu'on les mêle ensemble.

Le diaphragme se haussant & se baissant successivement dans chaque respiration, presse l'estomach qui est au dessous, & oblige le chyle à couler dans les intestins qui n'en sont qu'une continuation, la même pression exprime la bile, qui est dans la vesicule du fiel, dans le boyau appelé *duodenum* où elle excite une nou-

velle fermentation en se mêlant avec le chyle, par le moyen de laquelle ce suc nourricier acheve de se démêler des parties grossières dont il estoit encore chargé, apres quoy les plus subtiles glissent & s'infinuent dans un nombre infini de petites veines; dont les branches viennent aboutir aux intestins, & desquels le mouvement vermiculaire exprime & fait couler vers le fondement les parties grossières & terrestres qui n'avoient pas pû passer par les pores qui menent aux veines lactées, ces veines par differens conduits portent le chyle jusques dans la veine cave, où circulant avec le sang il en acquiert la forme insensiblement: & c'est par ce moyen que les parties de cette liqueur, qui servent à la nourriture & à la formation des esprits animaux sont réparées: si bien que de cette façon cet automate peut subsister quelque temps.

Lors que les fonctions continuelles où les esprits animaux sont employez en auront dissipé une grande quantité, en sorte que le sang ne soit plus capable d'en fournir suffisamment pour tenir les parois des ventricules du cer-

veau écartées & les filets des nerfs tendus, celles-là s'affaïfferont infailliblement, & ceux-cy s'entrelasseront, ce qui fera que les objets extérieurs ne pourront plus transmettre leur action dans le cerveau, & ce chien dormira pour lors jusques à ce qu'il se soit formé de nouveaux esprits animaux, qui le mettent dans l'estat précédent qu'on nomme veille.

Tout ce que je viens de dire est fort clair, & la plus-part de ceux qui sont tant soit peu versez dans l'anatomie en sont convaincus, si bien que pour toutes les actions que je viens d'expliquer, qui regardent la digestion & la nourriture, il ne faut supposer aucune pensée, comme nôtre experience en fait foy, ces choses se faisant dans nous sans que nôtre volonté puisse l'empêcher ou le commander. Presentement si nous considérons la diversité de tous ces mouvemens, leur ordre, leur justesse, la disposition admirable & l'arrangement merveilleux des parties qui y concourent, la subordination qu'elles ont entre elles, & le secours mutuel qu'elles se donnent. Si nous examinons en suite comment ce pain a esté

mâché, avalé, changé en chyle, poulsé dans les intestins, purifié, subtilisé & conduit jusques dans le cœur pour être converti en sang & enfin en chair, assurément nous aurons des grands sujets d'étonnement, & si nous ne dévelopons assez bien la maniere dont-toutes ces choses se font, & que nôtre experience ne nous convainquit pas que nôtre ame n'y a nulle part, on ne manqueroit point d'attribuer le tout à un principe connoissant qui sceut les parties du corps qui ont besoin de nourriture, & qui ne leur en envoyât précisément que celle qui leur est propre, qui separât quand il le faudroit le subtil d'avec le grossier, qui fit filtrer le sang dans les reins pour en tirer les ferositéz, qui portât dans le cerveau les parties les plus subtiles pour en former des esprits animaux, qui taillât, qui divisât & qui convertit en chyle les alimens dans l'estomach, qui les fit descendre dans les intestins, & de là passer dans les veines lactées pour être portez au cœur, qui le fit bouillonner un certain temps, & n'en laissât entrer & sortir qu'une certaine quantité à la fois, qui bouchât & ouvrit exacte-

ment les passages destinez à cet usage, & qui fit enfin revenir le chyle converty en sang des extremités du corps dans le cœur pour s'y échauffer derechef & continuer à vivifier toutes les parties du corps.

Effectivement la consideration de toutes ces actions conduites avec tant d'industrie, & ménagées avec un si grand artifice par la seule harmonie des parties qui composent cet automate si artinement formé, & dont tous les ressorts sont disposez avec tant de symmetrie, qu'on ne peut rien concevoir de mieux pensé & de plus delicatement travaillé, cette consideration, dis-je, ne nous persuade-t-elle pas que puis qu'il n'est besoin d'aucune ame pour toutes ces choses, il n'en faut aucune aussi pour tous les autres mouvemens que fait ce chien, qui en verité ne semblent pas demander plus de connoissance que ceux que je viens d'expliquer? Mais la cause pour laquelle nous nous desabusons plus facilement à l'égard de certains mouvemens qu'à l'égard de certains autres, est que les actions dont je viens de parler, ne sont pour la plus-part accompagnées dans nous d'aucune pensée ;

celles au contraire dont on parlera immédiatement après ne font jamais dans nous pour l'ordinaire, fans estre devancées, accompagnées, ou suivies de quelque pensée, ce qui nous dispose & nous porte à croire que comme les mouvemens font dans les Bêtes, les pensées y font aussi comme dans nous.

Il est à propos, avant que de passer outre, de nous rendre la disposition du corps familiere, & pour estre plus persuadez que c'est une véritable machine, nous pouvons comparer le corps de nostre chien à des orgues, car nous trouverons d'abord que les poulmons en font les soufflets, le cœur & les arteres carotides & cervicales tiennent lieu de portevent, les nerfs & les muscles font lestuyaux, le diaphragme tient la place de celuy qui remuë les soufflets & les fait remplir d'air, les objets extérieurs peuvent servir d'organiste; car suivant les touches différentes qu'ils remuent, c'est-à-dire, suivant les différens nerfs sur lesquels ils font impression, ils font ouvrir diverses soupapes, à sçavoir divers pores dans le cerveau, par où le vent, c'est-à-

dire les esprits animaux venant à couler dans des tuyaux ou des nerfs differens, excitent des sons ou des mouvemens divers.

On peut encore trouver un second organiste dans cét animal, sçavoir les esprits animaux qui étant capables d'être diversifiez en mille manieres, suivant la difference du sang dont ils auront esté formez, peuvent ensuite suivant leur grosseur, leur figure, leur mouvement, leur grande ou petite quantité, entrer differemment dans le cerveau, s'ouvrir divers pores, & coulant dans certains muscles causer plusieurs mouvemens dans ce chien, dont on ne remarquera au dehors aucune cause apparente, comme il arrive dans les orgues de Versailles, qui sans organiste jouent differentes chansons, suivant que l'eau est differemment menagée.

Il faut encore remarquer avec soin, & nous en ressouvenir dans la suite, que le cerveau étant d'une substance molle, est capable par conséquent de recevoir & de retenir les impressions que les objets extérieurs y font, lesquelles ne consistent peut être que dans la facilité, que les pores du cer-

veau, qui ont été ouvers par leur moyen, conservent à s'ouvrir de la meisme maniere, ou d'eux-mêmes, ou par le cours fortuit des esprits animaux, comme il arrive à un livre qu'on a ouvert plusieurs fois dans le mesme endroit : ou bien ces impressions ne sont autre chose que les traces & les vestiges que les esprits animaux laissent entre les fibres du cerveau en abaissant les poils qui sont herisiez par dessus, de mesme qu'un homme qui passe dans un pré couvert d'herbe fait une espee de sentier qui dure quelque temps, & qu'il peut mesme si fort frayer qu'il ne s'effacera plus; outre qu'on aura plus de facilité à y passer la seconde fois que la premiere, & la troisieme que la seconde, & ainsi de suite.

Maintenant si nous considerons le grand nombre d'impressions & la prodigieuse quantité de traces qui doivent estre dans le chien dont nous parlons, pour peu qu'il ait déjà veu, nous ne nous étonnerons plus s'il fait plusieurs démarches qui semblent indifferentes & desquelles nous pensions qu'il n'y peut avoir d'autres causes qui puissent le determiner qu'une

ame : car comme une infinité de causes peuvent concourir à ce que le cerveau s'ouvre dans les mesmes endroits où il l'a esté à la presence des objets , il faudra que ce chien fasse les mesmes choses qu'il avoit faites à leur presence. De plus les pores ne s'ouvrant pas toujours de la mesme maniere, ou ceux qui sont voisins s'ouvrant en mesme temps , les esprits animaux y couleront , ou avec plus ou avec moins de force , ou plus ou moins abondamment , & de cette sorte penetrant plus ou moins avant dans la substance du cerveau , ils iront aboutir dans des nerfs ou des muscles differens , & ainsi ils produiront des mouvemens dont on ne pourra donner aucune cause precise & déterminée ; car comme vous voyez , ils n'en auront d'autre que le seul hazard , & comme ces choses peuvent être variées d'une infinité de façons , ces mouvemens pourront varier de mesme.

Ensuite il faut bien remarquer que quand deux objets agissent ensemble , leurs traces s'unissent ordinairement , c'est à dire que les esprits animaux qui par l'impression de ces

deux objets ont coulé entre différentes fibres du cerveau, pour aller ensuite enfler divers muscles, venant à se croiser dans leur route se mêlent & n'ont plus qu'un courant, qui ne va aboutir qu'à un des deux endroits où les esprits eussent coulé sans cette jonction. Il s'ensuit de là premièrement qu'il n'en resultera que les mouvemens qu'excitoit l'objet, dont l'impression qui estoit la plus forte a prevalû ; secondement il n'arrivera aucun mouvement de ceux qui eussent été produits par l'action de l'objet le plus foible, qui dans la suite, quoy qu'il soit seul, ne scauroit agir sur le cerveau sans exciter les mouvemens qui accompagnent l'action de celui dont les traces ont esté confonduës avec les siennes. Cette jonction d'espece (appelons ainsi dorenavant ces traces confonduës) se fait aussi tres-souvent, non seulement quand les esprits animaux se croisent dans leurs chemins, mais encore lors qu'ils coulent assez près les uns des autres : car l'un de ces deux courans ébranlant en passant les parties voisines de son liêt, il oblige sans doute l'autre à se mouvoir du mesme co-

té, pour peu d'obstacle qu'il rencontre dans son chemin, si bien que glissant vers l'endroit où se meut le premier, par la facilité qu'il y trouve causée par la secouffe des parties qui sont entredeux, ces deux especes s'unissent. Cette jonction arrive en troisième lieu quand les objets qui agissent en même temps ne causent des impressions différentes, que parce qu'ils ouvrent diversement les mêmes pores, comme lors que celuy des deux qui agit avec plus de force les ouvre davantage & oblige par ce moyen une plus grande quantité d'esprits animaux à y passer, ces esprits auront infailliblement la force de penetrer plus avant ou plus en droite ligne dans la substance du cerveau & seront conduits dans d'autres muscles, que ceux où le pouls sera l'objet qui agira le plus foiblement, car comme il fera une moindre ouverture, les esprits descendront en moindre quantité ou avec une determination différente, de là vient qu'ils iront entler differens muscles, mais d'abord que ces deux objets agiront en même temps, il est visible que le plus fort l'emportera, & que de leurs deux es-

peces il ne s'en fera qu'une. Cette jonction peut arriver de beaucoup d'autres manieres, qu'il seroit superflu de dire.

CHAPITRE XVIII.

*Où l'on explique la discipline
des Animaux.*

SUpposé ce que l'on vient de dire dans le chapitre precedent, je ne vois rien de si facile à expliquer que ce qu'on appelle la discipline des animaux: car si je voulois presentement dresser ce chien à se tenir sur ces deux pieds de derriere, je ne ferois que l'arrester moy-mesme quelque temps dans cette situation, pour procurer aux esprits animaux un passage libre & aisé dans ces parties, & afin que les pores qui les laissent échaper aquisissent une grande facilité à s'ouvrir toujours de la mesme maniere: outre cela quand cet animal iroit changer de posture, je le menacerois d'un bâton, de sorte que son cerveau estant naturellement disposé pour s'ouvrir à cette

veüe aux endroits qu'il faut pour le faire arrêter, & l'empêcher de s'avancer vers le bâton, il n'y aura pas lieu de s'étonner s'il demeure ferme dans cette assiette, tellement que si je reitere plusieurs fois la même chose, cette habitude deviendra si forte qu'il s'y tiendra après cela de luy-mesme.

Si l'on vouloit ensuite le faire danser au son du violon, on n'auroit, quand il se tient ainsi debout, qu'à marcher devant lui en lui presentant du pain, car il seroit disposé à s'approcher de cet aliment & à le suivre: que si en même temps l'on fait jouer du violon, l'espece du son de cet instrument & celle du pain se joindront si bien qu'après que l'on aura reitéré plusieurs fois la mesme chose, le seul son du violon sera capable de faire danser ce chien. Si je le voulois dresser à la chasse, je m'y prendrois à peu près de la même maniere, car le battant quand il courroit sur la perdrix dès qu'il l'auroit veüe, l'espece de cet oiseau & celle des coups que je luy donnerois s'uniroient sans doute; si bien qu'après que j'aurois reitéré la mesme chose plusieurs fois, la per-

drix feroit sur luy la mesme impression que le bâton ; & comme il s'arrête en voyant le bâton , de même il demeureroit ferme à la veuë de la perdrix au lieu de courir dessus. Les autres moyens dont on se sert dans ces rencontres reviennent à peu près au même ; & ainsi il ne faut pas s'étonner si les chiens qui naissent de deux autres qui sont couchans , chassent sans être dressés , puisqu'ils ont bien souvent dans le cerveau les mesmes traces qu'avoient leur pere & leur mere , de la mesme maniere que les enfans naissent bien souvent avec des dispositions aux maladies dont leurs parens ont esté atteints.

Si je veux outre cela que ce chien saute quand je prononceray le nom du Roy de France , & qu'il aboye en entendant celuy du Roy d'Espagne , je tiendray un bâton tant soit peu élevé de terre & couché horizontalement , & en suite quand il aura bien faim je luy presenteray du pain au delà du bâton en prononçant en mesme temps les paroles à l'occasion desquelles je souhaitteray qu'il saute : il est clair qu'estant obligé de passer par dessus le bâton pour venir manger

le pain, il sautera dans cette rencontre; de là vient que ces deux especes s'unissant, après qu'on aura fait la mesme chose plusieurs fois, ce chien sautera en suite aussi bien pour les seules paroles, qu'il sautoit à la presence du pain: si au contraire je le bats en prononçant le nom du Roy d'Espagne, il est seur qu'il aboyera, ce qu'il fera en suite toutes les fois qu'on prononcera les mesmes mots.

Je ne m'amuse pas à rapporter en détail toutes les autres manieres d'instruire les bestes, car quiconque aura conceu ce que je viens de dire, n'aura nulle peine à comprendre la raison de ce qui arrive dans toutes les autres occasions; de sorte que pour expliquer en quoy consiste la discipline des animaux, il ne sera pas necessaire de recourir à une ame connoissante.

C H A P I T R E X I X.

De l'instinct des Animaux.

O N développera sans peine ce qu'on appelle instinct dans les animaux, c'est à dire certaines actions que toute une espèce de Bestes font naturellement, d'abord qu'on aura remarqué que cet instinct se rapporte toujours exactement à leur conservation, car on verra delà qu'il ne peut consister que dans la disposition particulière de leur cerveau quand elles naissent : ainsi un agneau fuit le loup, parce que la vue de cette bête détermine les esprits animaux à produire ce mouvement par l'économie naturelle du cerveau de l'agneau, car il ne se pouvoit rien ordonner de mieux pour sa conservation, & de toutes les dispositions que son cerveau pouvoit avoir du Créateur, celle d'avoir des fibres qui s'écartassent facilement pour laisser couler les esprits animaux dans les muscles qui servent à l'éloigner du loup.

estoit la plus propre & la plus convenable que l'auteur de la nature pût luy donner.

Les fourmis en été sont poussées par la chaleur du soleil à sortir des fourmillieres, les grains qu'elles trouvent par l'impression qu'ils font sur elles les determinant à les prendre & à leur oster en suite le germe : & lors qu'on dit que ces petits animaux en usent ainsi pour empêcher que le blé ne se corrompe en poussant un épi, on doit entendre la mesme chose que quand on assure que l'éguille d'une montre se meut fort lentement pour demeurer précisément une heure à parcourir l'espace qu'il y a d'un chiffre à l'autre, & s'accorder par ce moyen avec le soleil: car comme cette façon de parler ne nous porte pas à croire que cette éguille agisse par connoissance, mais que nous pretendons seulement dire qu'elle a esté ainsi disposée par l'horloger; de mesme dans les fourmis nous ne devons penser à autre chose sinon qu'elles font tout ce que nous voyons, parce que l'ouvrier qui les a produites les a disposées de cette sorte.

Il n'est rien assurément de si mer-

veilleux que ce que font les abeilles, car premierement elles choisissent un Roy qu'elles accompagnent par tout :

————— * *Æ. omnes*
Circundant fremitu denso, stipant
que frequentes.

Elles ont pour luy une veneration qui va jusques à l'excez.

Prater ea regem. non sic Ægyptus *Æ.*
ingens.

Lydia, nec populi Parthorum, aut
Medus Hydaspes

Observant.

Elles vivent en commun & leurs ruches font comme une petite ville qu'elles gouvernent avec une tres-grande police :

————— *confortia tecta*
Urbis habent, magnisque agi-
tant sub legibus ævum.

Les charges & les offices sont admirablement bien départis chez elles, les unes ont soin de pourvoir aux vivres, les autres bâtissent les petites cellules, celles-là élevent les petits, & celles-cy font sentinelle aux portes; quelques autres observent la disposition de l'air pour presager le beau

* Virgil. 4. Georgicor.

H. vj.

temps & la pluye, plusieurs reçoivent les fardeaux des pourvoyeuses, & quelques autres ont soin d'administrer la justice, & de chasser celles qui veulent vivre dans l'oïveté:

*Namque alie victui invigilant, &
fœdere pacto*

*Exercentur agris: pars intra septa
domorum*

*Narcissi lachrymam & lentum de
cortice gluten*

Prima favis ponunt fundamina, &c.

alia, spem gentis, adultos

Educunt fœtus, &c.

*Sunt quibus ad portas cecidit cu-
stodia sorti,*

*Inque vicem speculantur aquas, aut
nubila cœli,*

*Aut onera accipiunt venientium, aut
agmine facto.*

*Ignavum fucos pecus à præsepibus
arcent, &c.*

*grandævis oppida
cura,*

*Et munire favos & dadala finge-
re iecta.*

Elles ne manquent pas de charité envers les morts dont elles font les obseques avec des pleurs & des larmes:

————— *tum corpora luce caren-*
tum

Exportant tectis, & tristia funera
ducunt.

Quelques-fois quand il s'agit de proceder à l'élection d'un Roy la dis-
fension se met parmy elles, & il se
forme d'abord deux partis, qui ne
respirent que le sang & le carnage,
on les entend sonner de la trompet-
te, on les voit assembler & former
des escadrons, elles éguissent leurs
petites épées, & vont après cela pre-
parées à tout événement à la tente
de leur Roy, de là elles defient leur
ennemy au combat, avec un coura-
ge qui leur fait mépriser la vie & al-
ler au devant d'une mort glorieuse.

————— *& vox*

Auditur fractos sonitus imitata tu-
barum;

Tum trepidæ inter se coeunt pennif-
que coruscant,

Spiculaque exacuunt rostris, ap-
tantque lacertos,

Et circa regem, atque ipsa ad pra-
toria densæ

Miscentur, magnisque vocant cla-
moribus hostem,

Ingentes animos angusto in pecto-
re versant,

Pulchramque petunt per vulnera mortem.

On raconte encore plusieurs choses surprenantes des abeilles, dont l'explication n'est pas difficile.

Aristote donne la raison pourquoy elles semblent choisir un Roy, qu'elles suivent & qu'elles escortent toujours, en disant qu'il n'y a qu'un seul mâle dans chaque essain, de là vient que l'impression qu'il fait sur elles, ou par les yeux, ou par les oreilles, ou par les narines, ou par quelque chose d'analogique, les oblige à faire tout ce qu'elles font à son égard.

Elles sont déterminées par le suc des fleurs qu'elles ont succées, par la présence de leurs compagnes, & principalement par les dispositions naturelles de leur cerveau, à bâtir de petites cellules, qui sont toujours exagones & rangées de la même façon, si bien que cette uniformité dans leur manière d'agir dans laquelle on observe toujours le même ordre, la même régularité & les mêmes circonstances, nous persuade qu'elles n'ont pas plus de besoin d'une âme connoissante pour conduire tous les mouvemens que je viens de rapporter, qu'un arbre pour

pousser des feuilles & des fleurs au printemps avec un artifice incomparable, pour produire des fruits en été ou en automne qui contiennent pour la plus-part en abrégé & en raccourci tout l'arbre dont ils sont sortis, & pour se reposer enfin tout l'hiver comme dans un long sommeil, afin de reprendre des forces & de la vigueur, pour recommencer leur travail au printemps suivant.

Mais, dira-t-on, ces différens emplois que les abeilles partagent entre elles ne partent-ils point d'une connoissance? Je réponds que non : les plus vieilles ont soin, pour ainsi dire, du dedans de la maison, parce que la foiblesse de l'âge faisant que les esprits & le sang, ou quelque chose qui en tient la place, manquant de chaleur ne les porte plus à sortir de leurs ruches pour aller à la provision, mais au contraire cette disposition les rend propres à bâtir leurs cellules, ainsi que le printemps dispose les arbres à pousser des fleurs l'été, l'automne des fruits, & l'hiver à se reposer.

Le soin qu'elles ont d'ensevelir les morts hors de leurs ruches provient de la mauvaise odeur qui s'en exhale, la-

quelle determine celles qui sont en vie aux mouvemens nécessaires pour cet effet, comme une plus grande ou une plus petite chaleur du soleil oblige les fruits à meurir plutôt ou plus tard : car pourquoy est-ce qu'une montre sonne le reveil à l'heure que l'on veut, si ce n'est parce qu'on l'a montée d'une certaine façon ; il n'est donc pas besoin de chercher dans les abeilles une cause différente de l'organisation que l'Auteur de la nature leur a donnée.

Cette sage prevoyance & cette precaution merueilleuse qu'elles ont de ne manger en hiver que tres peu & dans la dernière extremité, pour ne manquer jamais tout-à fait d'alimens, vient de la rigueur de la saison qui diminue le mouvement du sang, bouche les pores du corps & fait que la transpiration n'estant pas si grande, peu de chose suffit pour reparer ce qui se dissipe continuellement.

Mais quoy, enfin dira quelqu'un cette justice qu'elles rendent si bien, cette oisiveté punie si rigoureusement, ces loix observées avec tant d'exactitude, tout cela ne part-il pas de quelque intelligence ? Tout cela part véritablement d'une intelligence, mais qu'est

dans l'ouvrier & non pas dans l'ouvrage : car les abeilles chassent les bourdons qui mangent sans travailler, parce que ceux-cy ne leur ressemblent pas & en sont mesme beaucoup differens, si bien que l'impression qu'ils font sur elles les porte au mouvement qu'il faut pour ce sujet, de la mesme façon qu'un ayant en repousse un autre quand il luy est présenté d'un certain côté.

Les combats qu'elles se livrent, la mort qu'elles souffrent, & l'ardeur qu'elles font paroître dans leur travail quand leur Roi les visite, ces fonctions dis-je, viennent à l'occasion de deux mâles qui se rencontrent dans un es-fain ; car suivant leur different temperament ou la diversité de leurs deux Roys, elles sont excitées les unes à suivre celui-cy & les autres celui-là, de la même maniere que nous voyons tous les jours entre les hommes, les uns aimer une personne que les autres haïssent ; ce qui ne part pas immédiatement de l'ame ; mais des impressions differentes que la mesme personne fait dans deux cerveaux differemment disposez. Et comme nous experimentons nous mesmes que le bruit d'un tambour ex-

cite dans nous independemment de l'âme certains mouvemens qui nous portent à des actions hardies, de même dans les abeilles, le bruit que l'on excite dans ces rencontres pour les rassembler les oblige à produire tous ces mouvemens que nous faisons en nous batant. Quand leur Roy fait sa visite, la disposition qu'il introduit dans leur cerveau, fait couler les esprits animaux avec plus d'abondance dans le cœur, de là vient que le sang s'y échauffe davantage & communique ensuite plus de chaleur à toutes les parties, & c'est de là que procede l'ardeur qu'elles témoignent pour lors, de la même façon que nous experimentons que certains objets allument par leur presence un feu dans nôtre cœur & excitent dans nous quelques mouvemens independans de nôtre volonté, comme il arrive dans toutes les passions.

D'abord que l'hiver aproche, les hirondelles passent les mers pour se garantir de la rigueur du froid, le retour ensuite de la belle saison les rameine pour nous annoncer la venue du printemps, & mesme elles ne manquent jamais de revenir dans

la mesme maison & au même nid qu'elles avoient l'année precedante ; pour n'être pas obligées de travailler sur nouveaux frais.

Tout cela , dira-t-on , ne prouve-t-il pas qu'elles sentent venir l'hiver & qu'elles sçavent qu'il ne fait point de froid pour lors dans les pais où elles vont hiverner , commẽe aussi que la chaleur y est insupportable dans le printemps , au lieu qu'elles n'est pas de beaucoup près si grande chez nous ? car autrement qui les determineroit à tous ces changemens si proportionnez & si conformes à leurs usages.

Assurément si les hirondelles connoissent tout cela , elles sçavent fort bien le systẽme du monde , la temperature de l'air dans les differens pays , & la disposition en particulier de la terre à l'égard des plantes.

Mais au contraire faut-il une connoissance dans une montre pour faire mouvoir l'éguille si regulierement & avec tant de raport aux usages auxquels on l'a destinée , & pour la faire revenir dans douze heures au mesme point d'où elle estoit partie ? Les orgues de Versailles connoissent-elles pour produire des sons si harmonieux

& une si agreable melodie? assurément ni l'un ni l'autre ne connoissent pas & toute l'intelligence est dans l'ouvrier.

Quand l'hiver commence chez nous il est hors de doute que le changement qui arrive dans la chaleur de l'air cause une alteration notable dans les corps vivans, & elle est telle dans les hirondelles qu'elle les determine aux mouvemens necessaires pour passer la mer; de mesme que la disposition que l'on introduit dans une montre en la montant, oblige l'éguille & toutes les autres pieces à se mouvoir seize heures par exemple & non pas davantage.

La chaleur devenant excessive dans les contrées où ces oiseaux sont allez, elle les monte, pour ainsi dire, derechef, & les fait revenir précisément dans les lieux qu'ils avoient quittez l'année d'aparavant plutôt qu'ailleurs, parce que les esprits ont beaucoup plus de facilité à couler dans les nerfs & dans les muscles, dont le mouvement les y conduit, que nulle autre part, par l'habitude que les hirondelles ont contractée d'aller vers ces endroits là, de la mesme manie-

re que quand nous avons accoûtumé d'aller souvent en quelque lieu à une certaine heure, nous n'avons qu'à nous déterminer à prendre cette route & faire le premier pas, après lequel, quoy-que nous pensions à toute autre chose, nous poursuivons pourtant dans le mesme chemin, ou tout ainsi que le boucher dont on a déjà parlé le devoit en dormant, tuoit & écorchoit ses moutons, à cause que l'habitude qu'il avoit contractée sur cela étoit si grande, & les tuyaux qui menoient les esprits dans les muscles dont l'action produisoit ces divers mouvemens étoient si ouverts, & les routes qui conduisoient à ces tuyaux si frayées, que la nuit pendant le sommeil les esprits repassoient par les mesmes pores dont l'entrée leur étoit presque libre, de là vient que le boucher reïteroit les mesmes actions qu'il avoit faites pendant la veille.

Quiconque pensera bien à ces choses n'aura nulle peine à comprendre la raison de tout ce qui arrive dans les animaux, sans qu'aucune connoissance y intervienne. Et qu'on ne nous oppose point que les hirondelles ne pourroient pas se ressouve-

nir du chemin qu'elles ont tenu si elles n'avoient une ame, puisque cette circonstance favorise beaucoup nôtre sentiment, & doit convaincre qu'elles n'en ont aucune : car dès que les pilotes ont perdu la terre de veüe & que les étoiles, ou quelque autre chose de semblable, leur deviennent inutiles, à quoy leur sert leur esprit pour se ressouvenir des chemins qu'ils ont tenu sur la mer. On ne fraye sur l'eau aucune route qui subsiste, & dont les traces puissent une seconde fois nous la remettre en memoire ; ce qui est encore plus veritable dans l'air : & l'ame des hirondelles, si elles en avoient une, ne pourroit nullement se ressouvenir des routes qu'elles suivent dans l'air, de sorte que comme les mariniers se servent d'une boussole pour regler leur course, de même à peu près la difference qui se trouve dans la temperature de l'air guide les hirondelles & leur sert comme de boussole.

Cela paroitra tres-croyable dès qu'on aura pris garde que certaines personnes qui ont coûtume de se faire ou saigner, ou purger à l'entrée du printemps, se sentent indis-

posées si elles y manquent une fois ; si bien que la machine de leur corps se trouve montée , pour ainsi dire , d'an en an de la même maniere. Avec combien de regularité la mer suit-elle le mouvement de la lune & son passage sous le meridien ? Pourquoi nous étonnerons-nous donc que les hirondelles suivent ainsi les saisons & qu'elles souffrent des revolutions si réglées ?

CHAPITRE XX.

De la nature des passions dans les hommes, & de ce qu'elles ont de commun avec celles des Bêtes.

Pour concevoir avec moins de peine tout ce que l'on a dit jusques icy & tout ce que l'on dira dans la suite, il est important d'examiner les divers mouvemens que les passions excitent en nous, & de tâcher de bien distinguer ceux qui peuvent provenir de l'ame de ceux que fait naître la seule disposition organique du corps.

Il est assuré que les passions chez nous ne sont que des émotions de l'âme qu'elle rapporte à elle même, causées & entretenues par le mouvement des esprits animaux.

Il est constant aussi que chaque passion est accompagnée & suivie de quelques agitations particulières du corps, lesquelles en font des suites nécessaires & inseparables.

Dans la joye, par exemple, on sent une douce chaleur, non seulement dans la poitrine, mais mesme dans tout le corps, l'appetit diminue, le pouls augmente, &c.

Dans la tristesse au contraire le pouls est beaucoup affoibli, & l'on sent autour du cœur comme des liens qui le serrent & des glaçons qui le gèlent.

Dans l'amour, quand cette passion est seule, ce qui arrive rarement, l'appetit augmente, la poitrine est échauffée d'un feu agreable, & le pouls s'élève quoy qu'avec inégalité.

Dans la haine on perd l'appetit, le pouls est tres-inégal, & l'on ressent autour du cœur une chaleur acre & piquante, entremêlée de froideurs facheuses, &c.

Le desir met tous les organes du corps en action, & les dispose au mouvement.

Si pour trouver la cause véritable de tous ces mouvemens qu'on ne peut point attribuer à l'ame, puis qu'ils naissent sans sa participation, qu'ils continuent sans ses ordres & qu'ils perseverent même contre sa volonté, nous remontons jusques à l'origine des premières passions, dont un homme peut avoir été attaqué, nous trouverons que rien n'a été capable d'en avoir excité dans nous, que ce qui étoit ou avantageux, ou nuisible à nostre corps.

Car lors qu'un enfant est dans le ventre de sa mere, & que la machine de son corps est suffisamment ébauchée pour que le cœur puisse avoir communication avec le cerveau, & le cerveau par le moyen des nerfs avec les autres parties qui commencent à estre formées : si pour lors, dis-je, un sang louïable & propre pour la nourriture passe dans son cœur, il s'en formera des esprits qui montant dans le cerveau le disposeront à laisser couler beaucoup de ceux qu'il contient dans les parties qui fournissent du sang au cœur, afin de l'exprimer & d'en pousser vers cette

partie en plus grande abondance. Ces mesmes esprits descendant en mesme temps en plus grande quantité vers les orifices du cœur les élargissent, d'où il est facile de voir qu'il y entrera plus de sang, lequel souffrant une plus grande fermentation, fera augmenter le pouls; mais comme ce sang sera poussé ensuite plus abondamment & avec plus d'agitation dans toutes les parties du corps, la chaleur doit estre plus grande par tout.

Si l'on suppose presentement qu'un esprit soit uni à cette machine il est constant que s'interessant à tout le mal qu'elle recevra, cette bonne disposition que les esprits introduisent dans le cerveau, & qu'il aperçoit infailliblement, luy donnera une pensée agreable & satisfaisante, qui l'obligera à consentir à toutes les determinations que les esprits ont déjà suivies, & qui sont si avantageuses pour entretenir le corps en bon état: les esprits animaux que le sang fournira, étant de mesme nature que les premiers, fortifieront la disposition où est le cerveau, & conserveront par consequent dans l'ame ce sentiment agreable, qu'on appelle joye.

Après cela quiconque considerera que par la force de l'union qui attache l'ame & le corps, toutes les fois qu'une pensée & un mouvement se trouvent joints ensemble naturellement, ils ne se quittent plus, & l'un n'arrive jamais sans l'autre, quiconque, dis-je, aura cela present à l'esprit verra d'abord pourquoy cet enfant, dont nous parlons, étant devenu homme n'a jamais de joye par quelle cause que ce soit que les esprits animaux ne prennent le même cours qu'ils ont pris la première fois qu'il a été touché de cette passion, & qu'ainsi il ne sente dans tout le corps une douce chaleur, une élévation de pouls, &c. si bien qu'il est aisé de voir & important de remarquer que tous ces mouvemens ne dependent aucunement de l'ame & qu'ils arriveroient tout de même quand elle n'y seroit pas. Ensuite si l'on suppose qu'un suc tres-propre pour être converti en sang vient à passer par le cœur de cet enfant les esprits qui en seront tirez feront ouvrir le cerveau aux endroits propres à leur donner passage dans les parties qui conduisent le chyle au cœur, pour y en faire couler davantage, or cette abondance d'es-

prits dans ces parties les échauffera sans doute, & le chyle qui entre en plus grande quantité dans le cœur y causant une plus forte ebullition augmentera la grandeur du pouls, les esprits qui monteront sans cesse dans le cerveau l'entretiendront dans la disposition où il sera, & le chyle séjournant tres-peu dans l'estomach & dans les autres conduits qui le portent au cœur, l'appetit augmentera. Une ame outre cela ne scauroit estre unie à ce cerveau sans estre avertie de la bonté du chyle par l'impression que les esprits y font, & sans qu'elle s'unisse de volonté à ce suc, & consente par consequent à toutes les choses qui peuvent servir à le faire continuer de passer par le cœur pour estre changé en sang, & devenir partie du corps. Ainsi après ce que l'on a dit plus haut, cet homme n'aura plus aucune pensée d'amour dans tout le cours de sa vie, quelque objet qu'il puisse avoir, que les esprits ne prennent les mêmes routes, & que l'on n'observe dans le corps toutes les alterations que l'on vient de rapporter au sujet de l'amour, ce que l'expérience confirme tous les jours.

Si au contraire le cœur reçoit par

Les veines lactées un suc trop grossier & plus propre à éteindre qu'à nourrir la chaleur naturelle, alors par le rapport & la subordination merveilleuse des parties pour la conservation de tout le corps, les esprits qui se formeront ouvriront des pores dans le cerveau, par où venant à couler ils iront étrécir les tuyaux par lesquels le chyle est poussé au cœur, ce qui fera beaucoup diminuer l'appetit, ils descendront aussi en partie dans les nerfs qui vont aboutir à la rate & à la vesicule du fiel pour exprimer vers le cœur à la place du chyle le suc qu'elles contiennent, il arrivera de là par la difference de ces deux liqueurs que quand la bile, qui est très-inflammable, y entrera, elle s'échauffera extraordinairement, ce qui fera sentir une chaleur acre & fâcheuse, & causera une élévation considérable dans le pouls. Le suc que la rate envoie passant ensuite, le pouls diminuera beaucoup & la froideur succédera parce que cette liqueur n'est pas propre à se rarefier. Les esprits qui se formeront du mélange de ces deux liqueurs entretiendront dans le cerveau la disposition que les précédens y avoient introduite, & une ame y étant.

unie s'appercevra infailliblement du mauvais suc que l'estomach fournit au cœur, & elle s'en separera de volonté, souhaitant tout ce qui peut empêcher qu'il n'en vienne plus de ce côté-là, ce qui ne servira pas peu à fortifier le cerveau dans la disposition où il est, de sorte qu'après cela dans tout le cours de la vie cet enfant devenu homme ne concevra jamais de haine pour quoy que ce soit, que les esprits ne prennent la mesme route, & que le corps ne souffre les mêmes changemens que l'on vient de dire: ce que l'expérience confirme, & pourtant comme tout le monde voit, l'ame n'y a point de part.

De plus, si le sang qui circule dans ce corps ne suffit pas pour fournir à tous ces besoins, le nerf de la paire vague dont on a parlé, qui s'implante au cœur n'étant pas si fort ébranlé & moins d'esprits montant au cerveau, il en descendra moins aussi dans le cœur, si bien que ces orifices se retreciront, la chaleur s'affoiblira, & le pouls aussi par consequent, tellement que si une ame se trouve unie à ce corps, estant informée du mauvais état où il est par l'impression que le cerveau recevra, el-

le en aura fans doute une pensée fâcheuse, & ressentira autour du cœur comme des glaçons qui le gélent, & des liens qui le serrent. La même chose arrivera dans toutes les autres pensées de tristesse. L'on n'avertit pas icy que tous ces mouvemens ne dependent que de la disposition des parties du corps, cela est trop clair.

S'il arrive après que cet enfant sera né, que quelque objet ou utile ou nuisible à son corps agisse sur son cerveau, il le fera sans doute ouvrir dans des endroits par où les esprits animaux couleront dans les muscles de la pluspart des parties qui servent aux mouvemens par lesquels le corps est transporté d'un lieu en un autre, ils descendront aussi dans le cœur, pour en élargir les orifices & faire que le sang rentrant plus abondamment fournisse plus grande quantité d'esprits animaux pour estre employez aux actions nécessaires pour s'approcher ou pour s'éloigner de cet objet, & l'ame qui sera dans ce corps voulant être unie à cet objet, ou en être plus séparée, disposera encore mieux les esprits animaux à couler où ils alloient auparavant.

Ce que l'on vient de dire est si vray

que même quand nous souhaitons quelque chose pour la possession de laquelle les mouvemens du corps ne servent de rien, nous ne laissons pas de nous sentir fortement disposez à nous mouvoir, & il faut faire effort pour s'en empêcher.

On n'aura aucune peine maintenant à distinguer dans les passions ce qui se tient du côté de l'âme d'avec ce qui se tient du côté du corps, car on verra clairement que ces pensées confuses que nous avons de joye, d'amour, de haine, de tristesse & de desir, ne font que pousser & incliner l'âme à consentir aux actions auxquelles les mouvemens des esprits ont disposé le corps, lesquels ne laisseroient pas d'arriver, quand même nous n'aurions aucune âme; si bien que nous pouvons assurer que ce qui est de son côté n'est pas la cause des mouvemens qui accompagnent les passions, mais qu'au contraire ce sont les agitations différentes des esprits qui causent ces pensées dans l'âme: en sorte que si l'on ne veut les envisager que du côté du corps on pourra les définir des impressions du cerveau qui se raportent toujours au bien du corps, causées, fortifiées

& entretenues par le mouvement des esprits : & en ce sens on peut les attribuer aux Bêtes.

La joye, par exemple, dans les animaux n'est qu'une impression du cerveau causée par le mouvement des esprits, lorsque leur corps est bien disposé.

La tristesse au contraire est une disposition introduite dans le cerveau par les esprits animaux quand le sang ne passe pas assez abondamment par le cœur.

L'amour est un ébranlement du cerveau par les esprits animaux, à l'occasion d'un suc louable qui vient de l'estomach.

La haine est une impression produite par le mouvement des esprits à l'occasion du mauvais chyle qui se mêle avec le sang.

Le desir enfin n'est qu'une disposition introduite dans le cerveau par l'action des objets qui sont en état de nuire ou d'être utiles aux Bêtes.

Ne peut-on pas dire aussi que l'admiration dans elles n'est autre chose que la disposition qu'un objet rare & extraordinaire produit dans leur cerveau, par le moyen de laquelle

presque tous les esprits sont determinez à couler dans les organes, par où cet objet a agi, & à abandonner de cette façon les autres parties?

Si l'on fait ensuite réflexion que le rire est causé quand les poulmons étant vuides d'air, quelque passion d'amour ou de joye venant à pousser dans le ventricule droit du cœur plus de sang qu'à l'ordinaire, ils'y échauffe davantage, & entrant ensuite dans les poulmons avec beaucoup plus de force & d'abondance, l'air qu'ils contiennent est obligé d'en sortir avec impetuofité, de là vient qu'en passant par le siflet & s'y froissant, il produit un son inarticulé qui fait partie du rire; outre cela la communication qu'il y a entre les muscles du diaphragme, de la poitrine & du visage, fait que le mouvement violent de ces premiers en excite un dans ces derniers, & c'est en cela que consiste l'autre partie du rire.

Je conçois presentement que les singes riront quelquefois quand ils auront de la joye ou de l'amour, &c. ou ce qui est le mesme, quand quelque objet, dont l'impression sera leur,

blable ou unie à celle de leurs passions, agira sur eux : à quoy il est important de faire une grande reflexion, car c'est par cette jonction d'especes dont on a parlé que certains objets, qui semblent n'avoir aucun rapport avec les Bêtes pour leur nuire ou pour leur estre utiles, excitent pourtant dans elles les mesmes mouvemens que ceux qui sont capables de l'un de ces deux effets, d'abord que leurs especes sont liées : ce qu'il faut avoir toujours present à l'esprit dans la suite.

CHAPITRE XXI.

Où l'on donne l'explication de quelques actions surprenantes des animaux.

Personne n'aura plus de sujet de s'étonner de ce que le chien dont on a parlé caresse son maître & se couche doucement à ses pieds en le flattant avec sa queue, d'abord qu'on aura considéré que le pain est un objet qui luy donne du desir, quand

il ne fait que le voir, qui luy donne de l'amour quand il l'a mangé & converty en chyle, & qui luy cause enfin de la jôye quand il est changé en sang : car si après cela l'on fait reflexion que son maistre luy en a donné fort souvent, & qu'ainsi leurs deux especes se sont unies, qu'il l'a outre cela flatté bien de fois : c'est à dire excité dans luy certains mouvemens conformes & proportionnez à tenir son corps dans une bonne disposition, l'on verra que la veuë de son maistre doit faire naistre dans cet animal tous les mouvemens qu'il fait en l'apprôchant, qui ne sont que des suites de desir, d'amour & de jôye.

L'on sera tout-à-fait confirmé dans cette pensée quand on aura pris garde que nous nous sentons poussez à faire les mêmes choses ou d'aprochantes, à l'égard des personnes pour qui nous avons de l'amitié, & qu'il faut quelque fois se faire violence pour s'en empêcher, & neanmoins cela ne part pas des émotions de l'ame, mais seulement de l'impulsion aveugle & du mouvement des esprits animaux, com-

me chacun en peut estre le témoin, pour peu de peine qu'il veuille prendre à se consulter soy-même.

Ensuite il sera facile de concevoir que l'action de certains objets extraordinaires, faisant dans le cerveau des Bestes les mesmes impressions que dans le nôtre, excitera dans elles tous les mouvemens qui accompagnent & qui suivent en de semblables rencontres cette surprise soudaine de l'ame, que nous appellons admiration, si bien que nous verrons pour lors les animaux interdits, sans mouvement, les yeux beaucoup ouverts, & enfin avec les signes qui accompagnent dans nous l'admiration prise comme une pensée.

De là on inferera aisément que les Bêtes s'éloigneront des objets qui leur seront contraires, & qui par consequent leur donneront de la crainte ou leur feront peur, sur tout quand on aura considéré que nous sommes disposez à fuir à la presence des choses dont nous avons peur, & que c'est avec bien de la peine quelquefois que nous nous en empeschons: ce qui demontre que l'on est porté

à la fuite par la disposition présente du corps & nullement par la volonté de l'ame. Car combien y a-t-il de femmes qui ne peuvent souffrir avec fermeté la veüe d'une souris, ou celle d'une épée? cela fait voir toujours que ces mouvemens sont excitez en elles independemment de leur esprit.

Cette verité est encore tres-sensible dans les enfans, qui n'ayant pas assez de force d'esprit pour resister aux impulsions & aux mouvemens des esprits animaux par des volontez contraires, s'y laissent toujours entraîner, tellement que tous les objets qui leur donnent de la crainte, les font fuir, fremir, ou pleurer.

Je ne seray point surpris si un chien me mord lorsque je marche sur sa patte, quand j'auray fait reflexion que bien de gens levent la main & donnent un soufflet, ou quelque coup semblable à ceux qui les ont frappez, & que je prendray garde qu'elles font cela sans y penser, par une impulsion nécessaire, sans connoissance & sans determination de la volonté, ce qui fait que ces actions ne sont pas criminelles.

Si l'on vouloit arrester tant soit peu sa pensée sur la diversité des mouvemens que les passions excitent dans nous, sur leur opiniâtreté, & sur la peine que nostre esprit a de s'y opposer, il seroit aisé de comprendre que ces agitations doivent estre plus grandes, plus composées & plus diverses dans les Bestes, qui n'ont aucune ame pour les faire cesser par des volontez opposées, & en s'appliquant à des objets differens.

L'on pourroit ensuite concevoir sans peine que le grand amour qu'un chien peut avoir pour son maître le disposera fortement à ne point s'en écarter, par la facilité que les esprits animaux auront à couler dans les muscles qui fervent à l'arrester auprès de luy, à cause que les pores qui leur donnent ce passage seront ouverts extraordinairement, & les conduits fort grands & bien frayez. Ajoûtez à cela, que la glande pineale à force d'avoir esté souvent tournée vers ces traces, s'y panschera d'elle même, & n'en pourra estre retirée qu'avec peine, ce qui fera que les esprits animaux qui viendront de nouveau du cœur seront determinez à prendre la mesme route.

que ceux qui étoient déjà dans le cerveau ; tellement que l'action du suc acide de l'estomach ne sera pas suffisante pour obliger les esprits à prendre un mouvement différent ; & en cela on trouvera la raison pour laquelle un chien pourra se laisser mourir de faim sur le corps de son maître tué.

Les singes aiment beaucoup les figues, & l'on raporte d'un qu'il avoit beaucoup d'amour pour une personne qui luy en donnoit souvent, mais cét homme lui en ayant présenté un jour qui estoient gastées le singe en mangea deux ou trois, & ensuite se retira, concevant autant d'aversion pour luy qu'il avoit eu auparavant d'amour (prenant ces termes, aimoit, amour, aversion, &c. dans le sens que nous leur avons donné) c'est à dire que comme auparavant il s'aprochoit facilement de cette personne, qu'il y demeuroit de même, & faisoit en la voyant certains petits mouvemens qui dans nous sont des signes naturels de nostre affection, il fit ensuite tout le contraire.

Pour trouver la raison de toutes ces actions, nous n'avons qu'à prendre garde que l'amour de ce singe envers

cet homme ne provenoit que des figues qu'il lui donnoit, ce qui avoit fait que les especes de cette personne & celles de ce fruit s'estoient unies: car ils s'ensuit de là, que si l'on suppose qu'il lui en ait présenté de gâtées, que ces animaux haïssent naturellement, nous verrons que la mesme raison qui l'avoit fait aimer, aura changé cet amour en haine, & nous cesserons d'attribuer ces effets à quelque connoissance.

L'on est pleinement convaincu de ce que je viens de dire, quand on considere qu'encore que les mouvemens qui nous donnent la perception de certains objets, soient joints à ceux qui causent certaines passions, ils peuvent néanmoins en être separez par un seul acte contraire, & à plus forte raison par plusieurs: ainsi nous voyons que si les personnes qui aiment certaines viandes, tellement que leur veuë soit jointe avec le desir d'en manger, & la faveur qu'elles excitent avec la passion de la joye, si ces gens-là, dis-je, trouvent par hazard quelque chose de fort sale parmy, leur surprise est si grande & elle change si fort la disposition de leur ceryeau, qu'au lieu qu'aupara-

vant l'impression que faisoit la veuë ou le souvenir de cét aliment dispo-
 soit les esprits animaux aux mouve-
 mens qui excitent le desir, après cette
 rencontre elle ne produira que les
 mouvemens qui causent l'aversion.
 C'est à dire qu'autrefois l'œconomie
 du cerveau étoit telle que l'action de
 cet objet faisoit couler les esprits ani-
 maux dans les nerfs qui conduisent au
 cœur & aux autres parties où ils vont
 durant la passion du desir, mais ensui-
 te cette viande ayant agy conjointe-
 ment avec ce qui s'y est trouvé de mê-
 lé, & cette dernière chose faisant dans
 le cerveau une impression qui conduit
 les esprits animaux dans les parties ne-
 cessaires, pour exciter les mouvemens
 qui sont joints avec l'aversion, il faud-
 ra dans la suite que la personne à qui
 cela est arrivé ait de l'aversion pour
 cette viande : que l'on applique ceci au
 singe, & l'on sera persuadé de ce que
 j'ay avancé à son occasion.

L'on passe sous silence l'explication
 d'une infinité d'actions approchantes
 de celle-cy, parce que ce détail traî-
 neroit en une longueur ennuyeuse, &
 quiconque tâchera de démêler exacte-
 ment dans les passions ce qui se tient

du costé de l'ame d'avec ce qui appartient au corps, il n'aura nulle peine à concevoir la plus-part des choses les plus surprenantes que font les bêtes, car il connoitra que ce n'est pas la volonté de fuir qui est cause que nous fuyons dans la peur, puisque nous nous sentons souvent pousséz à la fuite malgré nous.

21. Nous verrons facilement la raison pour laquelle un chien que l'on bat crie si fort, sans qu'il soit besoin qu'il sente de la douleur, c'est à dire qu'il ait une pensée affligeante à l'occasion des coups qu'on luy donne, si nous prenons garde qu'il nous est tres-difficile de ressentir une douleur violente sans pousser quelques grands cris, qui ne sont point causez par cette pensée de douleur, mais au contraire par la disposition qu'un mal de dents, par exemple introduit dans le cerveau. Car ceux qui ont le moins de force d'esprit, c'est à dire ceux qui sont le moins opposez aux cours des esprits animaux par des volontez contraires, ne manquent jamais de se lamenter dans de semblables rencontres.

 CHAPITRE XXII.

De la sagacité des Animaux.

SI nous passons maintenant à l'explication de ce qu'on appelle la sagacité des animaux, elle ne nous semblera plus si obscure, & les démarches que nous venons de faire nous conduiront infailliblement à la découverte de ce qu'il y a de plus difficile en cela.

Un cheval que l'on pique des deux éperons, & qui court à toute bride, se trouvant sur le bord d'un precipice s'arreste tout court, -sans qu'il soit possible de le faire avancer. Assûrément, dira t-on, cette suspension ne part pas de la machine seule, dont les ressorts estant une fois debandez, ils doivent toujourns aller en avant.

Ne pourrois-je pas demander à mon tour, qui est-ce qui determine l'ame de ce cheval à s'arrêter ainsi? est-ce qu'elle mesure par sa pensée la profondeur de ce precipice, & qu'el-

le est assurée de se bleſer en avançant encore un pas ? je crois qu'on ſera fort embarrasſé pour expliquer cela en ſuivant d'autres principes que les noſtres, ſuivant lesquelſ nous allons tâcher de les développer.

Si l'on ſe reſſouvient de ce que j'ay dit plus haut, que l'ouvrier de ce cheval eſt le meſme que celui de tous les autres corps contre leſquelſ il peut eſtre porté, & qu'une des veuës que ce divin artiſan a eueſ en le faiſant, a eſté que les impreſſions que les differens objets feroient ſur luy ſe rapportaſſent à ſa conſervation, on n'aura nulle peine à concevoir que l'action par laquelle les corps qui ſont au bas de ce precipice agiſſent ſur les yeux de ce cheval, font ouvrir ſon cerveau aux endroits qui permettent aux eſprits animaux de deſcendre dans les muſcles propres pour l'arreſter. Mais repondra quelqu'un, ces corps faiſant la meſme impreſſion que ſ'ils n'eſtoient qu'à quatre pas, la diſtance où ils ſont ne doit point faire arreſter ce cheval ſur le bord de ce precipice. Cette reſponſe ſuppoſe faux : car ſi elle eſtoit bonne nous n'apercevriens pas la pro-

fondeur du précipice & la distance des objets qui sont au bas : de sorte qu'il est assuré que leur maniere d'agir est en quelque façon différente, car les rayons qui en sont réfléchis viennent avec une autre disposition dans les yeux, qui de leur costé changent de figure & s'aplatissent dans ces occasions, si bien que toutes ces choses causent nécessairement dans le cerveau des mouvemens, qui obligent les esprits animaux à couler dans les muscles pour les gonfler d'une maniere propre à arrester cet animal; & comme de mille dispositions diverses que son cerveau pouvoit avoir, il n'en est aucune qui soit plus avantageuse & plus conforme à son entretien que celle que je viens de marquer, elle doit s'y trouver, & l'action des objets qui seront aussi éloignés & dans une semblable situation à son égard, doivent produire les effets que l'on vient de dire.

L'on croit que personne ne s'avisera de demander pourquoy cette machine n'est pas toujours meüe en ligne droite, qui est la plus simple, & pourquoy elle s'en détourne si souvent, &c. si l'on sçait que suivant

les divers muscles qui sont gonflés, & suivant qu'ils le sont différemment, les mouvemens des Bêtes doivent être ou droits ou détournés, si bien que cette action des muscles dépendant du cours des esprits animaux, & celuy-cy quelquefois, ou de leur différence, ou de celle des traces qui sont dans le cerveau, ou bien de l'action des objets du dehors, leurs mouvemens par conséquent doivent estre variés d'une infinité de manieres parce que les causes dont ils dependent peuvent varier en autant de façons: en un mot ces détours se font dans les Bêtes de la mesme maniere que dans nous, à la détermination prés.

On raporte comme une raison tres-forte de l'existence de l'ame des Bêtes, qu'un renard ayant été blessé dangereusement par des chasseurs, contrefit le mort pour les détourner par cette feinte du dessein où ils étoient d'achever de le tuer, cela luy reiussit, car le croyant mort on le fit emporter par un valet; mais le fin renard qui n'étoit qu'un mort volontaire ressuscite par le chemin, & voulant tirer vengeance de l'outrage qu'il avoit receu, il mordit cruellement celuy qui le portoit.

De bonne foy cet animal se laissa trop emporter à la colere dans cette occasion, car après avoir si bien reüssi jusques là, il devoit attendre d'être arrivé au lieu où l'on le portoit, pour s'enfuir ensuite dès qu'il eût été mis en liberté.

Est-il rien de si naturel que de s'évanoüir quand on reçoit un coup de fusil ou d'épée, ou même par la seule peur que l'on a de ces sortes de choses. Un renard reçoit une grande blessure, & la perte de sang qu'il fait, luy cause une deffillance de cœur, & de la vient qu'il passe pour mort; car apparemment cet animal n'a pas plus d'empire sur le mouvement de son sang & de ses esprits que nous, de qui il ne depend point de suspendre la palpitation du cœur, ou le battement des arteres, nous ne pouvons pas même pâlir, ou rougir par la seule volonté de le faire: si bien que si ce renard n'avoit pas eu une veritable deffillance, on auroit facilement reconnu sa feinte, par les signes de vie qu'il n'eût pas pû s'empêcher de donner.

Ensuite le mouvement & les secousses qu'il receut, ou mesme la chaleur que luy communiqua le valet qui le portoit, la firent revenir, & la douleur

que sa playe luy cauſoit , jointe à l'impreſſion que l'odeur de la chair qu'il touchoit faiſoit ſur ſon cerveau. obligerent les eſprits animaux à couler dans les muſcles des machoires, & à faire mordre le valet qui en eſtoit chargé.

On raconte un grand nombre de fineſſes dont les lievres ſe ſervent pour ſe dérober à la poursuite des chiens qui les preſſent de près, quand par exemple, un de ces animaux qui eſt hors d'haleine, & qui ſe voit ſur le point d'être pris, paſſe par bonheur près du gîte de quelqu'autre qui dort, il ne manque point de l'éveiller en paſſant, ſi bien que ce dernier eſtant épouvanté ſe met à fuir, & le premier prend ſa place, donnant par ce moyen le change aux chiens, qui n'en reconnoiſſent pas la différence, & continuent de poursuivre le dernier, laiſſant le premier en repos.

Il eſt aiſé de voir que ce lievre, qui à force de courir eſt tout eſſoufflé, ne s'aproche du gîte d'un autre près duquel il paſſe, que parce que la veuë de ce dernier, ou les petits corps qui s'en ſéparent continuellement l'obligent à s'en aprocher, comme il eſt

tres-naturel aux animaux de même espèce, le bruit qu'il fait parmy les brossailles éveille celuy qui dormoit ; ensuite l'aboyement des chiens qui ne sont pas loin, leur veüe ou leur odeur le determinent à prendre la fuite ; & le premier qui ne peut plus courir & qui se trouve epuisé d'esprits animaux est porté par l'impresion de ce gîte, & par celle des petits corps qui sont exhalez du lievre qui dormoit, à prendre cette place, & à s'y coucher piûtôt qu'à quelque pas plus loin, où sa lassitude l'auroit contraint de le faire, il ne faut pas être beaucoup éclairé pour pratiquer toutes ces choses.

Le chat aussi dont on a parlé va à la chasse des souris quand il n'a nullement besoin de manger, parce que les esprits animaux qui se forment des alimens lors que la digestion commence à se faire, & le suc acide qui ébranle le nerf de l'estomach, le determinent à ces mouvemens, ausquels je pense qu'il est plus fortement porté quand il a besoin de manger.

Il se poste ensuite dans le lieu le plus sombre de la chambre, parce y a plus grand nombre de petits cor-

puscules qui s'exhalent continuellement des fouris : car la lumière n'y estant pas si grande, ni la chaleur, par consequent ils n'ont pas eité si fort dissipéz.

Lors que la fouris ne s'est pas beaucoup écartée du lieu de sa retraite, le chat ne bouge point de sa place, parce que l'impression qu'elle fait sur luy n'est pas encore assez considerable pour le faire mouvoir, mais si elle s'en aproche un peu en s'écartant de son trou, les écoulemens qui en sortent devenant plus forts, leur action sur le chat est plus forte aussi, & suffit pour l'obliger à courir sur la fouris.

De mesme le chien ne saute pas d'un plein saut sur la table, parce que les petites parties qui se separent continuellement de la viande se répandant tout autour, & n'ayant pas assez de force pour pousser le chien à un si grand mouvement qu'il le faudroit pour monter tout d'un coup sur la table, ils en ont assez neanmoins pour le determiner à se mouvoir vers la viande; la chaise qui est à costé cause un ébranlement dans ses yeux par les rayons de lumière qui

en reflechiſſent, & dans ſes narines par ces petits corps qu'elle renvoye vers luy, qui l'oblige à monter deſſus, & de là ſur la table. Mais pourquoy, dira-t-on, ſ'il n'y avoit point de chair ſe tourneroit-il tout autour pour en chercher une? c'eſt parce que l'odeur de la viande qui ſe repand également par tout, le pouſſe & le traîne pour ainſi dire, tout à l'entour, & l'impreſſion que la veüe & l'odeur de la viande font dans ſon cerveau continuant touſjours ouvrent davantage ſes pores par leſquels, comme il paſſe un plus grand nombre d'eſprits animaux, ils ont enfin aſſez de force pour le faire ſauter d'un plein ſaut ſur la table.

Le mulet dont on a raporté l'hiſtoire ou la fable, ſe couche le lendemain dans la riviere, parce que l'action de la froideur de l'eau & celle des rayons qu'elle reflechit ſont unies avec le cours que les eſprits animaux ont pris quand il a bronché dedans la premiere fois; & comme cette chute Juy a aporté du ſoulagement, il eſt à preſumer que le lendemain l'impreſſion que l'eau fit ſur luy lors qu'il y entra, obligea les eſprits animaux à couler de la meſme maniere & vers

les mesmes parties que le jour precedent, car cette sorte de mouvement & de posture dans l'eau luy ayant esté utile, luy donna de l'amour pōur tout ce qui l'avoit causée, ce qui fut cause qu'il continua de se la procurer.

Au contraire quand on l'eut chargé de laine, le poids de son fardeau augmenta d'abord qu'il se fut couché dans la riviere, si bien que cela luy estant nuisible, il conceut de la haine pour le mouvement qu'il faisoit dans cette occasion, & son cerveau fut fortement disposé à faire couler les esprits animaux d'un autre costé, & à effacer peu à peu les premieres traces, c'est à dire, à la veüe & à l'attouchement de l'eau pousser les esprits animaux dans les muscles propres pour avancer, & non pour se coucher dedans comme auparavant; ce qu'en effet il cessa de faire après deux ou trois fois, parce que les esprits animaux prirent insensiblement des routes differentes.

Si l'on a bien conceu l'exemple que j'ay aporté de ce qui arrivoit à ceux qui trouvoient quelque chose de fort sale dans une viande qu'ils aimoient beaucoup (de ce qui leur arrivoit

dis-je , à l'égard du seul corps) & ce que j'ay dit outre cela des passions & de la jonction des especes , on donnera sans peine dans ma pensée touchant ce que je dis du mulet , mais il est besoin d'avoir ces choses presentes à l'Esprit & de les envisager toutes à la fois.

Le conte de l'Elephant n'est guere plus difficile , car il ne va chez le chaudronnier , quand on luy donne un chaudron , que parce qu'on l'y a mené plusieurs fois ; de sorte que les traces que le chaudron a laissées dans son cerveau , se sont unies avec le cours que prenoient les esprits animaux en coulant dans les parties qui servent aux mouvemens nécessaires pour aller chez cét artisan , c'est à dire (pour expliquer derechef ma pensée) que la veüe , l'odeur & l'attouchement du chaudron ont fait couler les esprits animaux par certains pores du cerveau , par lesquels ceux qui devoient servir pour faire mouvoir cét Elephant vers le chaudronnier (car je suppose qu'on l'y menoit en mesme temps) ont aussi passé les trouvant déjà ouverts , tellement qu'ils ont continué de produire les

traces du chaudron jufques dans les muscles neceffaires pour le mouvoir vers le lieu où l'on le conduifoit. Ajouftez à cela qu'on a peut-eftre dit quelques paroles en mefme temps qui exprimoient la volonté de fon maître, defquelles l'impreffion s'eft unie avec les traces precedentes, & de là vient qu'il ne faut pas s'étonner, fi quand on luy prefente un chaudron, & que l'on dit les mefmes paroles, il le porte au chaudronnier, puis que les pores qui font ouverts par les impreffions que toutes ces chofes font dans le cerveau conduifent les efprits animaux aux endroits qu'il faut pour cét effet.

Le chaudron eftant raccommodé, l'Elephant revient, ce qui ne furprendra perfonne quand on aura pris garde que la premiere fois qu'on l'a mené chez cét ouvrier, on l'a obligé de revenir: ainfi il s'en retourne par la mefme raifon qu'il y eft allé.

Enfuite fon maître met de l'eau dans le chaudron, qui eftant encore percé, coule: après quoy l'Elephant ayant esté battu & renvoyé au Chaudronnier; à fon retour il va puiser de l'eau qu'il met dans le chaudron,

& voyant qu'il ne coule plus, il s'en revient : cette dernière circonstance peut estre arrivée par une infinité de causes, ou parce qu'il avoit soif, ou parce que ne passant pas bien loin de l'eau, l'odeur & la veuë de cette liqueur le determinerent dans cette conjoncture à s'en aprocher, &c. puis il en met dans le chaudron, ce qu'il avoit fait peut-estre mille fois, il verse ensuite cette eau, parce que son maître ayant fait la même chose, ces deux dernières traces se sont unies ensemble, si bien que la veuë de cette dernière eau l'oblige de faire la même chose que son maître avoit faite avec la première.

On avoit accoûtumé dans une maison de mettre de la viande dans une armoire, à la ferrure de laquelle on laissoit souvent la clef après l'avoir fermée, deux chats qu'on nourrissoit là dedans ne manquoient pas quelque temps après de venir ouvrir cette armoire, en s'attachant l'un au dessus & l'autre au dessous de la clef, & la faisant ainsi tourner ; cela fait ils ne s'amusoient pas à prendre la viande qu'ils cherchoient, mais ils se cachoient d'abord sous cette même armoire pour

épier si quelqu'un les avoit aperceus ; ils revenoient dans quelque temps ; & voyant avec la patte si l'armoire étoit ouverte, ils montoient dedans au cas qu'elle le fût, & prenoient la viande ; que si l'on avoit fermé à deux tours, ils s'attachoient encore à la clef l'un au dessus & l'autre au dessous, & la faisant tourner une seconde fois ils achevoient d'ouvrir, & s'alloient ensuite cacher dans le même endroit qu'auparavant, où après avoir demeuré plus long-temps, ils revenoient, ouvroient l'armoire & mangeoient ce qui estoit-dedans.

Si l'on vouloit obliger un Peripatéticien d'expliquer ces choses par le moyen d'une ame, sans raisonnement, sans deliberation & sans liberté, il est evident qu'il n'en viendrait jamais à bout, & l'on a sujet d'estre estonné d'oüir rapporter ces exemples comme des demonstrations de l'existence d'une ame dans les Bestes, quand on fait reflexion qu'il est incomparablement plus difficile d'en rendre raison dans leur sentiment : cela ne provient que de ce qu'on se contente de pouvoir dire en general c'est l'ame sans jamais descendre dans le particulier, & sans

examiner de quelle maniere cette ame fait tant de choses.

L'on peut donc dire que l'odeur de cette viande se répandant par toute la chambre & plus loin encore, fait mouvoir les chats vers le lieu où elle est : & comme cette odeur est plus forte près l'armoire qu'ailleurs, elle les oblige à grimper le long de l'armoire, où ils trouvent la clef à leur passage, & s'y attachant l'un au dessus, l'autre au dessous, parce qu'ils ne peuvent pas s'arrêter tous deux au mesme lieu, il est facile de voir que cette situation des chats fait tourner la clef & ouvrir la porte, le mouvement de la clef en les secouant les épouvante (ce mot pris seulement pour ce qui arrive dans le corps) c'est à dire les fait fuir, & se cacher sous l'armoire plustost qu'autre part, parce que l'odeur de la viande qui y est plus forte les y oblige, la mesme odeur agissant toujours les fait aprocher de rechef du garde-manger qu'ils essayent d'ouvrir.

Mais pourquoy, dira-t-on, ne sautent-ils pas cette fois là contre la clef ? c'est parce que les traces qu'elle a laissées dans leur cerveau quand ils l'ont.

faite tourner, & qui les ont fait fuir, sont encore fort fraiches, & cette veüe les determineroit plüstôt à s'en éloigner qu'à s'en aprocher, mais les corpuscules qui se separent de la viande les retiennent, & ayant insensiblement plus de force que l'action de la clef, les obligent à mouvoir une patte avec laquelle ils ouvrent tout-à-fait l'armoire : cette ouverture donnant passage à une plus grande quantité de petites parties qui s'exhalent de la viande, & en mesme temps les rayons qui commencent à tomber dessus se reflechissant sur les yeux des chats, ils sont poussez par toutes ces causes à sauter dans l'armoire & à prendre la viande.

Que s'il arrive qu'en aprochant la patte de la porte, ils ne la puissent pas ouvrir, à cause qu'elle est fermée à deux tours, pour lors l'odeur de la viande continuant d'agir sur leur cerveau devient touÿours plus forte, & les oblige enfin malgré l'impression contraire que la veüe de la clef fait sur eux, à aprocher d'avantage de la viande en s'élançant vers la clef; à laquelle se prenant, ils luy font faire un second tour qui les épouvante plus qu'à la premie-

re fois, parce que les vestiges de leur première peur ne sont pas entièrement effacez, & cela les determine à demeurer cachez plus long-temps, ils reviennent ensuite & prennent la viande comme on a dit auparavant.

Quoyque je ne pense pas qu'on puisse rapporter aucune suite d'actions qui paroisse plus difficile & qui semble davantage exiger une ame connoissante que les précédentes, on voit néanmoins qu'on les explique sans beaucoup de peine, & en ne supposant que des choses qui sont d'ailleurs très-certaines.

CHAPITRE XXIII.

Des connoissances qui nous manquent sur cette matiere.

Q Uoy que tout ce que l'on a avancé jusques icy soit fort clair & assez proportionné à toute sorte d'esprits, toutefois si l'on veut considerer que nous avons fort peu de connoissance des choses qu'il faudroit sçavoir

voir necessairement pour donner des raisons sans replique de toutes les actions que nous avons tâché d'expliquer, on tombera facilement d'accord que quand même ce que nous avons dit, ne paroîtroit pas evident, ce ne seroit pas une preuve de la fausseté de cette doctrine, mais seulement du peu d'étendue de nos connoissances : car personne ne doute que pour developper parfaitement les causes de tout ce que font les Elephans, par exemple, il ne falût connoître exactement toutes les parties qui les composent ; leurs arrangemens, leurs dispositions, leurs rapports, soit entre elles, soit aux corps estrangers dont pourtant on n'est encore guere instruit.

Il seroit besoin outre cela de sçavoir la maniere avec laquelle on a dressé ceux dont on a raporté des exemples, & avoir examiné en détailles impressions differentes que pouvoient faire sur eux les moyens dont on s'est servy pour les instruire, la liaison que les traces qu'ils gravoient dans leur cerveau avoient ensemble, la relation de ces especes à divers objets & à diverses parties du

corps ; en un mot, il faudroit avoir pénétré entièrement dans l'artifice infini de ces machines admirables, pour pouvoir expliquer tout ce qui leur arrive aussi clairement que le souhaitent certaines personnes dont le genie est assez remarquable : car elles crient ou s'effarouchent d'abord qu'on leur parle de fibre, d'esprits animaux, de traces, de nerfs, d'arteres, &c. & ils veulent que sans le ministère de toutes ces choses on leur explique tout ce que font les animaux : mais cette prétension est aussi injuste, que celle d'un homme qui souhaiteroit qu'on luy fit concevoir de quelle façon une montre marque les heures, sans parler ni de roues, ni de ressorts, ni de balancier, ni enfin d'aucune des parties qui la composent.

Et comme il seroit tres difficile de dire pourquoy cette montre va tantôt plus & tantôt moins vite, pourquoy elle s'arreste quelque-fois, & d'autres elle ne garde aucune mesure dans ses mouvemens, si l'on ne sçavoit l'impression que la secheresse ou l'humidité de l'air, sa chaleur ou sa froideur peuvent faire sur cette machine, ou si on la démontant on ne pouvoit pas dé-

couvrir le défaut de la partie qui cause ce dereglement: ainsi on ne devroit pas s'estonner quand même nous demeurerions sans réponse à l'égard de quelque action des Bêtes, puisque tout le monde avoie que nous sçavons tres-peu le raport particulier que les corps extérieurs ont avec elles, car quand on supposeroit que nous connoissons assez ce que c'est que du pain, de l'air, de l'eau, &c. cela ne suffiroit pas, & il faudroit encore avoir découvert de qu'elle façon toutes ces choses peuvent agir sur leur cerveau, de quelle maniere elles se mêlent avec le sang, la figure, le mouvement, la quantité & la grosseur des esprits animaux qui en sont formez, en quel temps & dans quelles circonstances toutes ces choses sont propres ou nuisibles à l'entretien de leur vie, il faudroit sçavoir au vray la difference insensible qui se trouve entre les fibres de leur cerveau, la maniere dont les vestiges des objets s'y impriment, celle dont ils s'y conservent, l'ordre des fibres entre elles, l'origine, la distribution, la liaison & la sympathie des nerfs, &c. car quoy que nous voyons la difference grossiere & sensible qu'il y a entre un singe & un

elephant, nous ignorons pourtant la plus essentielle & la plus utile à nostre sujet ſçavoir cette diverſité imperceptible des plus petites parties de leurs corps.

Et tout ainſi qu'on ne doute point que la difference qui ſe trouve entre les hommes ne depende entierement de celle qui eſt dans leur cerveau ou dans leurs autres parties, quoyque les yeux n'ayent pas aſſez de pénétration pour nous y faire remarquer quelque diverſité: de même ſommes-nous obligez d'avoüer que ce qui met le plus de difference entre les animaux, & qui eſt la cauſe principale de la plus-part de leurs actions, eſt inſenſible, ſi bien que perſonne ne doit trouver eſtrange qu'on ne la luy faſſe pas voir auſſi clairement comme quand nous diſons que deux & deux ſont quatre.

C H A P I T R E XXIV.

Explication & refutation du sentiment des Peripateticiens sur ce sujet.

UN Ne chose qui est encore bien surprenante dans ces gens qui exigent qu'on leur explique si évidemment toutes choses, est qu'ils se payent ordinairement des mots qu'ils n'entendent point, de certaines façons de parler obscures, & de distinctions hors d'œuvre.

Si dans la matiere que nous traitons on les oblige à rendre raison d'une des actions dont on a parlé, de celle du chien, par exemple, ils diront que cette Bête fait toutes ces choses parce qu'elle a une ame qui voit & qui connoit la viande tout de même que nous. Mais qu'est-ce que c'est que cette perception? comment se fait-elle? Les especes, repondra-t-on, que la viande envoie entrent dans ses yeux, & là avec la puissance visive, elles qui ne sont que des images im-

presses servent à former l'image expresse de la viande. Mais quoy ces espèces impresses & intentionnelles sont-ce de petites images & de portraits en mignature, qui vont rapporter à l'âme ce qu'est leur original? ou plutôt sont-ce des miroirs extraordinairement délicats & subtils qui penetrent les humeurs des yeux, & dans lesquels l'âme est avertie par la puissance visive, de regarder & de voir l'objet? ou n'est-ce point cette puissance visive qui tient lieu de miroir, & ces espèces de représentations? mais pourtant cette espèce expresse, ou cette image formelle par laquelle nous sommes faits formellement voyans, que sera-ce? Toute l'école dira que c'est l'acte que l'âme produit, la vision formelle, une action vitale & immanante, en un mot le tableau vivant de la viande, car l'espèce intentionnelle n'en est que la peinture morte. Mais comment cela se fait-il? l'âme ressuscite-t-elle? cette peinture morte l'anime-t-elle en s'unissant à elle? Nullement dira-t-on, l'âme sur ce premier portrait inanimé en tire un second avec beaucoup plus de finesse: mais où est la toile? où sont

les couleurs & les pinceaux ? la toile, dira-t-on, est la retine ou le crystalin, les couleurs sont les esprits animaux, & le pinceau est la puissance vivive par le moyen de laquelle l'ame forme la vision de l'objet qui est son portrait vivant : mais qu'est-ce que cette vision ? voilà une belle demande, répondra quelqu'un, un ignorant ne la feroit pas, c'est un accident tiré de la puissance de l'ame, de son fonds, de son crû, de sa capacité, en un mot d'elle même.

Il est vray qu'on est bien ignorant quand on ne sçait pas ces choses, neanmoins l'ame se diminuë-t-elle à mesure qu'elle a un plus grand nombre de connoissances ? & quelques unes de ses parties sont-elles changées & metamorphosées en visions ? Je sçay que l'on me repartira que non, & qu'il faut être comme Aristote, le genie de la nature, pour dire & pour comprendre que cette espece expresse n'est formée d'aucune des parties de cette ame, quoy que divisible & materielle, qu'elle n'est pas pourtant faite de rien, mais qu'elle est tirée de la puissance de l'ame comme d'un sujet qui estoit déjà & qu'elle le presupposoit.

Sincèrement il faut avoir une grande pénétration pour concevoir ces choses : mais enfin qui est-ce qui forme ces espèces impresses, que la viande envoie incessamment ? il n'y a rien de plus facile, dira-t-on, ce sont de petits accidens que les objets produisent continuellement, & qu'ils envoient à la ronde pour se faire voir à tous les yeux qui sont ouverts : Mais de quoy sont faits ces accidens dont le nombre est infini ? L'on me répondra sans doute que c'est de la matière par une véritable éducation, sans que pourtant elle se diminue, car sa fécondité est inépuisable, & sa puissance, disent-ils, est infinie syncategorematicquement. Que de lumière reçoit un esprit de ces beaux mots & de ces explications claires & nettes ! Mais en dernier lieu l'âme d'un chien quand il naît comment est-elle formée ? car la matière du vaste sein de laquelle on la tire est insensible, & cette âme est sensible, or comment se peut-il que de rien quelque chose soit faite naturellement, & qu'une matière qui n'est pas sensible donne la naissance & l'être à quelque chose de sensible, qu'outre cela rien de

cette matiere n'entre dans la composition de cette ame, c'est à dire, que toute son entité existe & soit de nouveau sans qu'elle ait esté faite de quelque chose qui fût auparavant, car la matiere dont elle est tirée ne fournit rien de soy-mesme pour la former, leur nature est tout-à-fait différente, puisque celle-cy ne connoit point, & que celle-la connoit, & quoy que cette ame soit appelée materielle, ce n'est pourtant pas de la mesme façon qu'on nomme une statuë de marbre *marmorea*, parce qu'en effet elle est faite de marbre, mais simplement, dit-on, parce que la matiere la reçoit dans soy, la soutient & l'aide à subsister, ou plutôt parce qu'elles s'entraident & se soutiennent mutuellement, cependant cet amour, cet apuy, cette liaison n'empêchent pas que cette ame ne soit à la verité de rien, c'est à dire (comme tout le monde l'entend) que cette ame a été faite de nouveau, sans que rien de ce qui étoit auparavant ait été employé pour la former, & ait cessé d'estre ce qu'il estoit pour devenir cette ame.

Assûrement ce que l'on vient de dire

doit effrayer un esprit dont la lumie-
 re n'est pas entierement esteinte par
 le nombre de ses erreurs: car quel en-
 tendement peut concevoir qu'un estre
 créé puisse faire quelque chose de rien,
 & que ce qui n'a point de pensée, ni
 n'en scauroit avoir, la puisse donner?
 que cette distance infinie qui est en-
 tre le neant & l'estre, comme parle
 Saint Thomas, ou plutôt que cette
 disposition inconcevable puisse estre
 égalée par une puissance finie & qui
 n'a rien de soy? comment est-ce que
 les insectes, qui se forment de la pour-
 riture, peuvent avoir une ame qui
 doit estre produite non seulement de
 rien, mais aussi par quelque chose qui
 ne connoit pas & qui en doit estre la
 cause principale dans leur langage,
 comme les esprits seminaux des hom-
 mes, ou des autres Bestes, qui sont
 insensibles, ou comme j'ay leu dans
 quelques uns, un insecte vague * &
 indeterminé, qui n'existe qu'en idée
 & dans le reste de celuy qui le dit? il
 faut en ce cas là que quelque chose
 donne ce qu'elle n'a pas, que les esprits
 seminaux, le soleil, ou cette grenouil-

* *Rana vaga.*

le en l'air & ideale donnent la faculté de connoître qu'ils n'ont point, & qu'ainsi non seulement quelque substance soit faite de rien, mais encore par le rien ou par soy-même, & qu'une cause donne ce qu'elle n'a pas : si l'on admet cela, toutes les raisons de l'existence de Dieu sont vaines, car la matiere aura esté faite de rien, & par le rien ou par soy-même, nos ames aussi, & ainsi de tout le reste.

Ces consequences sont terribles, & des suites de cette nature devroient épouvanter ceux qui en soutiennent les principes, & les retirer de la lethargie & de l'assoupissement où les préjugés ont jetté leur raison.

· Tout ce qui a esté avancé, dira-t-on, seroit veritable, si l'on soutenoit le sentiment d'Epicure, qui croit que la matiere premiere n'est autre chose que des atomes indivisibles d'un nombre indefini de toute sorte de figures, ou celuy de Descartes, qui ayant voulu faire une physique geometrique, a crû que la matiere ne consistoit que dans la longueur & la profondeur; mais dans le sentiment qui est generalement receu de tout le monde, soutenu par tant de grands hommes, ap-

puyé par l'autorité de tant de ſçavans dans tous les ſiecles, & enſigné par Ariſtote, dont le nom ſeul vaut mieux qu'une demonſtration, & dont une ſeule penſée eſt preferable à toute l'élegante ſubtilité de Gaſſendi & aux reveries bien ſuivies & bien imaginées de Deſcartes :

*Car cet auteur fait tout, & ſans
notre Ariſtote,*

*La raiſon ne voit goutte & le bon
ſens rædotte.*

Dans cette opinion, diſ je, il n'en va pas ainſi, puis que la matiere premiere n'eſt qu'une puiſſance toute pure, ſans aucun acte quel qu'il ſoit.

Car comme il y a un acte tout pur, & un eſtre qui n'a nul vuide & nulle capacité, ſçavoir Dieu, il eſt raiſonnable qu'il y ait un être tout vuide & depouillé de toute ſorte de perfections, ſçavoir une pure puiſſance, qui n'eſt, comme dit le Philoſophe, ni quiddité, ni qualité, ni quantité, qui n'ait pas meſme l'exiſtence, mais qui ſoit capable de recevoir toutes ces choſes, & de faire un compoſé par ſoy & non par accident avec les formes qu'on en tirera par éducation, lesquelles ſont des ſub-

stances incomplettes, tirées de la puissance de la matiere, soutenues par elle, & destinées de la nature à faire un composé substantiel avec elle; tellement qu'après avoir supposé toutes ces choses, il n'est pas difficile de répondre à tout ce qu'on a objecté, en disant que l'ame des Bêtes suppose toujours un sujet qui la reçoive & qui la soutienne, ce qui fait qu'elle n'est pas créée, & il faut avoir l'esprit bien bouché pour n'admirer pas la profondeur & la subtilité de cette doctrine.

De bonne foy il faut avouer que cette profondeur est si grande, que l'esprit n'y peut penetrer, & que la raison quelque éclairée qu'elle soit, n'en sçauroit dissiper les tenebres; car cet amas confus de mots vuides de sens & de signification ne reveille aucune idée dans l'esprit, & ne luy fait rien concevoir: outre cela les difficultez qui ont esté proposées subsistent dans toute leur force, & on auroit lieu de pousser ces choses bien plus loin, puisque cette matiere, qui n'est à proprement parler, ni quoy, ni qu'est-ce, qui est sans exister, ou plustost qui est & n'est pas

en même temps, ne peut estre établie par aucune raison, & de quelque côté qu'on la presse, on peut toujours la combattre avec succès; mais la pensée qu'on a, que ce seroit un temps mal employé, en ôte l'envie: car ces choses se détruisent assez d'elles mesmes; & les honnestes gens d'entre ceux qui sont obligez par des raisons particulieres à les ioustenir, avoient de bonne foy qu'ils n'y entendent rien. Pour ce qui est des autres on desespere de les ramener, & plus les raisons qu'on aporeroit sur ce sujet seroient évidentes, moins avanceroit-on, car elles ne serviroient qu'à les ébloüir, & non pas à les éclairer, tant ils sont accoûtumez aux tenebres & à l'obscurité.

Pour preuve de cela un auteur de cette derniere sorte * après s'être objecté l'obscurité de ces principes, répond qu'il y a deux sortes de principes, les uns qu'il appelle principes de connoissance, c'est à dire les premieres veritez, comme que *le tout est plus grand que sa partie, &c.* & les autres qui sont les principes des cho-

* *Philosophia Goudin.*

ses ; ces premiers , dit-il , doivent être clairs & evidens ; mais pour les derniers , tels que sont la matiere & la forme , il n'est nullement necessaire , & l'obscurité leur sied bien ; au contraire la facilité de ceux de Descartes doit les rendre suspects , *ipsa facilitate suspecti* , il apuye ce raisonnement par le vers du Poëte :

Felix qui rerum potuit cognoscere causas.

Cela n'a pas besoin de refutation.

Mais enfin , dira quelque autre Philosophe plus raisonnable & infiniment plus habile * , ne pourroit-on pas trouver quelque maniere pour expliquer comment la matiere d'insensible qu'elle est peut devenir sensible en disant que cela se fait de la mesme façon qu'une chose de non luisante & d'obscur devient luisante & allumée , ou de non meuë devient meuë ?

Je crois que ceux qui aportent ces comparaisons les estiment fausses , car si nous voulons sçavoir ce que c'est qu'estre luisant & allumé , nous ne trouverons pas que la matiere en soit incapable puisque le feu , par exem-

* Mr. du Hamel de *anima brutorum*.

ple, qui échauffe & qui luit a effectivement en foy de la lumiere & de la chaleur, mais qui font différentes de la lumiere & de la chaleur, que nous sentons, car ces deux choses dans nous sont deux pensées & deux perceptions confuses, dont le feu est incapable; si bien que comme il n'est pas nécessaire que le sucre ait l'amertume qu'il fait sentir à un malade, ou le papier blanc les couleurs qu'un prisme y fait voir, ainsi il n'est pas nécessaire que le feu ait une chaleur semblable à celle que je sens quand j'en approche la main. Je ne dis ces choses qu'en passant, qu'on pourra voir tres-bien expliquées ailleurs, & principalement dans le livre *de la recherche de la verité*.

De là il est facile de voir par les autres proprieté du feu, qu'on peut examiner, (comme de reduire le bois en cendre & en fumée, l'eau en vapeur, de fondre certains corps, d'en calciner d'autres &c.) que la chaleur de la part du feu ne consiste que dans un mouvement très violent des parties du bois qu'on brûle, qui venant à agiter les fibres de nos mains, cet ébranlement porté au cerveau fait naître dans nous un sentiment que nous

apellons chaleur: ces mesmes parties par leur agitation poussent à la ronde une matiere subtile & delicate qui est répanduë dans tout l'air, & qui penetre mesme les humeurs de nos yeux, si bien que cette pression ébranle les filets du nerf optique, qu'on nomme la retine, ce mouvement transmis au cerveau fait naistre dans l'ame une pensée confuse qu'on nomme lumie^rre.

Cela ainsi expliqué, l'on comprend facilement que les parties du bois seront détachées par celles de la flamme, & qu'acquerant un mouvement semblable à celui qu'elle a, elles deviendront capables d'exciter dans nous les deux sentimens dont je viens de parler: de cette façon l'on conçoit fort aisément qu'une portion de matiere de non luisante & d'obscuré peut devenir luisante & allumée, parce que cette lumie^rre & cette chaleur ne consiste de son côté que dans un certain mouvement de ses parties, duquel l'idée que j'ay de la matiere me fait voir qu'elles sont capables: mais pour la pensée il en va tout autrement, comme il a esté prouvé dans tout ce traité.

Je ſçay que l'on ne manquera point de dire, que malgré les raifons qu'on vient d'avancer, qui font tres fortes, il vaut toujourns mieux embraffer le ſentiment commun & ſe tenir attaché à Ariſtote, qui ſemble eſtre la regle de la verité: car ne ſera-t-il pas toujourns plus expedient de ſe laiſſer entraîner au torrent de la multitude que de ſuivre un auteur nouveau, puis qu'afſûrement c'eſt avoir une trop grande eſtime de luy que de croire qu'il ait eu la veuë meilleure que tous ceux qui l'ont precedé? & il ſemble qu'il ſeroit plus honneſte de ſuivre le Philoſophe, dit-il des fauſſetez, que Descartes avec la verité, car comme dit Seneque, *Reſti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus eſt.*

Il eſt ſuperflu de répondre à ces choſes, ce ſeroit montrer en quelque façon qu'on les eſtime plus qu'elles ne meritent, par le temps que l'on y perdrait, & quiconque a l'uſage de la raiſon libre voit aſſez qu'en matiere de ſciences naturelles on ne doit employer que la lumiere de l'eſprit pour les acquerir, & l'on a ſujet de ſ'étonner qu'un payen comme

Aristote arme tant de gens pour la defense, & qu'on veuille confondre sa cause avec celle de la Religion, dont la verité inébranlable ne dépend pas, mesme le plus indirectement, des opinions ou fausses ou fort peu vraysemblables de cet auteur : & l'on ne scauroit donner une idée plus basse de nôtre Foy, que d'en attacher la certitude à celle de la doctrine d'une certaine secte de Philosophie.

C'est ce que nous avons voulu marquer la Sainte Eglise dans les oracles de ses Conciles generaux, où elle s'est presque toujours servie des termes qu'on pouvoit appliquer à toutes sortes d'opinions. Saint Thomas & Saint Augustin sont assez clairs là dessus, & disent en termes formels qu'il ne faut point se servir de l'Ecriture pour appuyer aucune opinion de Philosophie lors qu'elle peut souffrir deux sens, de peur de l'exposer au mépris & à la risée des payens & des heretiques.

CHAPITRE XXV.

*Réponse à une objection con-
siderable.*

ENfin je ne puis dissimuler ce que nous oppose un fort habile homme, sçavoir que nôtre sentiment est une chose inouïe & contraire à l'opinion generalement receuë de tout le monde & dans tous les âges. * Cette pensée, dit-il, est capable de rendre nôtre siecle ridicule à la posterité qui ne pourra assez s'étonner que du temps de deux hommes aussi habiles que les plus grands Philosophes de l'antiquité, † on ait pû avancer des propositions si éloignées du sens commun. Car enfin sera-t-il jamais possible d'élever les enfans dans la croyance que les Bêtes n'ont point d'ame qui connoisse ? tout ce qu'ils voyent faire si

* Mr. Bernier, 1. part. de l'Abregé de Gassendi.

† Descartes, Gassendi.

„ semblable à ce qu'ils expérimentent
„ en eux-mêmes, & à ce qu'ils voyent
„ dans les autres hommes ne les
„ convaincra-t-il pas toujours du con-
„ traire ? ce penchant & cette pro-
„ pension si grande que nous avons à
„ croire que les animaux connoissent,
„ n'est-ce pas un signe certain que
„ c'est la nature elle-même qui nous
„ le dit, & qui nous instruit interieu-
„ rement de cette vérité ?

Il n'est pas difficile de répondre qu'une vérité pour estre nouvelle & inouïe n'en est pas moins vérité; on en a beaucoup découvert de nos jours qu'on avoit ignorées dans les siècles passés, qui n'en sont pas moins vérités pour cela, & auxquelles on n'a pas manqué de reprocher d'abord leur nouveauté, & d'opposer le sentiment commun qu'elles contredisoient. Quoy que l'opinion de Copernic touchant le mouvement de la terre ne fût pas nouvelle, on n'a pas laissé de dire les mêmes choses contre luy que celles qu'on vient de nous objecter : on l'a traité d'abord d'extravagant & de ridicule, & tout le monde luy a dit que c'estoit aller manifestement contre l'expérience qui nous

fait voir que la terre est immobile & que le soleil se meut : malgré tout cela néanmoins le temps a fait mourir cette opinion ; l'on commence à s'y accoustumer & à dire hautement * qu'il n'y a que la seule autorité de l'Écriture, à laquelle elle semble faire un peu de violence, qui luy soit contraire.

Quand on a commencé de soutenir, & même quand on veut encore dire qu'il n'y a pas dans le feu une chaleur semblable, au sentiment qu'il nous a causé, que les couleurs ne sont rien du côté des corps colorez que le différent arrangement des parties qui sont sur leurs superficies, qu'il n'y a en effet ni blanc ni rouge ni noir, que les sons ne sont rien hors de nous, que les ondulations & les froissemens de l'air, que la douceur du sucre, ou l'amertume de l'absynte ne consistent que dans une certaine figure & un certain mouvement des parties de ces corps, que la lumière du soleil n'est qu'un nombre innombrable de petits atomes qui se separent continuelle-

* P. de Châles *in thesi. mathematicis.*

ment du corps du soleil, & se repandant dans l'immense étendue des cieux, viennent jusques à nous. Enfin, quand on a voulu assûrer que l'odeur d'une rose ou celle du musc n'étoit autre chose que les parties sulphureuses qui s'en exhaloient à tout moment, on a d'abord opposé à cela la persuasion differente, où tout le monde est generalement, & cette conviction interieure que nous avons du contraire : on a dit qu'il ne falloit qu'ouvrir les yeux pour voir la blancheur des lis & la rougeur de l'écarlate, qu'en approchant là main du feu on ne pouvoit s'empêcher d'en sentir la chaleur, que la lumiere du soleil estoit du moins aussi claire que le jour, & que cette doctrine n'estoit bonne que dans les Quinze-vingts; n'a-t-on pas dit qu'il seroit impossible de persuader jamais aux enfans que la douceur qu'ils sentent en mangeant du sucre n'est pas dans cet aliment, ni la blancheur qu'ils voyent en regardant du lait, dans cette liqueur? Et en effet il est tres vray que nos préjugez sont si forts, & la coustume de rapporter nos sentimens aux objets qui nous les font

avoir si inveterée , que ceux même qui sont convaincus du contraire ont de la peine à s'empêcher de le faire. Et n'est-il pas certain qu'il n'est personne qui ne se sente., pour ainsi dire, poussé par la nature à croire que le soleil n'a pas plus d'un pié de diametre, lors qu'il regarde cet astre, quoy qu'il ait d'ailleurs des demonstrations du contraire ?

Les jugemens que tout le monde fait touchant les qualitez sensibles, semblent bien plus naturels & plus intimes que ceux que nous formons touchant l'ame des Bêtes ; toutesfois on ne laisse pas de se désabuser insensiblement , & les qualitez sensibles que la nature même semble soutenir, commencent d'être abandonnées. On peut dire la mesme chose de l'ame des Bêtes , bien de gens sont revenus de leur erreur, & cette opinion que l'on veut faire passer pour si extraordinaire & si opposée au bon sens est déjà commune dans toute l'Europe. Enfin, pour finir là où j'ay commencé, une opinion n'en est pas moins veritable pour estre particuliere ou nouvelle , & il faut en Philosophie

combatre seulement par raison. Je reprends l'explication que j'avois interrompuë.

C H A P I T R E X X V I.

De la liaison qu'il y a entre l'organe de l'ouïe & celui de la parole.

IL est important pour ne rien laisser à desirer sur ce sujet d'examiner la liaison merveilleuse qu'il y a entre l'organe de l'ouïe & celui de la parole...

Nous sommes convaincus par nous mesmes de la grande facilité que nous avons à prononcer les mots de la mesme maniere qu'ils ont esté proferez : ce n'est guere que par ce moyen que l'on apprend à chanter : un maistre de musique nous avertiroit cent fois de hauffer ou d'abaïsser la voix d'un ou de deux tons, nous ne le ferions jamais à propos, mais il n'a qu'à le faire luy-même, & nous l'imitons d'abord : c'est pour cette raison que ceux qui naissent sourds sont muets necessairement, par-

ce que ne pouvant entendre aucune parole, ils n'en peuvent prononcer aucune ; c'est pour cela aussi que ceux qui n'ont point d'oreilles, comme l'on dit, sont incapables d'apprendre à chanter, car plus on a l'oreille fine & delicate, plus on l'apprend vite & facilement.

Il se peut faire que cette connexion ne consiste en autre chose qu'en ce que le nerf qui va aboutir au tympan de l'oreille jette quelque ramification dans les muscles des parties qui servent à former la voix, & en ce que ce nerf prend son origine d'un endroit du cerveau tout voisin de celui qui doit s'ouvrir pour laisser couler les esprits animaux dans les organes qui servent à la formation de la parole.

Après cela si l'on considère que la voix du côté de l'air ne consiste que dans certaines ondulations qu'il reçoit quand on parle, lesquelles se répandant jusques à cette peau tendue dans le fond de l'oreille, appelée tympan, l'ébranlent si bien, que cet ébranlement qui est porté jusques dans le cerveau, fait non seulement naître un sentiment de son dans les hommes, mais peut encore déterminer les esprits animaux à ..

entrer dans les nerfs qui servent à former la voix, à y entrer, dis-je, avec des secouffes & des tremblemens semblables à ceux que l'air a porté jusques dans l'oreille, d'où nous ferons disposez à les pousser de la mesme maniere qu'il l'a esté par la personne dont nous avons ouï la voix, & de prononcer ensuite les mêmes sons & de la même maniere.

Ces choses, qu'on peut voir ailleurs tres-bien déduites, * estant ainsi expliquées, il est facile de comprendre que les bêtes dans lesquelles les nerfs qui servent à la formation du son, seront disposez comme il faut pour laisser couler les esprits animaux dans l'ordre necessaire pour proferer une parole, seront capables d'apprendre à en prononcer : car à force de leur en dire on frayera si fort les canaux, & l'on imprimera des traces si profondes, que les esprits couleront de la maniere qu'il faut pour former les paroles qu'ils auront entendues, ce qui se rencontre dans les perroquets & dans quelques autres. Il faut remarquer icy, pour

* Dans M. de Cordemoy, *Discours physique de la Parole.*

estre convaincu que c'est la pure mécanique qui le fait, qu'ils ne prononcent que les paroles qu'on leur a enseignées & dans le même ordre.

Il arrive aussi bien souvent que dans le temps qu'ils ont faim, on leur apprend à demander de la viande, de sorte que l'espece de la faim s'unissant avec ceiles des paroles qu'on leur dit, toutes les fois que le nerf de l'estomac est ébranlé par le suc acide qui y est, ce mouvement les fait parler, & demander de la viande.

*Quis expedit. psittaco suum
χαιε,*

*Picasque docuit verba nostræ.
conari?*

*Magister artis, ingenique lar-
gitor,*

*Venter, negatas artifex sequi-
vocat.*

Et pour être certain que ce n'est pas par connoissance qu'ils le font, c'est que l'on pourroit aussi bien leur apprendre quand ils ont besoin de manger, à dire qu'ils ne veulent point de viande, comme on les dresse pour en demander.

Plusieurs Bestes au contraire sont incapables d'apprendre à parler, à cause

de la distribution , de la situation , & de l'origine differente des nerfs qui servent à former la voix : car cela fait que les esprits animaux n'y entrant pas avec la mesme disposition & les mesmes tremblemens qu'ils ont receus dans le cerveau par les nerfs auditifs , où peut-estre , parce que ces derniers estant incapables de porter dans le cerveau de secouffes semblables à celles que la parole de l'homme y excite , les Bestes où ces dispositions se rencontrent ne peuvent prononcer aucune parole.

La proportion & le raport qui est entre les nerfs de la voix & le mouvement des esprits , que causent les cris des animaux de même espece , fait qu'ils les apprennent tres-facilement lors qu'ils sont encore petits , de leur pere & de leur mere qui en produisent souvent de semblables.

Et comme ils ont appris à pousser ces cris dans le tems qu'ils avoient faim , & que leur pere & leur mere leur donnoient à manger , il ne faut pas s'étonner s'ils crient toutes les fois qu'ils ont faim , ou s'ils s'aprochent de ceux qui crient , comme ils s'aprocheroient des alimens qui leur sont propres & utiles.

Je ne vois rien en cela que de fort clair moyenant qu'on ait toujours present à l'esprit l'union & la liaison des traces qui se fait dans cette occasion.

Si nous faisons encore reflexion qu'outre cette connexion des nerfs de l'oreille avec ceux qui servent à la parole, il pourroit y en avoir une semblable entre les nerfs optiques & ceux qui descendent vers quelques autres parties du corps, nous comprendrons sans peine que si une pareille disposition se rencontroit dans les singes elle les rendroit capables de nous imiter dans la plus-part des mouvemens extérieurs que nous excitons à leur presence : car l'impression que ces mouvemens feroient dans leur cerveau determineroit les esprits animaux à couler dans des muscles propres à produire des mouvemens semblables aux nostres, la delicatesse de leurs fibres, leur facilité à se plier en tout sens, & le cours réglé des esprits animaux dans leur cerveau contribueroient beaucoup à rendre ces esprits susceptibles de toutes les determinations qu'on leur donneroit.

On sera entierement persuadé de cette conjecture quand on aura pris garde que la mesme chose se rencontre

à peu près en nous, non seulement à l'égard de la parole, mais encore pour toutes les autres actions que nous voyons faire, lesquelles nous sommes tres-disposés à imiter, & que nous imiterions tres-souvent si nostre ame par ses pensées ne donnoit toujourns quelque cours aux esprits animaux, qui les empesche de suivre les foibles impressions qu'ils reçoivent du dehors, pour exciter des mouvemens semblables à ceux que nous avons veus.

On a une experience sensible de ce que je dis, car quand quelqu'un bâille en compagnie, tous ceux qui ne sont pas appliquez à quelque chose, & qui ne pensent (comme l'on dit) à rien, ne manquent pas de bâiller aussi: pourquoy donc ne croirons nous pas que ce qui nous arrive à l'égard des mouvemens que l'on fait en bâillant, arrive aux singes qui n'ont aucune pensée pour les attacher ailleurs dans toutes les autres actions que nous faisons en leur presence.

Cecy servira pour expliquer ce que j'ay dit de l'Elephant, dans lequel une disposition semblable se trouvant, ce qu'il vit faire à son maistre lors qu'il mit de l'eau dans le chaudron, l'obli-

gea de faire la mesme chose à la veuë de celle du puits.

Tout ce que l'on a dit jusques icy pour l'explication mechanique des actions des Bestes seroit peut-estre suffisant à des esprits un peu attentifs pour les convaincre , & pour leur donner moyen par les differentes applications qu'on en peut faire de se satisfaire pleinement sur ce qu'ils remarqueroient de plus merueilleux dans les animaux : car on ne pense pas qu'il y ait de gens assez de raisonables pour vouloir m'obliger d'expliquer dans le détail les actions de toutes les bestes en particulier, d'autant que je ne crois pas que l'application de tous les hommes ensemble y pûst satisfaire, & qu'il faudroit au moins autant de volumes qu'il y a d'animaux dans le monde.

Je suis au contraire persuadé qu'on souhaite seulement l'explication de quelques actions en particulier, pour appliquer les principes generaux, par lesquels on puisse après de soy-mesme rendre raison des autres actions qu'on remarquera.

L'on pense avoir suffisamment satisfait à cette obligation, & quiconque lira ce traité, pourveu seulement qu'il

ne soit pas tout-à-fait étranger dans ce qu'on appelle nouvelle Philosophie, c'est à dire dans celle qui ne se paye pas des mots, sera porté à croire ce qu'il contient. Ceux mesme qui traitent cette opinion de visionnaire & d'extravagante, seront peut-estre surpris qu'un sentiment dont ils avoient des pensées si desavantageuses, se soutienne si bien, & soit apuyé sur des raisons si solides & sur des experiences si familières. Que si cette consideration pouvoit les faire rentrer en eux-mesmes, & douter au moins de ce qu'ils avoient crû avec tant de fermeté, ce ne seroit pas peu de chose : car on est certain que ce doute les obligeant à examiner avec quelque défiance leurs opinions anciennes, il est bien difficile qu'ils n'en reconnussent la fausseté, tellement que cette découverte les portant à considerer les opinions contraires avec moins de prevention, cela seroit qu'ils y trouveroient une clarté que l'esprit de contradiction qu'ils avoient toujours apporté en les lisant leur avoit dérobée.

Car il est assuré qu'une des causes principales qui fait que la plus-part des gens ne sont pas convaincus de ce que

nous avançons, est qu'ils tournent toute leur attention du costé de quelques foibles difficultez qui s'y rencontrent, & qu'ils n'étudient pas cette doctrine pour la comprendre, mais pour la détruire; de là vient qu'ils n'y voyent que ce qu'ils ont envie d'y voir, & qu'ils n'y trouvent que ce qu'ils y cherchent.

CHAPITRE XXVII.

Du grand nombre de choses auxquelles nous avons attribué légèrement de la connoissance.

ON seroit beaucoup plus facilement persuadé de la verité de nostre doctrine, si l'on faisoit reflexion au grand nombre de choses auxquelles nous avons attribué quelque connoissance, & que nous avons fait agir pour une fin. Combien de gens ont fait raisonner la nature? C'est elle qui a crainte & qui a horreur du vuide comme d'un schisme qui doit aneantir son autorité; c'est elle qui se prescrit de certaines bornes qu'elle ne passe ja-

mais, qui prend un si grand soin de chercher ce qui luy est propre, & d'éviter ce qui luy est nuisible, qui dans les maladies se prepare à la crise comme à un combat qu'elle va livrer à l'ennemy qui l'attaque. N'est-ce pas la nature du feu qui se retranche, & qui se fortifie quand elle sent aprocher le froid, pour estre à couvert de ses insultes par le moyen de l'antiperistase? le meisme element ne fait-il pas continuellement effort pour aller dans le concave de la lune, qui est son lieu propre & naturel? les gouttes d'eau ne s'arrondissent-elles pas par le desir qu'elles ont de conserver la figure de la mer, dont elles sont des parties? un arc ne se débande-t-il pas par l'inclination qu'il a de se remettre dans son estat naturel? quand le temps est couvert ne disons-nous pas, le temps se dispose à la pluye, il veut pleuvoir? Il y a une infinité d'autres occasions où nous faisons la même chose, & il est assuré qu'en nous examinant bien nous trouverons que nous entendons par toutes ces façons de parler quelque espece de connoissance & de volonté, fort confusément néanmoins & sans sçavoir bien précisément ce que

nous voulons dire. Ce qui est une preuve bien grande du penchant que nous avons d'attribuer de la pensée à toutes choses, tantôt plus, tantôt moins, suivant le plus ou le moins de rapport qu'elles ont avec ce que nous faisons. Et n'est-ce pas cette habitude pernicieuse qui a obligé quelques Philosophes * à donner du sentiment à toutes choses pour s'éloigner de tout ce qui pouvoit les détruire & pour s'approcher de ce qui leur estoit propre.

Il est important que nous méditions un peu sur cela, pour achever de nous convaincre que la principale raison qui nous fait donner une âme aux Bêtes, ne vient que de ce qu'elles font de certaines actions qui sont bien souvent dans nous unies à quelque pensée; mais cette raison cessera, & nôtre préoccupation aussi, d'abord que nous aurons pris garde à bien démêler ce qui est de l'âme d'avec ce qui est du corps.

Ainsi n'est-il pas très-véritable, que si nous n'avions jamais eu de nourriture, & que par conséquent le senti-

* Campanella &c. *de sensu rerum.*

ment de faim, ou de soif ne nous eussent jamais porté à chercher des alimens, premierement nous n'aurions jamais eu aucune pensée de goust, secondement on ne se fût jamais avisé de dire que les Bêtes avoient de pensées à l'occasion des impressions que font sur elles les alimens dont elles se nourrissent ?

Si lors qu'on nous pique nous étions simplement excitez à jeter quelque cry sans en ressentir aucune douleur, comme il arrive aux orgues quand on en abaisse les touches, n'est-il pas constant que les cris que les Bêtes poussent quand on les blesse ne nous auroient jamais porté à croire qu'elles connoissent, non plus que les mouvemens differens de deux aimans, suivant la situation qu'on leur donne ?

Que l'on considere donc, après avoir pensé sérieusement à cecy que les pensées de faim, de soif, de douleur, &c. ne sont pas la cause des mouvemens que nous faisons quand nous les ressentons mais, que c'est l'impression du cerveau qui nous donne ces pensées, laquelle nous dispose toute seule à ces mouvemens, & nous serons entierement convaincus.

L'on finiroit icy si dans les affaires de la raison tout le monde écoutoit la raison ; mais comme il est certains aveugles que la seule autorité conduit ; il faut encore tâcher de les convaincre, en leur faisant voir que nostre sentiment est celuy de Saint Augustin, que Saint Thomas l'a supposé pour expliquer l'industrie des Bestes, & qu'il est formel dans la Sainte Escri-
ture.

C H A P I T R E XXVIII.

*Quelques autoritez qui favorisent
cette doctrine.*

Saint Augustin dans le vingt-troisième chapitre du Livre de l'esprit & de l'ame, dit, * *J'appelle esprit cor-*

** Spiritum corporeum voco aërem vel potius ignem, qui pro sui subtilitate videri non potest, & corpora interiùs vegetando vivificat, quædam autem vivificat tantùm & non sensificat, sicut arbores & herbas & univèrsa in terra germinantia, quædam autem sensificat & vegetat, sicut omnia bruta animalia.*

poral, de l'air ou du feu que sa subtilité dérobe à nôtre veüe, & qui donne la vie aux corps par la chaleur intérieure qu'il leur communique : or il en est quelques-uns à qui il ne donne simplement que la vie, tels que sont les arbres & les plantes, & il y en a quelques autres qu'il fait vivre & sentir tout ensemble, comme sont tous les animaux. Il n'est rien qui explique mieux ce que nous avons appelé esprits animaux que ce que dit Saint Augustin ; car ce sont les esprits animaux qui donnent la vie aux Bêtes, puisque c'est par leur moyen qu'elles se nourrissent, & que toutes leurs parties se conservent dans un mouvement insensible, qui est ce qu'il désigne par ces termes : *interius vegetando vivificat*. Il seroit même facile de montrer quelque chose d'analogique dans les plantes, mais ce n'est pas icy le lieu de traiter cette matière. Ce feu sans lumière qui est dans le cœur & qui fait échauffer le sang, n'est autre chose que l'air ou l'*ignis* de ce Saint Docteur. Cette tension que les filets des nerfs reçoivent par les esprits animaux, qui les rend capables de transmettre jusques au cerveau les actions des objets extérieurs, n'est-ce pas ce qui rend les bru-

tes capables des premiers degrés de sentiment, que nous leur avons accordé? si bien que pour définir les esprits animaux je n'employerois pas d'autres termes que ceux de Saint Augustin.

Il dit encore dans le quatrième Chapitre de la connoissance de la véritable vie : * *La vie des Bêtes dépend des esprits qui ne sont faits que d'air & du sang de l'animal, ces petits corps ne laissent pas d'être capables de sentiment & de mémoire, mais nullement de pensée, si bien que la mort du corps les dissipe & les fait évanouir en l'air.*

On ne peut pas mieux définir les esprits animaux, car dans le sentiment commun ce ne sont que la plus pure & la plus subtile partie du sang avec lequel quelques parties d'air se mêlent quand nous respirons. On vient de montrer en quel sens les esprits animaux estoient sensibles, & pour être convaincus que Saint Augustin ne leur attribue que le pre-

* *Vita brutorum est spiritus vitalis constans de aëre & sanguine animalis, sed sensibilis, memoriam habens, intellectu carens, cum carne moriens, in aëre evanesçens.*

rnier & le second degré de sentiment, on n'a qu'à voir dans le trente-huitième Chapitre du même livre, où distinguant comme nous la faculté de sentir de l'ame, de celle du corps, il appelle cette dernière *vis ignea*, c'est à dire cette mobilité & cette subtilité des esprits. Il est évident enfin que les impressions des objets estant tracées dans le cerveau par les esprits animaux, & excitées ensuite par les mêmes esprits, c'est avec justice qu'il dit, *memoriam habens* c'est à dire une mémoire corporelle dont les esprits animaux sont capables. Ces dernières paroles, *cum carne moriens, in aëra evanescens*, demontrent tout ce qu'on vient d'avancer, car encore que l'ame des Bêtes meure dans le sentiment contraire, toutesfois elle ne se dissipe pas dans l'air, mais elle cesse seulement d'estre sans sortir hors du corps.

Le même S. dit encore dans ses questions sur le Levitique, quest. 57. * *Quoi si nous assurons que l'ame des Bêtes ne consiste que dans le sang, est-ce que cela*

* *Namquid si animam pecoris sanguinem dicimus, etiam anima hominis sanguis putanda est? Absit.*

nous persuadera que l'ame de l'homme est de même? Dieu nous en preserve.

Quelques Philosophes de ce temps ne sont pas si moderez, & leur emportement est si deraisonnable, qu'ils soutiennent avec chaleur qu'il y a un si grand rapport entre nos ames & celles des Bêtes, qu'on n'en sçauroit priver ces dernieres, qu'on n'en prive en mesme temps les hommes; ce qui est assurément le comble ou de l'ignorance ou de la malice.

Saint Thomas dans la premiere seconde, question 13. article 2. en parlant du choix s'objecte, que la prudence convient aux Bêtes. *Elles choisissent*, dit-il, *des moyens tres-propres à leurs fins: car quelle industrie ne remarque-t-on point en ce qu'elles font, comme dans les abeilles, dans les araignées? &c.* Il rapporte ensuite l'exemple des chiens de chasse qui courant après un cerf, & rencontrant trois chemins, en vont flairer deux, & passent en suite dans le troisieme sans l'examiner. Voicy la réponse qu'il donne en general à toutes les fineses des Bêtes.

** Le mouvement est dans le corps mis*

Al 3. dicendum quod sicut dicitur

par le moteur, & ainsi la force de celui qui meut se manifeste dans le mobile : qu'on remarque bien ces termes. Il poursuit ainsi : & c'est pour ce sujet que dans toutes les choses meües par quelque être raisonnable, on voit reluire l'ordre de la raison qui meut, quoy que les choses qui sont meües par un moteur raisonnable n'ayent en elles aucun principe de raison. Car c'est ainsi qu'une fleche va au but par la direction de celui qui l'a décochée, comme si elle avoit de la raison pour se regler dans son mouvement, & la mesme chose paroit dans les mouvemens des horloges, & en un mot dans tous les ouvrages qui partent de l'industrie & de l'artifice des hommes.

Vous voyez donc que Saint Tho-

in 3. Phyc. motus est actus mobilis à movente, & idè virtus moventis apparet in motu mobilis, propter hoc in omnibus qua moventur à ratione apparet ordo rationis moventis, licèt ipsa qua ratione moventur rationem non habeant ; sic enim sagitta directè tendit ad signum ex motione sagittantis, ac si ipsa rationem haberet dirigentem : & idem apparet in motibus horologicorum, & omnium ingeniorum humanorum qua arte sunt.

mas assure que dans les mouvemens les plus reglez que nous remarquons dans les ouvrages de quelque estre intelligent, nous y devons voir toujourns un ordre & une raison qui nous fassent connoistre que le principe de ces actions, ou l'artisan des corps dans qui elles se rencontrent, est raisonnable. Mais nous ne devons nullement inferer, quelques bien ordonnées que soient ces operations qu'elles partent immediatement d'un principe qui ait la raison: il fait luy-même tout de suite l'aplication de cette comparaison.

** Et comme nous raportons tout ce qu'il y a de plus merveillex dans les ouvrages des hommes à l'industrie de leurs ouvriers, ainsi tout ce que nous voyons de plus surprenant dans les choses naturelles doit estre raporté à l'artifice insi-*

** Sicut autem comparantur artificialia ad artem humanam, ita comparantur omnia naturalia ad artem divinam, & ex hoc contingit quod ex operibus brutorum animalium apparent quedam sagacitates in brutis, in quantum habent inclinationem naturalem ad quosdam ordinatissimos processus, utpote à summo arte ordinatis.*

ni de leur divin artisan; & de là il arrive que les actions des Bêtes semblent marquer quelque pénétration & quelque industrie, entant qu'elles ont un certain penchant & une disposition à certaines démarches tres bien ordonnées, tres-justes & tres-conformes à leurs fins; mais cela vient de ce que le divin ouvrier les a réglées & ordonnées de la sorte.

Il n'est pas nécessaire de rien ajouter à cette réponse, elle est évidente d'elle mesme, & S. Thomas a assez déclaré que les machines que font les hommes, un horloge, par exemple, marquoit par la justesse de ses mouvemens, de l'intelligence & de la raison qu'on ne devoit reconnoître que dans l'artisan, & nullement dans l'ouvrage: de même quand nous remarquons de certaines actions dans les Bêtes qui sont si à propos, & qui se suivent si bien: *ordinatissimos processus*, nous voyons qu'il y a de la raison en cela: mais c'est seulement dans l'ouvrier qu'il faut la chercher, *ut patet à summa arte ordinatos*. C'est ce divin ouvrier qui les a ainsi réglées, & qui a tellement disposé toutes choses dans les Bêtes, que ces actions doivent s'y rencontrer nécessairement, S. Tho-

mas acheve ainsi cet article tout de fuite. * Et pour ce sujet quelques animaux sont appellez fins & rusez, quoy qu'il n'y ait en eux aucun principe de choix & de discernement, ce qui se verifie en ce qu'ils agissent toujours uniformement dans les choses de mesme nature.

Il est évident, par ce passage que Saint Thomas nie fortement toute forte de sagacité dans les Bêtes, & qu'il croit qu'elles ne font leurs actions les plus merueilleuses que par un penchant & une impulsion naturelle à laquelle il leur est impossible de s'opposer. Et quand il s'agit d'expliquer quelque action un peu surprenante, ce n'est pas la finesse, ce n'est pas le discernement, ce n'est pas mesme la connoissance qu'on employe; au contraire on a recours à l'impulsion & à la disposition naturelle qui les y determine, & comme ce Saint Docteur die inmediately plus haut, *sicut ignis movetur sursum & non deor-*

* Et propter hoc etiam quedam animalia dicuntur sagacia; non quod in eis sit aliqua ratio vel electio; quod ex hoc apparet quod omnia que sunt unius nature similiter operantur.

sûm : or cette disposition naturelle n'est autre chose que l'organisation.

On assure qu'il ne faut d'autre cause raisonnable de tous ces mouvemens qui paroissent si raisonnables que la raison & l'intelligence de l'ouvrier, qui a voulu nous marquer dans tous ses ouvrages, & dans les animaux principalement, sa sagesse & sa raison souveraine & infinie : de même que dans les ouvrages des hommes on n'admet d'autres connoissances & d'autres raisons que celles qui sont dans l'ouvrier.

Assûrement quiconque pesera ces choses, & considerera que l'ame qu'on attribue aux Bêtes ne sert presque de rien pour l'explication de ce qu'elles font, il tombera d'accord qu'il n'est rien de si raisonnable & de si conforme à la religion & aux bonnes mœurs, que nostre sentiment.

La Sainte Ecriture est claire sur ce sujet dans le 22. du Deuteronomie : *Gardez-vous bien de manger du sang, car le sang des Bêtes leur tient lieu d'ame, c'est pourquoy vous ne mangerez pas leur ame avec leur sang.*

On voit les mesmes paroles dans le 17. du Levitique vers. 11.

* Parce que l'ame de la chair est dans le sang. Et au mesme Chapitre vers. 14.

* Car l'ame de toute chair est dans son sang, de là vient que j'ay dit aux fils d'Israël, vous ne mangerez le sang d'aucune chair, parce qu'il contient son ame.

- Ces passages sont aussi formels qu'on en puisse trouver, & suivant la regle de Saint Augustin, puis qu'on les peut expliquer à la lettre sans aucun inconvenient, je ne vois pas qu'on doive quitter le sens litteral pour accommoder les saintes Lettres à Aristote, car on doit au contraire accommoder Aristote à l'Écriture.

* *Quia anima carnis in sanguine est.*

* *Anima enim omnis carnis in sanguine est; unde dixi filiis Israël, sanguinem universa carnis non comedetis, quia anima carnis in sanguine est.*

F I N.